

S7418 ★ 75c ★ A BANTAM BOOK

THE AMAZING ADVENTURES OF DOC SAVAGE BY KENNETH ROBESON 71

MURDER MIRAGE

DOC SAVAGE



JAN. 1936
DOC SAVAGE
10 CENTS
MAGAZINE
MURDER MIRAGE

CHAPITRE I

NEIGE AU MILIEU DE L'ÉTÉ

Patrick Brennan, patrouilleur de police, était le premier à voir la magnifique femme de la glace. Malheureusement, le patrouilleur Brennan ne vécut pas assez longtemps pour rapporter l'incroyable apparition. Le policier mourut héroïquement dans l'accomplissement du devoir.

La neige était tombée à verse. Elle avait commencé plus d'une heure avant que l'exquise, éblouissante femme ne soit transformée en une horrible silhouette indécise dans la fenêtre de verre blindé. Le phénomène jumeau de la neige et l'épouvantable ombre semblait être entièrement apparenté.

Brennan aurait pu relater quelque chose sur ce qui arriva réellement, s'il avait survécu. Comme c'était, le policier était couché à gauche dans la rue. Son revolver de service avait craché la mort. Il avait laissé des traces sur ses assaillants, mais cela n'avait pas été suffisant pour le sauver.

La neige n'est pas inhabituelle à Manhattan. Des tempêtes de blizzard, comme celle-ci, sont rares, mais elles arrivaient occasionnellement au moment et saison approprié. Cette bourrasque de neige était remarquable. Elle était en train d'être enregistrée par le bureau météorologique des États-Unis comme une marque sans précédent de bizarrerie météorologique.

Il était presque minuit lorsque les premières particules piquantes fouettèrent les visages des multitudes rassemblées à la sortie des théâtres sur Broadway. Des voix ébahies commentaient l'incroyable.

– Vous imaginez ? Un orage de grésil ! Et tout le reste !

Celles-ci et d'autres exclamations saluèrent le début de la tourmente.

Il y avait même plus d'ébahissement dans les bureaux météorologique gouvernemental que partout ailleurs. Un observateur érudit et grisonnant partageait son temps entre une fenêtre et ses instruments. Il consultait fréquemment ses graphiques divers.

– Regardez cette carte de nuit, grogna-t-il. Nous sommes directement dans la région de haute pression s'étendant d'un couple de cent miles dans l'Atlantique. Aussi cela n'est-il pas possible !

– Bien sûr, c'est ce que la carte dit, tonna une voix profonde. Mais cette matière sur la vitre n'est pas du sucre, monsieur. Je la sens, et je la goûte. C'est de la neige. Vous devriez faire une nouvelle carte.

Le discoureur était une autorité en cartes. Car son nom se trouvait parmi les dix ou douze plus éminents ingénieurs dans le monde. Ses poings étaient approximativement de la taille de sa tête. Et sa tête était de proportion léonine.

C'était le Colonel John Renwick, connut par les officiels du bureau de météorologie, et par des milliers d'autres, comme « Renny ». Sa renommée comme ingénieur était peut-être un peu moindre que celle comme un des cinq compagnons d'aventure de Clark Savage JR., mieux connut comme l'homme de bronze, Doc Savage.

– Vous dites vrai, statua un petit homme, dont le visage était menu et d'une pâleur anormale. C'est indubitablement de la neige. De plus, durant un court moment il y aura un violent orage.

– Vous êtes fou ! Déclara vivement l'observateur météorologique grisonnant. Comment pourrait-il y avoir un orage ? Regardez ! L'espace de basse pression le plus proche est au sud de la Caroline ! Donc, il ne peut pas y avoir d'orage électrostatique.

Le petit homme malingre secoua sa tête.

– Comment peut-il y avoir une tempête de neige au milieu de l'été ?

L'homme chétif était le Major Thomas J. Roberts, connut comme « Long Tom ». C'était un autre des compagnons de Doc Savage, un magicien en électricité.

C'était la partie incroyable de la bourrasque de neige. Car on était au milieu de l'été. Pour être exact, on était à minuit du 4 juillet. Pour une affaire de seulement quelques minutes, on sera le matin du 5 juillet. De ce fait, comme avait insisté l'observateur météo, – Il ne peut pas neiger.

Les plus anciens résidents de Manhattan n'avaient jamais attesté d'un tel phénomène. Depuis qu'un bureau météorologique existait, jamais n'y avait-il eut une telle bizarre occurrence.

– Regardez cela, dirigea l'observateur météo grisonnant. Tout le Middle West a la plus grande vague de chaleur de l'été. Boston et toute la route vers Portland, le Maine, montre de hautes températures. Exactement maintenant, Washington et Philadelphie sont dans les quatre-vingts !

Tandis que l'incroyable, presque fantastique temps historique s'enregistrait dans les bureaux gouvernementaux, les rues du centre se désertaient rapidement. Peu après minuit, il y avait seulement un peu de trafic dans le voisinage des quartiers commerciaux. La neige n'était pas devenue suffisamment épaisse que pour bloquer les moteurs des véhicules,

mais les résidents habillés de vêtements d'été s'étaient évanouis des rues.

Les pâles faisceaux des phares d'une petite voiture crayonnaient dans un bloc désert près d'un coin d'un chemin de fer suspendu. La petite automobile était un coupé jaune d'une variété « pour location ». Le conducteur tenait pratiquement l'exact milieu de la rue. Comme le coupé tournait dans la rue, il y eut un fort et mou « plop ! » De l'air chuinta pendant quelques secondes.

– Oh ! Souffla une voix intense. J'avais peur que quelque chose n'arrive !

Un pneu avant avait crevé.

Une lampe de rue révéla le visage du conducteur. La figure était petite, avec des traits exquis. Des yeux larges et lumineux reflétaient la lumière externe. De fines mains agrippaient le volant. Ces mains étaient inadéquates pour conduire avec une roue avant plate.

Le petit coupé cahota jusqu'au trottoir. Un des côtés s'inclinait vers le bas là où la neige avait un peu glissé.

– Nous devons partir d'ici et vite, dit une autre femme, qui était assise à côté du conducteur. Je sais que nous étions suivis quand nous avons quitté l'aéroport. Nous avons dû nous en séparer.

La crainte dans la voix de la femme fut immédiatement confirmée. Deux autres voitures tournaient dans le bloc. Toutes deux étaient des berlines noires et fermées. Les rideaux des deux voitures étaient légèrement tirées.

La jeune femme sous la roue glissa de sa position. Elle ouvrit la porte en la poussant contre la tempête.

– Nous allons prendre des chemins différents ! S'exclama-t-elle, essoufflée. Je vais tenter d'attraper un train surélevé. Puis tu pourras te glisser jusqu'à la rue suivante et prendre un taxi !

Les deux voitures fermées, une tirant l'autre, descendaient vers le coupé. La jeune femme qui avait parlé retourna dans le petit véhicule et happa sur le siège une sacoche porte-monnaie en mailles de chaînes métalliques. Elle glissa et pataugea à quatre pattes, mais elle gagna le trottoir et se mit à courir.

– Tu prends l'autre côté ! Cria-t-elle à son compagnon. Oh, vite ! Je veux délivrer ce message à Monsieur Savage ! J'attendrai, si tu n'arrives pas là en premier !

Une des deux berlines dépassa le coupé jaune. Son conducteur invisible conduisit la voiture très près de la jeune femme sur le trottoir. Elle avait soulevé ses jupes légères et ses jambes sveltes étincelaient dans la soie lorsqu'elle se mit à courir. La neige tombée arrivait déjà à la cheville.

Quatre silhouettes sautèrent de la berline dans la rue enneigée. Ceux-ci étaient des hommes de statures peu habituelles, mais ils se déplaçaient avec raideur. Leurs pieds faisaient des mouvements traînant, comme si leurs jambes et corps étaient entravés par quelques lourds poids.

Ils se tenaient entre la jeune femme et les marches élevées du coin. Mais ils ne bougeaient pas avec l'intention de l'interceptée. Lorsqu'ils sautèrent de la berline, ils prirent une position proche du milieu de la rue.

La bouche de la jeune femme était ouverte, haletante. Ses yeux lumineux élargis de terreur. Elle pouvait voir les visages des quatre hommes dans la rue.

– Oh ! Ils sont venus ! Soupira-t-elle. Je savais qu'ils viendraient !

Les visages des quatre hommes étaient de la couleur terne du plomb. Tous ceux qui les observeraient auraient l'impression de voir des cadavres ambulants. Peut-être, la jeune femme imagina-t-elle cela, ou peut-être quelque chose de plus sinistre, plus consternant.

Pendant quelques yards, les quatre individus maintirent simplement le pas de la femme fuyant. La couleur de leur visage était causée par des masques. Ceux-ci étaient douillettement placés sur le nez et menton. Ils couvraient leur nuque et apparurent être attachés sur le lourd matériel sous leur rugueux vêtement extérieur.

Ces messieurs ne disposaient d'aucune arme apparente. Deux portaient des instruments à l'aspect particulier. Ces derniers pourraient être des pinces de livreurs de blocs de glace, à part qu'ils avaient des poignées de plusieurs pieds de long. Les hommes avançaient vers la femme avec ces étranges dispositifs sur leurs épaules.

La jeune femme était tout près du « L » des marches.

Elle gémit à nouveau, comme pour se rassurer elle-même, – Je dois voir M. Savage…

La berline noire d'où les quatre individus avaient émergé bondit soudain en avant. Les quatre hommes s'écartèrent dans la rue et lui laissèrent le passage. La voiture se lança entre eux et la femme courant.

Celle-ci se trouvait alors en face de la vitrine d'un magasin. Celui-ci contenait des instruments de musique, ses doubles vitrines étaient remplies avec les lueurs de cuivre et d'argent polis. La devanture était enchâssée dans le trottoir. L'hombre de la femme s'y reflétait comme un fantôme.

La porte, côté trottoir, de la sedan s'ouvrit brutalement. Un globe de la taille d'un ballon de football roula à l'extérieur. Cette sphère avait été projetée nettement de l'intérieur de la voiture. La berline claqua fermée. La boule frappa le pavement du trottoir dans plusieurs centimètres de neige.

La neige n'entrava pas la progression de l'objet sphérique. Car là où le globe tomba, il n'y eut instantanément plus de neige.

Les façades des bâtiments, la structure squelettique du « L », le coupé et les autres voitures furent abruptement baignée par une étrange lumière grise. La lumière était une lueur chaude, et semblait même avoir une certaine consistance. C'était comme si l'air avait soudainement été rempli de particules invisibles.

La seconde berline s'était retirée du côté opposé de la rue, à quelque distance. Deux hommes bondirent de cette voiture,

et se mirent à courir dès qu'ils touchèrent la rue. Ils n'étaient pas masqués. Leurs visages blancs semblaient hagards et désespérés sous les visières de casquettes enfoncées très bas sur leurs yeux.

Ils sortirent des pistolets automatiques de gros calibre. Ils semblaient avoir l'intention d'atteindre les quatre hommes avec les masques de plomb terne. Mais ils ne tirèrent pas. La sedan de laquelle ils étaient venus restait sur place.

L'air fut remplit d'un chuintement bas et lent. Le globe roulant perdit l'impulsion qu'il lui avait été donné. Il était près de la jeune femme.

Celle-ci, alors en face d'une des vitrines, poussa un cri. Le cri était haut perché, presque animal dans sa complète angoisse. Seule la mort pouvait éructer une telle émanation d'une gorge humaine.

Il y eut un autre, moindre cri. C'était comme un écho mineur de la mort gémissante. Celui-ci vint du coupé jaune de laquelle la femme était sortie. Une silhouette mince, étroitement chapeautée et habillée, coula de la petite voiture. C'était l'autre femme.

La lueur de l'étrange globe sur le trottoir était aveuglante d'intensité. Les deux hommes armés d'automatiques dérapèrent en s'arrêtant dans la neige. Ils jurèrent avec fureur et essuyèrent leurs manches de manteau sur leurs yeux.

La figure mince traversa le trottoir. Elle atteignit la façade du bâtiment. La femme se mit à courir le long des immeubles, se guidant avec un léger touché de main. Arrivant à une allée traversant les rues, elle plongea à l'intérieur.

Pendant quelque seule encore toute la rue fut envahie par le chuintement bas et lent. Les particules invisibles semblaient remplir l'air avec un léger grésillement. La lueur grise fluorescente donnait un aspect irréel à la neige.

Avec le cri réfrigérant, la jeune fille qui essayait d'atteindre le train surélevé, s'évanouirent devant la grande vitrine. L'espace entre cette place et les escaliers du « L » était brillamment illuminé. Mais la femme n'atteignit jamais les marches du « L ».

Pour une question de secondes, il paraissait qu'elle ait pu tomber dans la neige ; que la couche moelleuse l'avait engloutie. Mais tout autour, la neige fondait comme atteinte par une soudaine et intense chaleur. Et lorsque le pavement en face des devantures fut lisse et dénudée, la femme n'était pas là.

Les quatre hommes aux masques couleur plomb bougeaient comme des automates. La paire avec les pinces aux longues poignées atteignirent le trottoir. Entre eux, ils coincèrent et pincèrent le globe qui était venu de la sedan. Avec les pinces ils la balancèrent par une porte ouverte de la voiture.

Tous montèrent rapidement à l'intérieur. La berline bondit avec un grincement de moteur. Le conducteur ne paraissait pas être un expert, mais il avait hâte de partir. La voiture dérapa autour du tournant, suivant la ligne des piliers du « L ».

Patrick Brennan, l'officier de patrouille, téléphonait dans une boîte au carrefour suivant lorsque la femme cria. Les dents du patrouilleur avaient joué les castagnettes. Son uniforme léger d'été n'était pas fait pour un blizzard de juillet.

Laissant tomber le combiné de la boîte de patrouille, Brennan se précipita vers le coin.

Une luminosité aveuglante bloqua la vision du policier comme si on avait poussé le bouton d'arrêt d'une caméra. Il tâtonna d'une main sur le coin du bâtiment.

Le patrouilleur Brennan vit d'abord les courbes du coupé jaune. Il talonna péniblement dans sa direction. Ses pieds touchèrent le pavement dénudé. Il clopina jusqu'à la petite voiture. Sa vision capta la vitrine du magasin de musique. Il contempla pendant un moment, sa mâchoire pendante.

Au-delà du coupé, les deux hommes de la seconde sedan commencèrent à courir. Ils tenaient des automatiques. Tous deux trébuchaient comme s'ils étaient partiellement aveuglés.

– Arrêtez, vous deux ! Aboya Brennan. Qu'est-ce qu'il se passe ici ? Stop, j'ai dit !

C'était une erreur de la part du policier. Sa voix fournit une cible aux deux hommes aux visages blancs. Leurs mains se levèrent vivement et les automatiques explosèrent avec un vilain gazouillis.

Le patrouilleur fléchit, et toussa. Une main sur le flanc du coupé l'empêcha de s'effondrer. L'éruption venant des automatiques fut tout ce qui guida son bras. Bien que son corps corpulent glissait lentement, sa main était ferme.

Trois coups de son revolver de service et les deux hommes courant roulèrent dans la neige. Un ne bougea plus. Le corps de l'autre tressauta. Le policier était maintenant à genoux. Il était incapable de se lever, aussi il rampa. Par tous les moyens, il continuait son chemin dans la rue, en direction de la seconde berline, à l'arrêt.

Le conducteur de cette voiture ignora les corps dans la rue. Il s'éloigna moqueusement. Le patrouilleur leva son revolver. Son doigt se crispa sur la gâchette. Mais ses forces l'abandonnèrent.

Du sang s'écoulait de ses lèvres. Il tâchait la neige en un cercle autour de sa tête.

Le coupé jaune restait seul et vide. Toute la vie était partie du bloc. Les trois corps n'étaient que des masses sombres, qui blanchissaient sous la neige qui tombait toujours.

A l'endroit où la jeune femme s'était tenue devant la vitrine du magasin de musique, il y avait une superficie noire. On aurait dit qu'un fer à repasser avait courut sur le pavement.

Le corps de la femme n'était pas visible.

Sur le trottoir en face du magasin de musique, il y avait une insolite petite collection d'objets.

Directement devant la devanture, il y avait une sacoche porte-monnaie en chaînes pincées métalliques. Le porte-monnaie s'était ouvert. Un pistolet automatique de petit calibre, tel qu'une femme pouvait avoir pour se protéger, en était glissé.

Une douzaine de boutons métalliques brillants gisaient en un agglomérat scintillant. De celui-ci émanait la lueur grise qui stagnait toujours sur la rue.

Une bague avec un diamant avait roulé jusqu'au bord du trottoir. Une montre-poignet de prix ainsi que des boucles d'oreilles incrustées d'émeraudes étaient près de la devanture du magasin de musique.

De l'admirable silhouette que les joyaux avaient ornée, il n'y avait pas la moindre trace.

Traduction terminée le jeudi 15 août 2001.

CHAPITRE II

«CORPUS DELICTI » EN GLACE

Des mains de bronze musclées se mouvaient habilement parmi une variété d'instruments luisants fixés sur un panneau de marbre noir. L'ensemble des petites lumières sur le panneau était reflété dans des yeux d'or. Les points de lumières bougeaient dans les orbites de l'homme de bronze comme s'ils avaient été pris dans de petits tournillons.

La peau de bronze de Doc Savage sur sa nuque puissante s'unissait avec le doux masque de cheveux de teinte similaire. Il était si immobile dans sa concentration que sa tête donnait l'effet d'être une statue découpée.

– Il n'y a pas de doute que cette tempête de neige en soi est isolée et purement locale dans la surface de New York, statua l'homme de bronze. Mais il y a des indications possibles d'autres endroits distants similairement affectés. Elle disait qu'il pouvait y avoir de soudains changements de temps.

Les paroles de l'homme de bronze étaient plus songeuses qu'une déclaration à ses trois compagnons avec lui. Pendant près d'une heure, il avait étudié la bizarre tempête de neige de juillet. Avec la radio et d'autres instruments, il avait vérifié plusieurs superficies dans le monde plutôt grandement séparées les unes des autres.

L'équipement scientifique dans le quartier général du quatre-vingt-sixième étage du réputé aventurier était d'un modèle avancé. Avec une simple touche, Doc Savage pouvait contacter presque n'importe quelle latitude.

« Johnny », qui n'utilisait jamais un mot court lorsqu'un plus long pouvait servir, était occupé avec la radio.

– Ce phénomène barométrique est indubitablement une manifestation solaire au-delà de l'étendue d'une élucidation fortuite, observa le géologue et archéologue érudit du groupe d'aventure de Doc Savage.

Des tâches de soleil pour toi, Monk, si des mots, même aussi simple que ceux-ci, peuvent-être assimilés par une compréhension simienne, ironisa « Ham », époussetant une poussière de la manche d'un habit qui était le dernier cri de la mode de l'été.

Le large corps de Monk remplissait presque une fenêtre ouverte. Sa silhouette était presque aussi large que haute. Il se tourna et ses petits yeux lancèrent des éclairs sous ses sourcils touffus. Ses cheveux avaient la couleur de la rouille et étaient rudes comme du barbelé autour de ses oreilles et de sa nuque. Ses mains en étaient couvertes. Il ressemblait à une fourrure hirsute.

Le corps de Monk tressautait d'indignation. Une main furieusement cueillit de la neige du bord de la neige.

– Dans moins d'une minute, un avocassier fêlé sera sur le marché à la recherche d'un nouvel habit gommeux ! Hurla-t-il d'une voix stridente.

Car Ham, le Général de Brigade Théodore Marley Brooks, un des plus astucieux avocats jamais sortit diplômé de Harvard, et Monk, le Lieutenant-Colonel Andrew Blodgett Mayfair, chimiste renommé, considéraient qu'une journée était gaspillée sans un échange d'insultes caustiques.

Johnny continuait ses observations sur le temps. Le géologue distingué et érudit était grand et osseux jusqu'à l'émacions. En tant que William Harper Littlejohn, il avait occupé une des plus hautes chaires de professeur dans une grande université. Il ne parlait avec des mots d'une syllabe que lorsqu'il était excité ou que cela allait mal.

Elle disait qu'il y aurait de soudains changements de temps, répéta Doc Savage, observant le baromètre sur le tableau de marbre noir.

Sachant que l'annonce était énigmatique, aucun de ses trois compagnons n'interrogea sa méditation. L'homme de bronze expliquera au moment opportun.

A ce moment précis, le blizzard, ou tempête de neige, était à son maximum. La neige tournoyait autour de Monk dans l'encadrement de la fenêtre ouverte. L'impressionnant gratte-ciel, avec sa tour s'enfonçant dans le ciel, semblait vaciller et basculer dans les rafales de vent.

Le téléphone sonna. Doc Savage bondit jusqu'à l'appareil. Johnny établit immédiatement le contact avec une extension. C'était un dispositif du Docteur Savage qui permettait une recherche instantanée du numéro appelant.

Mais, c'était Renny appelant du bureau météorologique gouvernemental. Il y avait été envoyé avec Long Tom pour obtenir un autre relevé de la bizarre tempête. Doc Savage ne s'intéressait habituellement pas à de tels problèmes de temps, mais, avant le commencement de la tempête de neige, il lui avait été conseillé de n'oublier aucun détail qui pourrait être de valeur.

– Il va y avoir une importante perturbation électrique, annonça Doc, terminant sa conversation avec Renny. C'est Long Tom qui le prédit. Les officiels météos le contestent, mais cela coïncide avec mes propres observations.

L'homme de bronze prit deux plis jaunes sur la table. C'était des messages télégraphiques. Doc les examina attentivement, comme s'il lisait quelque chose d'écrit entre les lignes.

Un télégramme avait été posté à Los Angeles. Celui-ci disait :

MORT MENACE NOMBREUSES PERSONNES STOP DESASTRE PEUT MENACER MONDE ENTIER STOP VOULEZ-VOUS NOUS AIDER STOP EN ROUTE POUR VOUS VOIR

SATHYRA FOTHERAN

L'autre message avait été posté à Chicago seulement dix heures plus tard. Celui annonçait :

AI APPRIS QUE VOUS ETES EN GRAND DANGER STOP MEFIEZ VOUS DE VISITEURS A PEAU NOIRE STOP DEVEZ ALLER EN SURIE DANS DESERT STOP SOYEZ SUR VOS GARDES EN ATTENDANT MON ARRIVEE STOP SURVEILLEZ DE PRÊT CHANGEMENT DE TEMPS

SATHYRA FOTHERAN

– Sathyra Fotheran, dit Doc à voix haute. Ça doit-être Lady Sathyra Fotheran, la sœur de Denton Cartheris.

Johnny regarda le télégramme intensément. Une rapide lueur d'un intense intérêt visible dans ses yeux érudits.

– Lady Fotheran ? Dit-il. Cela ne peut pas être une autre, avec un patronyme aussi particulier. Elle est la sœur du révélateur de la désincarnation obituaire pré-dynastique de l'ultra civilisation des Hittites disparus. Puis il ajouta en anglais concis, cru, – Combien j'envie ce type, Denton Cartheris. N'y avait-il pas des questions sur sa mort, Doc, ou sur sa mort réelle ?

– Denton Cartheris a disparu durant un nouveau périple d'exploration après sa découverte dans l'ancienne capitale hittite, établit Doc. Mais les informations reçues par ses amis indiquaient qu'il croyait qu'il allait mourir et il avait fait des préparatifs pour sa fin.

Une lumière intense darda soudainement à travers la fenêtre ouverte. Sa vivacité était celle d'un gigantesque coup d'épée. Le tonnerre craqua instantanément avec une explosion qui secoua le gratte-ciel.

– Et elle disait d'être attentif au changement de temps, médita Doc. De récents rapports montrent des tourmentes sans précédent en haute Syrie. L'Euphrate est montée de vingt-trois pieds au-dessus de tous les records d'élévation d'eau précédente.

– Mince ! Explosa Monk. Comment cela peut-il être possible ? Devons-nous croire que cette dame savait, à Chicago cette après-midi, que le temps allait se détériorer ici cette nuit ?

– C'est ce qu'il semblerait, statua Doc. À tout moment, nous pourrions en entendre directement plus de Lady Fotheran.

L'homme de bronze n'avait pas de perspicacité occulte. Il était en train d'estimer le temps de vol entre Chicago et New York. Le téléphone sonna à nouveau. Johnny bondit jusqu'à l'extension. Une voix haute et tendue d'une femme salua Doc Savage.

– M. Savage ? Je suis en train d'essayer de vous atteindre…

La femme déversait des mots, comme s'il ne lui restait que peu de temps devant elle.

– Je suis suivie… je ne peux pas vous en dire plus… Je suis…

– Où êtes-vous ? Demanda Doc Savage.

– Trente-troisième rue, près de…

Les mots continuèrent en un gargouillis. L'appareil balbutia avec la douleur étranglée de la femme. Deux claquements tels des craquements de bois sec parvinrent. Dans les oreilles de l'homme de bronze, il n'y avait que le bourdonnement d'un fil connecté. Le récepteur à l'autre bout n'avait pas été raccroché. Doc était convaincu que le câble avait été soudainement coupé.

– As-tu pu le repérer ? Dit rapidement Doc.

– Cabine publique, annonça Johnny, donnant une adresse seulement distante de quelques blocs.

– Restes ici, Johnny, ordonna Doc. Sois près, car tu pourrais avoir un visiteur. Sois attentif à quiconque ayant des traits asiatiques. Monk et Ham viennent avec moi.

Doc Savage passait la porte extérieure avant qu'il n'eut fini de parler. Il ne s'arrêta pas pour s'armer, car il ne portait jamais d'arme à feu. Ses hommes étaient équipés avec les super-pistolets de son invention, qui, en réalité, étaient des pistolets-mitrailleurs équipés de balles de miséricorde.

L'ascenseur grande vitesse spécial de Doc Savage tomba avec la force d'un plomb pendant presque tous les quatre-vingt-six étages.

De l'ascenseur, les trois hommes filèrent dans le garage sous-terrain de Doc Savage. Le roadster, dans laquelle ils émergèrent moins d'une minute après que la femme ait été coupée du téléphone, ressemblait à une voiture ordinaire.

Mais les balles ne feraient que tambouriner sur le métal blindé ou s'écraser sur le verre pare-balles.

Avec Monk au volant, Doc instruisit, – Ne prends pas de risque. Cela peut-être quelque chose de plus gros que ce qu'on peut imaginer.

Monk était un conducteur adroit. La voiture, avec son puisant moteur, broutait l'acier des colonnes du chemin de fer aérien. Monk semblait capable d'estimer en une fraction de seconde combien de pièces il pouvait se permettre. L'acier frottait les vêtements de l'homme de bronze tout le temps.

Monk quitta l'avenue le long de laquelle courait le train surélevé. Il tourna autour du bloc pour atteindre l'adresse du téléphone public repéré par Johnny. Cette rue était presque vide. Il n'y avait qu'une petite coupé jaune arrêtée près d'un trottoir. Son nez était embourbé, comme accidenté.

Apparemment, l'appel de la femme avait été fait au moment ou le patrouilleur de police Brennan était mort dans la neige. Les corps n'avaient pas encore été découverts.

Monk braqua le roadster de côté. – Bon sang ! Hurla-t-il. Ces bosses de neige sont des corps !

Mais Doc Savage fut en pas du marche-pied avant que le véhicule ne soit à l'arrêt. Ses mains rapides brossèrent la neige de l'uniforme du patrouilleur Brennan. Le policier reposait comme il avait rampé, en direction des compagnons des hommes qui l'avaient abattu.

L'homme de bronze vit la position des deux autres hommes morts. Il observa les automatiques toujours serrés dans leurs mains.

– Un brave policier, murmura Doc. Et… un couple de rats de Withey Jano.

Monk et Ham l'avaient suivi.

– Ces deux hommes sont Creeper Hogan et Slim Decarro, annonça Doc. Ce sont deux tueurs de Withey Jano. Je ne savais pas qu'il utilisait des hommes de mains pour des jobs ordinaires.

– L'agent les a eux, dit Monk. Il a marché droit sur eux.

– Oui, dit l'homme de bronze, et après ils l'ont abattu.

Il n'expliqua pas comment il savait cela. Il était déjà parti en direction du coupé jaune. Pendant peut-être deux secondes, il resta à regarder la petite automobile.

Apparemment venue de nulle part surgit une trille. Celle-ci aurait pu être le chant d'un oiseau tropical. Du vent à travers des fils aurait à peu près pu faire le même son. Les lèvres de Doc ne bougeaient pas mais la vibration émanait de lui. C'était son signe de concentration inhabituel.

Monk et Ham étaient à côté de lui. Doc bougeait lentement le long du trottoir dans la direction des marches du train surélevé.

– Cette neige, dit-il, bougeant un pied dans le fin film, n'est ici que depuis quelques minutes. La première neige est partie, bien qu'il n'y ait pas de fondations chaudes sous ce pavement.

Le large espace en face du magasin de musique avait été noirci. La partie altérée de la rue était pleinement visible depuis la dernière neige.

Maintenant le tonnerre craquait et roulait. La luminosité jouait avec les éclairs blafards du sommet des immeubles dans les nuages. Entre ces fulgurances, les façades des bâtiments prenaient une lueur grisâtre.

Doc s'arrêta en face d'une des vitrines du magasin de musique. Brossant de côté la nouvelle chute de neige, il découvrit un porte-monnaie émaillé de femme. Ses doigts touchèrent le métal froid d'un petit pistolet automatique.

Il tenait la sacoche et le pistolet dans ses mains.

– Les initiales sont S. F., statua-t-il, en désignant les lettres d'argent sur le côté du sac à main. Il donna une chiquenaude sur plusieurs cartes dans une poche à l'intérieur de la sacoche.

– Lady Sathyra Fotheran, lu-t-il à voix haute.

– Mince ! Cria Monk. Je soupçonne que ces busards ont eu la dame ? Regardez, Doc !

Doc Savage avait déjà aperçu ce qui avait provoqué le cri d'alerte de Monk. Monk était en train d'extraire une paire de boucles d'oreilles et une montre-poignet de valeur.

– Ils ont dû prendre les joyaux de la femme et puis les laisser tomber lorsque le policier à commencer à les interpeller, observa Ham. Voici une de ses bagues.

Il avait découvert l'anneau serti d'un diamant scintillant dans la neige près de l'accotement.

– Je ne pense pas, établit l'homme de bronze. Remarques la lumière particulière. C'est dans la neige. C'est plus fort dans le diamant que partout ailleurs.

La lueur fluorescente stagnait toujours au-dessus de la rue. Le décor était presque comme une scène brillamment peinte. C'était comme si une substance puissamment phosphorescente, peut-être du sulfite de zinc spécial, avait été pulvérisée sur tout.

A nouveau, la trille emplit l'espace autour d'eux. Seulement pendant un moment de grand stress émanait-elle de Doc.

Et l'homme de bronze restait inanimé. Ses yeux avaient suivi le point focal de l'étrange lueur dans la rue.

– Calamités hurlantes ! Hurla Monk. Damnation si je crois ce que je suis en train de voir ! Ham, le vois-tu ? Là dans la fenêtre ?

– Tu es en train de le voir, Monk, décréta Doc. Ou plutôt es-tu en train de *la* voir !

Un train surélevé avait grondé en un arrêt. Plusieurs personnes descendirent les escaliers. Des sirènes de police gémissaient de deux directions. Le premier car hulula dans le bloc et le conducteur prit le groupe de Doc en face du magasin de musique comme point d'arrêt.

L'inspecteur Carnahan était rougeaud et colérique. Suivit par quatre hommes, il sauta dans la neige. Une minute plus tard, il criait des ordres.

– Encerclez le bloc ! Ce sont Slim Decarro et Creeper Hogan, de cette maudite bande de Jano ! Ils ont eu un des gars ! Il y a eu une querelle de foule ici ! Oh là !… Ainsi vous êtes là, Savage ? Qu'est-ce qui vous a amené ici dedans, ou est-ce

juste un de ces drôles d'accidents ?

L'inspecteur rougeaud confronta l'homme de bronze.

– Ce n'était pas du tout un accident, dit Doc, calmement.

– Alors que savez-vous à propos de ceci ? Demanda Carnahan. Qui les tueurs de Jano voulaient-ils avoir ? Et comment se fait-il qu'ils aient laissé leurs rats dans la rue ? Je pensais que nous avions tout nettoyé.

– Ce n'était pas une querelle de badauds, inspecteur, dit l'homme de bronze tranquillement. C'était le meurtre d'une femme.

– Une femme ! Quelle femme ? Aboya Carnahan. Où est-elle?

– Exactement là, désigna Doc. Dans la glace de cette vitrine.

– Dans la vitrine, une femme assassinée, dites ! Vous devez certainement avoir manger des noix ces temps-ci ! Hurla l'inspecteur, le sang mettait son visage en ébullition de la couleur d'une betterave. Si c'est ce que vous pensez, bien… Pour l'amour du ciel ! O'Malley, Connors, venez ici !

Les détectives O'Malley et Connors émirent des gloussements dans leurs gorges. Leurs yeux s'exorbitèrent et se rejoignirent.

– Par tous les saints ! Exhala l'un. Ce n'est rien d'autre qu'une image !

Cela aurait en effet pu être seulement une image. Si c'était le cas, c'était un graphisme de silhouette plutôt extraordinaire. Dans l'épaisseur du verre, une femme apparaissait en train de marcher. La forme était plus une silhouette de couleur noire. Il manquait les reliefs d'un photographe.

Mais c'était de grandeur nature, comme si le corps de la femme avait été écrasé et uni à la glace. Un bras mince s'étendait au-dessus, dans la position de prévenir un coup ou un danger menaçant.

L'inspecteur Carnahan frotta sa main sur le verre d'un air de doute. La surface était lisse, sans éraflure.

– Ouvrez cette porte ! Râpa-t-il. Cassez le verrou ou brisez la vitre, mais entrez ! Nous allons examiner cette noix croquante de près ! Savage, vous restez dans les environs ! Je désire vous parler !

Carnahan semblait être un des rares inspecteurs de New York avec un manque ou ce qu'il fallait de respect pour la réputation de Doc Savage. Il apparaissait que c'était le premier contact du colérique Carnahan avec l'homme de bronze.

Lorsque le verrou lâcha et que l'inspecteur Carnahan ait lui-même pénétré dans l'étalage, l'inspecteur découvrit qu'il n'avait pas progressé en fin de compte. L'intérieur de la vitre était aussi lisse qu'à l'extérieur.

– Mais c'est sûr, il y a une femme là, et elle n'a jamais été dans cette vitrine auparavant, affirmait le détective O'Malley. J'étais dans le magasin hier après-midi, pour acheter un harmonica pour mon garçon. Et le verre était aussi net que la dent d'un chien !

L'inspecteur Carnahan était loin d'être pacifique. Il affronta à nouveau Doc Savage.

– Cette drôle d'image dans la vitrine ne signifie rien Savage. Alors pourquoi pensez-vous qu'une femme ait été supprimée ? Où est cette femme ? Où est le *corpus delicti* ?

– Vous n'aurez pas besoin de chercher plus loin que cette fenêtre, inspecteur, déclara l'homme de bronze, solennellement. Dans cette glace, comme vous ne verrez jamais, se trouve votre *corpus delicti*.

Traduction terminée le dimanche 19 août 2001.

CHAPITRE III

LES HOMMES AUX VISAGES SOMBRES

La peau du visage de l'inspecteur Carnahan ressemblait à un ballon gonflable, gonfler jusqu'au point d'explosion.

– O'Malley ! Connors ! Aboya-t-il. Vous garderez cette vitrine dingue, tandis que j'appelle des hommes en renfort ! Et je vais lancer l'alarme contre Whitey Jano ! Je pense que cette boue est derrière tout cela tandis qu'il se tient lui-même dans les gradins supérieurs !

L'inspecteur Carnahan voulait dire par-là que c'était son opinion que « Whitey » Jano était devenu un escroc d'un ordre un peu supérieur. Sa fiche montrait qu'il avait été arrêté deux fois, chargé pour des formes d'extorsion qui goûtait un jeu de confidence rusée. Et Whitey Jano s'était déplacé d'un repaire du bas East Side pour un luxueux penthouse dans le voisinage de Central Park.

Tandis que l'inspecteur Carnahan concentrait son attention intriguée sur la vitrine de la silhouette assassinée, Doc Savage s'était discrètement glissé vers la petite coupé jaune. Il était attentif à ne pas déranger les coussins du grand siège unique.

D'une petite fiole prise dans une poche intérieure, l'homme de bronze aspergea une poudre chimique grisâtre. Celle-ci recouvrit le siège de part en part. Presque instantanément, la fibre des coussins prit une curieuse lueur jaune. C'était le mouvement de l'épaisseur de la fibre reprenant lentement sa place après avoir été compressé.

Cela informa Doc que deux personnes avaient occupé la petite voiture. Une petite plaque à l'intérieur indiquait que le coupé était un véhicule de louage. Prenant note du propriétaire, l'homme de bronze retourna vivement dans la rue.

Traversant la rue, Doc suivit la courbe le trottoir en face du magasin de musique. Il sut alors qu'il y avait eu deux voitures, à côté de la coupé, sur les lieux au moment du meurtre de la femme.

Monk et Ham accordaient toujours leur attention sur la vitrine de la silhouette. Doc se glissa entre eux.

– Restez ici, ordonna-t-il. Ne laissez rien arriver à cette glace. La police ne trouvera vraisemblablement rien à part les corps dans la rue. Restez ici jusqu'à ce que le médecin légiste décide quoi faire avec l'image.

Les mouvements de Doc, pour s'éloigner de la petite foule maintenant rassemblée autour de la vitrine, ne fut pas observée par l'inspecteur Carnahan. L'homme de bronze se faufila dans l'allée la plus proche. Son but immédiat fut le téléphone public duquel la voix frénétique d'une femme avait appelé. Il savait que l'appel avait pratiquement du coïncidé avec la fusillade et le meurtre.

Juste avant qu'il n'émerge dans la rue adjacente, Doc s'arrêta brusquement dans l'ombre de l'allée. Immédiatement de l'autre côté de la rue, il y avait la bouche noire de la continuation de l'allée. A travers ce lugubre espace, quelques ombres plus claires étaient soudainement passées.

Il y avait plusieurs silhouettes. Ils auraient pu être des fantômes, à en juger par leur absence de bruit et par leur couleur. Les ombres semblaient être habillés de chemises blanches. Doc entrevit le feu arrière d'une voiture, plus loin dans l'allée.

Du voisinage de la voiture dans l'allée vint un bruit de verre se brisant. Une demi-douzaine des silhouettes vêtues de chemises avaient entouré l'automobiliste. Une femme mince fut tiré dehors et plaquée contre un mur de l'allée. Ce qui pourrait être un couteau de grande taille, zébra dans un arc scintillant.

– Espèce de diable noir ! Cri une voix lourde. Je vais te brûler pour…

Le grand couteau livra un soudain scintillement de lumière. Le propos de l'autre homme se termina en un cri sauvage de douleur. Puis l'homme appela. – Attrapez le diable noir ! Attrapez-le. Dépêchez-vous ! Il a haché ma main !

Doc traversa la courte distance de l'allée avec la vivacité et le silence d'un fauve de la jungle. Quatre hommes s'étaient déversés du véhicule duquel la femme avait été extraite. Il y avait suffisamment de lumière pour se refléter sur leurs armes à feu.

L'homme qui avait crié était tombé sur le tableau de bord de la voiture. A ses pieds, une mitraillette avait frappé les briques. L'homme tenait son bras saignant. Sa main droite avait été tranchée net au-dessus du poignet. Apparemment, il avait tenté d'utilisé sa mitraillette.

Avant que Doc pu décidé où il serait le plus nécessaire, ou pourquoi, un autre homme dans l'auto gargouilla et roula sur son dos. Les talons de celui-ci battirent le sol. Il se comportait comme s'il avait été partiellement brisé en deux. Doc vit que

c'était littéralement exact.

Un long couteau avait incisé à travers l'estomac de l'homme. La lame avait été enfoncée profondément et déchiré le reste tout le long. L'homme avec la grande lame dansante l'avait vissé sur la nuque d'un autre homme, qui essayait désespérément de se servir d'un automatique.

Doc arriva avec l'effet d'un ouragan silencieux. Une main musclée de bronze fila à la vitesse de la lumière. La grande ombre utilisant la lame culbuta par-dessus les épaules de Doc. Son arme cliqueta sur les pavés de l'allée.

La tête de l'homme de bronze reçut soudainement l'impact ferme d'un coup. La collision avec la base de son crâne paralysa temporairement ses sens actifs. Il exerça sa volonté pour rester sur ses pieds.

Pendant peut-être une demi-minute, l'homme de bronze était ce qui est communément connu comme « K.O. debout ». En exerçant son incroyable force de volonté sur ses nerfs et muscles, il aurait put rester actif. Mais le combattant sanguinaire était apparemment parti.

Deux hommes blancs, portant toutes les marques des truands, étaient en train de tirer un homme mort dans l'automobile. L'individu avec la main amputée avait enveloppé sa blessure avec la moitié de sa chemise. Les hommes voilés à la peau sombre s'étaient légèrement retirés. La grande ombre que Doc avait balancé par-dessus son épaule avait retrouvé sa grande lame meurtrière.

Cet homme était apparemment le chef. Il geignit dans une langue étrangère gloutonne.

– *Thishahum, bist er Rassoul*!

C'était de l'arabe des bédouins du désert. De tribu en tribu dans les vastes espaces brûlants du Proche-Orient, la langue variait, mais peu. Les connaissances, embrassant tout, de Doc Savage incluaient presque toutes les langages parlés. Il identifia le discours instantanément.

Les paroles de l'homme de grande taille étaient, – Tuez, au nom du prophète !

Une voix soudaine parla plus calmement. C'était en arabe, mais Doc interpréta la signification :

– Cela suffit !

Le ton tranquille véhiculait de l'autorité.

Doc resta immobile. Tout ceci et peut-être toutes ses observations transpirèrent durant le passage éclair de peut-être trente ou quarante secondes. Mais l'homme de bronze s'était entraîné pour enregistrer et séparer les plus petits détails.

Le chef de grande stature de ses hommes à la peau foncée n'était pas un vrai bédouin. Tous les assaillants blancs portaient les habits du désert. Leurs *abbas* flottantes étaient de longues robes en poils de chameaux, teints. Celles-ci tombaient de leurs épaules jusqu'aux chevilles.

Leurs *keffiehs* étaient des étoffes blanc-neige qui drapaient leurs épaules.

Mais, l'*abba* du chef de grande stature était lourdement brodée avec des fils d'or. Doc savait qu'en Syrie cela indiquerait que l'homme serait l'esclave favori d'un cheik ou de cheiks. De tels esclaves étaient bien plus qu'ordinaires. Parfois ils étaient des guerriers féroces de réputation.

Le grand couteau qui avait tranché la main de l'homme blanc était un cimeterre courbé et scintillant. Un fourreau d'argent bandeau à sa ceinture. Le cimeterre avait un pommeau incrusté de joyaux brillants.

Du le bref combat avait résulté un mort et un sérieusement estropié, l'engagement s'était déroulé presque sans bruit. Le temps total écoulé, depuis que Doc était entré dans l'allée jusqu'à ce que l'automobile s'éloigna, était probablement moins de deux minutes.

Doc Savage chercha alors le motif de la rencontre. Ce qui était suffisamment clair, les hommes blancs dans la voiture avaient les marques de truand. Cela avait été une étrange, mystérieuse bataille.

Il y avait la femme. Doc resta inanimé. Le visage blanc de la femme était comme une fleur pâle dans l'obscurité de l'allée. Une autre figure se tenait à ses côtés. Le chef des bédouins grogna un commandement guttural. Les bédouins bougèrent vivement, silencieusement. Leurs longues *abbas* leur donnaient l'impression de glisser le long de l'allée. Ils s'évanouirent aussi silencieusement qu'une petite compagnie de fantôme.

L'homme de bronze leur permit de sans aller. Il pouvait s'être sortit plutôt bien d'une rencontre contre les Arabes même avec leurs couteaux. Mais une raison était instantanément apparut. La femme avait été laissée derrière avec cette autre silhouette ombreuse.

Doc émergea du mur.

– Vous êtes celle qui m'a convié par téléphone, établit l'homme de bronze. Puis vous avez été saisie et amenée ici. Quelque part c'est mystérieux. Je pense que ces bédouins à qui j'ai permis de partir sont vos amis.

La lampe de poche génératrice de Doc s'alluma dans sa main. Son rayon était étendu. Les courbes de la femme dans le brillant éclairage blanc étaient magnifiques à la façon d'une statue, mais elle n'était pas grande de stature.

Elle avait une prestance digne. Son visage était sans sang, et il était pâle au point de sembler transparent. Sa peau avait la texture d'une adorable pêche. Ses yeux d'une solide teinte d'or, pas différents de ceux de Doc Savage, s'élargirent sur lui.

– Vous êtes M. Savage, le Doc Savage, dit-elle comme un constat et non comme une interrogation. Personne ne pourrait se tromper, en vous voyant. Oui, je suis celle qui a téléphoné. Vous êtes arrivé juste à temps.

– Vous dites que vous avez téléphoné, puis que vous avez été attrapée, dit l'homme de bronze. Aussi, les bédouins sont-ils vos amis, répéta-t-il.

– Pour cela, je ne sais pas, fut la surprenante réplique. C'est la première fois que je vois un bédouin ou un arabe. Je veux

dire, bien sûr, directement du désert en costume natif. J'en sais aussi peu sur tout ce qui est vient d'arriver que vous. J'ai été capturée par les hommes dans la voiture.

Un homme se tenait à côté d'elle. Jusqu'ici, il n'avait rien dit. Son visage était fin et incroyablement fin. Il semblait sans force.

Il a souffert de fièvres tropicales, fut le jugement instantané de Doc. Il a vécu dans la jungle, ou, peut-être dans le désert.

– Et vous ? Doc destina ces deux mots à cet individu.

– Oui, dit l'homme au visage jaunâtre. Je suis là par hasard. Je suivais les bédouins. J'ai vécu en Syrie et les hommes étaient inhabituels dans leurs vêtements natifs à New York. Puis j'ai vu des visages familiers.

– Maintenant, suggéra Doc, aucun de vous ne s'est identifié.

– Oh! Je suis désolée, dit instantanément la femme aux yeux d'or. Je prenais pour garant que vous le saviez. Je suis Sathyra Fotheran, bien sûr. Vous avez eu mon télégramme ?

Doc Savage, pour le moment, ne répondit rien à l'établissement de la femme. Les flaques d'or de ses yeux avaient capté les orbites grises passionnées de l'homme au visage jaunâtre. Elles forçaient une réponse à une question non formulée.

– Et je m'appelle Carson Dernall, établit l'homme de sa voix sèche et crépitante. C'est à une coïncidence remarquable que je dois d'être ici. J'étais un assistant de Denton Cartheris, en Syrie, avant qu'il ne meure. Ce n'est que la seconde fois que je rencontre Lady Fotheran. La première fois ce fut lorsque j'ai apporté la nouvelle de la mort de son frère. Je n'avais aucune idée du surprenant résultat qui résulterait de l 'affût de ces bédouins.

- C'est une coïncidence remarquable, décréta Doc Savage sans afficher d'émotion. Quand j'ai reçu l'appel de Lady Fotheran, je suis venu immédiatement ; mais je ne suis pas venu en premier dans la rue de laquelle elle a téléphoné. Il y a eu un léger répit.

L'homme de bronze parcourut plusieurs cartes blanches dans sa main. Elles portaient un nom au graphisme distinctif. Il les étala sous le rayon de sa lampe de poche.

– Alors ceci, je suppose, doit être votre propriété, Lady Fotheran ? Fit Doc.

Pour la première fois, la femme exprima une émotion visible. Ses yeux d'or s'élargirent. Les doigts sveltes avec lesquels elle toucha les gardes imprimées étaient exquisément soigné.

– Eh bien, oui, oui ! Souffla-t-elle. Elles sont à moi ! Oh ! Alors vous avez trouvé Marian ? Elle a pris mon sac par erreur. Nous voulions atteindre votre quartier général, M. Savage. Nous avons découvert que nous étions suivis.

– Vous vous êtes séparées lorsque vous avez quitté le coupé ?

– Oui ! Oui ! C'est cela ! Nous avons décidé d'essayer de vous joindre par des chemins séparés ! Marian est ma secrétaire. Elle allait prendre le train suspendu. Alors elle a atteint votre bureau ? Où est-elle ?

– Qu'est-il arrivé lorsque vous avez laissé le coupé ? Contra l'homme de bronze.

– Pourquoi… Eh bien ! Il y avait une étrange lumière aveuglante. Pendant un court instant, je ne pouvais plus voir. Oh! M. Savage, j'ai beaucoup à vous dire concernant ce… quelque chose que j'ai connu et…

– Plus tard, Lady Fotheran, interrompit Doc. Qu'est-il encore arrivé près du coupé ?

– C'est tout ce que je peux me rappeler. Il y avait deux autres voitures tout près, et des hommes marchaient juste avant que la lumière n'arrive. J'ai vu quatre hommes. Ils avaient des visages gris, atone. Où peut-être était-ce plus la couleur du plomb !

– Ils ont interféré avec votre secrétaire ?

– Non ! Non ! Je n'ai pas pu voir à cause de la lumière aveuglante soudaine ! Je pense que Marian à grimper les marches du train, mais je n'en suis pas sûre.

– Nous allons aller à mon quartier général, annonça Doc. Il serait préférable d'aller plus loin, dans l'autre rue, et d'appeler un taxi.

– Alors Marian est là-bas ?

– C'est préférable que nous allions là-bas, décréta Doc, gravement. Je crains que votre secrétaire ne vienne pas.

– Oh ! Vous voulez dire qu'elle a été faite prisonnière ? Elle a été enlevée ?

– Elle a été enlevée, fut tout ce que Doc octroya.

Carson Dernall toucha les épaules de Doc, comme ils se déplaçaient dans la rue adjacente.

– Je suis sûr que je sais quelque chose sur ceci et je peu peut-être être utile, remarqua Dernall d'un ton bas.

Des heures plus tard, la police était en possession d'une main humaine coupée. Elle avait appartenu à « Runt » Davis. La main avait été trouvée dans l'allée.

Runt Davis était connu comme étant le premier lieutenant de Withey Jano, avant que Jano ait apparemment laissé tombé ses activités brutales pour devenir un brillant homme de confiance.

Traduction terminée le mercredi 22 août 2001.

CHAPITRE IV

ATTAQUE DE VITRINE

En dépit froideur de la neige et de l'heure très matinale, une foule de badauds s'était rassemblée dans le quartier. La garde de police augmentée contenait la foule de curieux du trottoir. Six policiers musclés faisaient leur devoir de sentinelle devant « l'image assassinée » elle-même.

Parmi les flâneurs circulait un jeune coupe-jarret au visage étroit. Ses yeux étaient mauvais et prédateurs. Il bougeait d'un pas traînant, d'une démarche furtive, s'arrêtant ici et là pour frotter le dos d'une main sale sur sa bouche tordue.

La tempête commençait à se détériorer avec plus de fureur. Des lances de lumières poignardaient les façades luisantes des gratte-ciel. La neige se transformait en pluie. La température de cette nuit démente de juillet s'élevait.

Le jeune coupe-jarret gardait sa casquette enfoncée très bas sur sa face de rat. Une main était tenue enfoncée à l'intérieur de sa veste battante. Il s'enfonça parmi les curieux directement en face de la vitrine de « l'image assassinée ».

Aronson, propriétaire du magasin de musique, était en train d'argumenter avec l'inspecteur Carnahan.

– Vous ne pourrez pas garder les policiers devant mon magasin, lorsqu'il sera l'heure des affaires, se plaignait le gras musicien.

– Je peux garder les policiers sur cette artère jusqu'à la lune devienne aussi verte que cette foutue lumière sur tout ce qu'il y a ici autour ! Dit l'inspecteur Carnahan.

Suivant les ordres de Doc, Monk et Ham restaient à leur poste. Il leur avait été dit de garder cette vitrine. La pluie commença à tomber. Des ruisseaux commencèrent à dégouliner sur les élégants vêtements d'été de Ham. Un sourire réjoui se propagea sur le visage disgracieux de Monk.

– Si tu prétends porter des vêtements comme un homme, tel un de ces gommeux de Cinquième Avenue, tu ne dois pas être disposé à un peu d'humidité.

– Et si j'avais un habit de singe entartré et ta trogne, et être emmené partout avec, je retournerais dans la jungle et abandonner de porter tout vêtement, répliqua Ham sur un ton élaboré d'insulte. En outre, j'ai pensé…

La plaisante observation de Ham ne fut jamais terminée.

– Mince ! Cria Monk d'une voix aiguë. Regardes !

Le chimiste au physique de singe souleva son corps pesant de côté et en haut. Un lourd missile volait à travers les airs. C'était un marteau avec une tête ronde et pesant plusieurs livres. La masse se dirigeait droit vers l'image de la femme assassinée dans la vitre.

Monk essaya d'attraper le marteau. Son effort échoua. Le pesant missile volait en avant. La lourde glace se fragmenta et se dispersa en morceaux, tels des rasoirs, sur les pavements.

– Viens ! Explosa Monk. Doc désirera donner un coup de chiffon à ce type ! Nous allons l'attraper !

Le jeune furtif qui avait tenu sa main sous sa veste s'éloignait avec la rapidité d'une belette.

Le contour assassiné de la femme avait échappé à la destruction. Bien que Monk ait échoué dans sa tentative d'attraper le marteau lancé, sa main avait dévié sa course. La masse de fer s'était écrasé dans la vitre à côté de celle où la femme était imagée.

La belette lanceuse de marteau augmenta sa vitesse. Parcourant l'allée, il traversa trois rues. Il entra à nouveau dans l'allée dans le quatrième bloc après le magasin de musique.

Le long d'un mur de briques lisses dans l'entrée de l'allée à la quatrième rue, se tenait une berline noire et fermée. Elle était bien parquée d'un côté. Apparemment c'était le but du jeteur de marteau. Il alla droit à la berline garée.

Monk et Ham tournèrent le mur après lui, et allèrent vers la voiture.

– *Thishahum, bism er rassoul* ! Gratta une voix.

Comme Doc, ses hommes connaissaient de nombreuses langues du monde. Ham regarda tout autour, sur la défensive, son dos contre le mur.

– Le cri d'offensive des Bédouins, murmura-t-il à Monk.

– Tuez au nom du Prophète.

Une forme colossale, au nez de faucon, se jetait sur eux de la berline La figure géante était enfouie dans une *abba* brodée d'or. Un cimeterre courbe tel un croisant à l'arête de rasoir cingla en un cercle au-dessus de la tête de l'homme. Sous le tissu de tête, sa *keffieh* volante, le visage de l'assaillant était du poli et de la couleur de l'ébène. Il y avait le nez écrasé,

dilaté, d'un Nubien.

Monk et Ham ne consacrèrent pas de temps pour observer les détails. Derrière le chef nubien venaient une demi-douzaine de silhouettes avec des *abbas* et des *keffiehs* flottantes. Mais leurs visages étaient de la couleur terne du plomb. Dans l'obscurité de l'allée, ceux-ci semblaient être des visages réels. Les masques continuaient en pans étroitement ajustés à la nuque, qui s'étendaient, tels des sarments, au-dessous de leurs sous-vêtements, leurs *gumbaz*.

Monk s'écarta vivement du mur. D'une poche secrète, il sortit deux petites capsules de verre. Il s'engouffra dans la masse de formes, ses pieds énormes écrasèrent les boules de fin verre.

Ham avait comprit son intention. Il ne respira plus. Il connaissait l'effet des capsules.

Celles-ci contenaient un puissant gaz anesthésique, instantanément efficace. En une minute il aura disparu ; mais durant cette minute, ceux qui l'auraient respiré seraient endormis.

Le Nubien au nez de faucon brandit soudain son cimeterre et sa poignée incrustée de joyaux étincela. Puis l'arme massive tomba de ses mains. Le visage noir devint vide. Les yeux de l'homme d'ébène se fermèrent et il tomba dans la neige sale. Sa *abba* brodée d'or fut trempée par la boue.

Cependant, aucune des figures masquées ne semblèrent affectés par le gaz. Monk hurla de colère. L'énorme chimiste balança ses poings vers l'homme le plus proche. Ham était à son côté.

Mais les forces étaient trop inégales ; ils furent maîtrisés.

Étroitement maintenus par des liens de tissus, Monk et Ham étaient toujours conscients lorsqu'ils furent transportés à la berline. Monk eut seulement la satisfaction boiteuse de voir le Nubien géant également transporté à la voiture. S'était le seul à avoir été assommé par le gaz.

Traduction terminée le jeudi 23 août 2001.

CHAPITRE V

UN ANCIEN AVERTISSEMENT

Renny et Long Tom montaient telle une flèche dans l'ascenseur à grande vitesse. Ils montaient jusqu'au quatre-vingt-sixième étage, quartier général de Doc Savage avec quelque chose de la manière d'une roquette libérée.

Ce n'était que dans les derniers mètres de leur vol ascensionnel que leur véhicule bondissant ralentit.

Des éclairs éclataient contre les fenêtres au bout du couloir du gratte-ciel. Le tonnerre grondait et secouait la vaste masse de métal et de pierres.

Long Tom souriait avec appréciation. Il était resté à l'administration du bureau météorologique suffisamment longtemps pour voir sa prophétie d'un orage électrique s'accomplir.

Comme Renny commençait à se diriger vers la porte de Doc Savage, les éclairs se déchirèrent brillamment. Le court claquement de tonnerre disait que la foudre était tombée très près. Les lumières dans le bâtiment s'éteignirent. Renny et Long Tom étaient dans l'obscurité.

– Sainte vache ! Beugla Renny. Rappelle ta tornade ! Quand tu as bien fait, pourquoi vouloir en faire de trop ?

Long Tom ricana.

– Ne penses pas en être quitte si vite, remarqua-t-il, ironiquement. Sérieusement, Je donnerais pas mal pour savoir ce qui cause tout ceci.

Il y avait de la luminosité derrière Renny. L'immense main de l'ingénieur agrippa son épaule. L'électricien grimaça. Renny ne semblait jamais réaliser la force détenue dans ses mains osseuses et musclées. Peut-être était-ce pour cela que son passe-temps favori était de fracasser les panneaux de porte avec ses poings.

– Restes en arrière ! Tonna Renny. Regardes ! Que supposes-tu que cela puisse être ?

L'obscurité Stygienne soudaine du couloir s'était illuminé. La luminosité était d'une qualité étrange. La lumière était d'un bleu précis. Elle semblait être composée de particules invisibles.

Renny et Long Tom s'arrêtèrent. Ils observèrent l'origine de la sinistre illumination. Celle-ci apparut être un point directement en face de la porte de Doc Savage. Renny commença à avancer.

– Attends une minute ; Je n'y toucherais pas, avisa Long Tom. Tu ne sais jamais être sûr quel drôle de dispositif quelqu'un peut essayer de mettre autour de Doc.

L'électricien du bâtiment avait trouvé le fusible brûlé par l'éclair. Le couloir autour de Renny et Long Tom s'inonda soudain de lumière. L'étrange lueur bleue resta, mais moins forte.

– Peuh! Après tout, ce n'est qu'une drôle de pierre, gronda Renny. On dirait qu'elle a été peinte.

– Je serais prudent, avertit Long Tom. Ce peut être un explosif, ou peut-être un acide.

Renny se gardait rarement des avertissements. L'ingénieur géant s'embrouillait souvent dans les ennuis. Habituellement ses énormes poings ouvraient une voie. Il se saisit de la curieuse pierre plate. Rien n'arriva, à part que la lueur bleue se propagea sur les grandes mains de Renny et le long de ses bras.

Renny retourna la pierre. Elle était usée et creusée, comme si elle avait été exposée longtemps aux intempéries. Des siècles s'étaient ajoutés à des milliers d'années pour que la pierre plate se soit avachie dans sa forme présente.

– Cela semble ancien, dit Renny. On sait voir où elle a été creusée. Peut-être par du sable.

La paire poussa vers la porte de Doc. Le paquet d'os de Johnny s'élevait dans l'embrasure menant à la librairie et le laboratoire. Johnny avait observé l'approche de Renny et Long Tom avant que les lumières ne s'éteignent. Il était intrigué par ce qui avait retenu leur entrée.

– Nous avons trouvé une énigme pour le cerveau érudit que tu es, dit Renny. Peut-être peux-tu tirer quelque chose de ceci. Il y a quelque chose de graver à l'intérieur, mais les figures ressemblent à une première leçon de géométrie d'un gosse.

Il plaça la pierre sur la table du laboratoire. Le cultivé Johnny la prit. Il plaça un monocle à épaisse lentille dans son œil. Cette affectation de Johnny était en réalité une puissante loupe.

La pierre était couverte par des rangées de caractères inégaux. Ceux-ci avaient l'apparence d'avoir été inscrits avec un outil aiguisé, mais la sculpture avait été lissée par des générations de temps.

Les connaissances de Johnny en archéologie égalaient celles des plus grands érudits. Seul l'homme de bronze lui-même avait étudié le sujet plus profondément. Johnny cueillit une demi-douzaine de longs mots de son vocabulaire étendu.

– Une luminance polarisée indéfiniment sur une substance infragile opaque, prononça-t-il avec réfléchissement. Les caractères sont en ancien Himyarite symbolien. Ils ont été définitivement affectés par une longue exposition aux caprices

des changements atmosphériques.

– Sûr, gronda Renny. C'est ce que je pensais. Mais en peu de mots d'une syllabe, cela signifie-t-il quelque chose ?

Johnny était en train d'examiner les symboles incrustés avec intensité.

– Hum ! Émit-il. À moins que je ne sois sur la mauvaise clé, ceci est un direct, si particulier, avertissement.

Lorsque Johnny revenait ainsi à un verbiage simple, cela dénotait qu'il était plutôt fortement impressionné ou très excité.

– Les caractères sont suffisamment clairs, et ils sont inscrits sur cette pierre peut-être depuis aussi longtemps que cinq ou six milles ans, ajouta-t-il. La pierre vient indubitablement du désert dans le voisinage de la rivière Euphrate. C'est de l'himyarite, sans aucun doute.

– Qu'est-ce qu'ils signifient, si tu le sais ? Questionna Renny. Comment ses figures dingues gravées il y a des milliers d'années peuvent-elles être un avertissement ?

Johnny scruta plus intensément à travers son monocle.

– Autant que je peux expliquer, statua-t-il, les lignes disent, « Concernes-toi avec tes affaires propres si tu désire continuer à vivre. » Je peux avoir raté un ou deux mots, mais cela reviendrait au même point.

– Sainte vache ! Bouma Renny. En anglais simple alors, cela signifie : Restez en dehors des affaires des autres ou vous aurez une chance d'être éliminé ?

– Une interprétation élémentaire, mais cent pour cent parfait, approuva Johnny. Cette pierre est une Himyarite originale amenée du désert arabe. C'est une intention d'avertissement envers Doc, et je m'aventurais si c'est connecté avec ces télégrammes.

– J'attendais quelque chose de ce genre, dit la voix tranquille mais incisive de Doc Savage de l'entrée. Les amis, voici Lady Sathyra Fotheran, la sœur de Denton Cartheris ; et Carlson Dernall, l'assistant en Syrie de l'explorateur jusqu'à il y a peu.

Ils venaient juste d'arriver de l'allée où Doc avait trouvé Lady Sathyra.

Vu dans la lumière brillante du laboratoire, le visage de Lady Fotheran était bien plus que beau. Ses grands yeux d'or semblaient reflétés la luminosité.

La contenance mince de Carlson Dernall semblait plus chétive et valétudinaire. Les yeux gris, cependant, étaient alerte, d'une manière froide. Il s'exclama lorsqu'il vit la multitude d'appareils scientifiques du laboratoire de l'homme de bronze.

– Je pensais que les récits de vos enquêtes étaient légèrement exagérés, M. Savage, dit Dernall, lentement. Mais je dois m'excuser pour avoir eu de telles pensées. Je n'ai jamais eu la bonne fortune de voir un tel complet… Qu'est-ce que cela ?

Au milieu de ses paroles excessives, Carlson Dernall s'arrêta pour poser la question abrupte. Ses froids yeux gris étaient fixés sur la pierre plate que Johnny avait replacé sur la table.

– De l'Himyarite ancien, M. Dernall, dit Johnny. Du désert syrien, je dirais.

Sans toucher la pierre, Carlson, Dernall vint plus près.

– Vous comprenez le symbolisme ? Demanda Doc Savage.

– Eh bien, oui, bien sûr, admit Carlson Dernall. Je vais traduire ce qu'il signifie « Gardez-vous de nos affaires si vous désirez vivre. ».

Les yeux ardents de Johnny cillèrent.

– Approximativement, nous sommes d'accord, établit-il. Les gravures sont sujettes à des expressions variées en anglais.

Dernall toucha la pierre avec le bout de ses longs doigts. Les doigts étaient d'une longueur inhabituelle. Ils donnaient l'impression d'écrire, comment s'ils bougeaient.

– C'est en fait étrange, M. Savage. Comment cette pierre est-elle venue ici ?

– Quelqu'un qui ne désirait pas être surpris dans les alentours la laissée comme carte de visite devant la porte, expliqua Renny.

Le visage fin de Carlson Dernall devint un masque grave.

– Laissé à la porte ? M. Savage, sachant ce que j'ai fait dans le désert, je crains que cette pierre signifie un grand danger pour vous ! C'est indubitablement ce qui apporte partout à travers le monde une fin définitive.

La petite mare se rida dans les flaques d'or des yeux de l'homme de bronze. Bien qu'il n'ait pas apparut le faire, il avait lu et immédiatement eu sa propre interprétation des symboles de la pierre d'Himyarite. Doc ne répliqua pas directement aux conclusions de Carlson Dernall.

– Vous avez dit que vous aviez identifié certains des bédouins que vous aviez rencontrés sur la rue ? Dit l'homme de bronze.

Apparemment, il ignorait la pierre plate. L'étrange lueur bleue persistait, comme si la pierre elle-même était en vie avec un feu caché.

– oui ! Oui ! Répliqua Carlson Dernall. Naturellement, j'ai été attiré quand j'ai vu des Bédouins en *abbas*. Plutôt un costume particulier pour les rues de New York. Je suis parvenu à rester près d'eux comme ils entraient dans une voiture. Puis j'ai suivi dans un taxi.

– Les Arabes vinrent d'une voiture et coururent dans l'allée où j'étais détenue par ces autres hommes, intervint Lady Fotheran. M. Dernall les suivait.

– Oui ! Oui ! Agréa Dernall. Parmi ces Bédouins, il y avait cet homme que je connaissais en Syrie comme un esclave. Il était appelé Hadith. Je me suis rappelé qu'en Syrie, où nous faisions des fouilles lorsque Denton…

Dernall s'étrangla. Les yeux d'or de Lady Fotheran étaient profonds avec une peine intérieure soudaine.

– Ce Hadith, comme vous pouvez l’avoir remarqué à sa *abba* ornementée, a été l’esclave favori d’un cheik. Cela lui donne une réputation de guerrier. C’était un chef impitoyable au *ghrazzu*, le grand sport des Bédouins qui consiste à attaquer d’autres tribus et de les voler. Hadith a été déclaré avoir disparu.

– J’ai reconnu le chef avec le cimeterre comme un Nubien au rang d’esclave, établit Doc Savage.

– Oui, Oui ! Dit Dernall rapidement. Et ce Hadith é »tait reconnu parmi les Bédouins comme ayant de vastes mauvais pouvoirs. On nous a raconté une légende à Alleppo, avant même que nous entrions dans le bas pays de Syrie. Un vieil homme, court et sec, un Kurde, jurait par Allah que c’était vrai.

– Et quelle était cette légende ? Demanda l’homme de bronze.

– Simplement, une des fantaisies des collines syriennes, je dirais. Mais le vieux Kurde déclarait que les ancêtres de Hadith, le Nubien, faisaient parties d’une secte mystique. Le Kurt assurait qu’ils possédaient le pouvoir de convertir leurs ennemis en ombres inanimées dans le désert.

Doc Savage se saisit tranquillement de la pierre bleue luisante, l’inspectant comme s’il était absorbé dans des pensées sans rapport avec les déclarations fabuleuses de Dernall.

–Denton et moi-même regardions cela comme une des nombreuses fables des Bédouins des montagnes, dit Dernall. Mais une partie de la légende disait que ces violents changements de temps accompagnaient la conversion d’hommes et de chevaux en ombres. C’est incroyable ! Mais cette neige et l’orage cette nuit, associés à l’apparition des Bédouins, était bouleversants. Bien entendu, la fable des ombres est un mythe.

Coup après coup, le tonnerre remplissait les pièces du quartier général de Doc Savage. Le grand gratte-ciel réverbérait et tremblait sous le choc des éléments électriques. C’était comme si la tempête canonnait, en se moquant, les doutes de la fable du désert de Carlson Dernall.

La voix tranquille de Johnny s’entendit.

– Bien sûr, une telle histoire ne peut être qu’une fable, commenta-t-il.

La voix calme, bien modulée, de Lad Fotheran observa.

– Mais, ce n’est pas une fable ; tout est vrai, dit-elle, étonnamment. Le temps n’est qu’une partie. Il y a des ombres sur le désert – des ombres d’hommes, ou ce qui a été des hommes. Et c’est pourquoi je suis ici, M. Savage. Mon frère, Ranyon, croyait que vous pouviez résoudre ce terrible mystère.

– Ranyon devait être votre jeune frère, dit Doc Savage. Je savais qu’il était dans le désert. J’avais des intérêts à peut-être apprendre ce qu’il avait peut-être découvert.

Si Lady Fotheran était abasourdie par les connaissances de l’homme de bronze, elle ne le trahit pas.

– Oui, dit-elle. Ranyon suit les directives des volontés laissées par Denton. Ce sont d’étranges volontés, M. Savage. Avec elles, il y avait un parchemin écrit. Il enjoignait à mon jeune frère de former une caravane à Wejh. Il devait choisir uniquement des hommes des tribus Harb et Juheina, car étant tous fidèles.

– Vous avez eu la confirmation de la mort de votre frère Denton ? Fit Doc Savage.

– Seulement ses volontés, lorsque nous les avons reçues, dit Lady Fotheran. Elles sont venues du désert par une bande d’hommes de tribus. Ils sont venus à Wejh. Ranyon, ensuite, a été enjoint de chercher un lieu jusqu’ici inconnu, creusé dans une ancienne cité dans les basses collines près de la rivière Euphrate. Le lieu, connu sous le nom de Vallée Tasus, était cartographié. Le point que Ranyon cherche était indiqué avec soin.

– Ces volontés de votre frère, dit Doc Savage. Il indiquait peut-être l’emplacement d’un trésor ?

– Non, et c’est ce qui est le plus étrange. Son message, après la légation de sa petite propriété à Ranyon et moi-même, était « Vous devez chercher cet endroit pour le bien de l’humanité » !

– D’étranges volontés, en effet, commenta l’homme de bronze.

– Et Ranyon fut instruit de prendre l’avis uniquement d’un homme appelé Mahal, un ancien Bedawi, pour savoir où aller et comment faire.

Lady Fotheran hésita. Une lumière inscrutable dans ses grands yeux d’or.

– Il y a des ombres dans le désert, dit-elle, répétant son assertion précédente que cette histoire n’était pas une fable. Je suis désespérément effrayée pour mon frère. Peut-être, même maintenant, suis-je trop tard. Je n’ai aucun doute sur le fait que cette mort menace tous ceux qui peuvent devenir intéressé par ce lieu de la Vallée Tasus. J’ai moi-même été avertie.

– Sainte vache ! Exhala Renny.

Les yeux de Johnny et de Long Tom bondirent de surprise.

Lady Fotheran atteignit le décolleté de sa robe. Puis, dans sa main, il y eut une pierre. C’était une pierre plate, luisant d’un feu bleu, phosphorescent.

– J’ai reçu ceci juste avant que je n’envoie mon premier télégramme de Los Angeles, annonça Lady Fotheran. Je n’ai pas pu, bien sûr, déchiffrer l’ancienne inscription ; mais elle ressemble beaucoup à l’autre pierre.

Johnny examina de près à travers son monocle au verre grossissant.

– Eh bien, que je sois superamalgammé ! S’exclama-t-il. L’avertissement est indubitablement identique !

– Puis, j’ai eu cette lettre de mon frère Ranyon, dit Lady Fotheran, la sortant de son sac à main. Dans celle-ci, il fait le récit d’un violent orage, étrange dans le désert. Il était accompagné par des coups de tonnerre terrifiants et des éclairs. Puis une boule de feu est apparue au-dessus des tentes de son camp et est descendue dans une explosion terrifiante. Les tentes ont été brûlées. Le jour suivant, sur un rocher en saillie près du camp, il a vu les ombres imprimées de cavaliers montés. Sur

le sol du désert en dessous, il y avait des fusils, des couteaux, des harnachements de selles et des morceaux de brides, éparpillés tout autour.

Lady Fotheran déplia la lettre et lu à haute voix le passage de conclusion : – Je me dirige avec Mahal, un vieux Bédouin fidèle, qui m'a conseillé, vers l'endroit appelé Vallée Tasus. Tu dois chercher Doc Savage. J'ai appris que tu étais en danger. Le bien-être d'une cité cachée est en jeu. De soudains changements de temps peuvent précéder le péril. Je pars. J'ai l'étrange sensation que Denton est en vie. Peut-être ai-je tort. C'est peut-être uniquement causé par mon imagination excessive. Cet ancien esclave, le Nubien, Hadith, peut être parti en Amérique.

Les mains parfaites de Lady Fotheran palpitèrent vers son visage. Ses yeux d'or questionnaires l'homme de bronze.

– Maintenant que vous avez entendu, dit-elle uniformément, allez-vous toujours dire que Marian, ma secrétaire, a été enlevée ?

– Elle est au-delà d'un danger supplémentaire, avisa Soc Savage. C'est à votre propre péril que vous devez penser maintenant. Avez-vous eu la sensation que votre frère aîné ne soit pas mort ?

– Je n'ai jamais cru qu'il é »tait mort, annonça la femme calme. J'ai espéré que Ranyon le trouverait. Maintenant je suis grandement effrayée. Ranyon ne se détournera jamais. A moins qu'il ne soit stoppé, ou que ce mirage de mort ne soit résolu, il part vers sa propre mort.

Doc Savage ne dit rien. Les épais tendons de son poignet et de la puissante colonne de son cou fléchirent. Une main de bronze souleva la pierre bleue de l'avertissement Himyarite. La couleur lumineuse semblait intriguer le géant aventurier.

– Ceci est trop incroyable pour être crû ! Crépita la voix de Carson Dernall. Il doit y avoir une explication logique.

– S'il y en a une, elle sera trouvée, annonça Doc Savage.

Traduction terminée le dimanche 26 août 2001.

CHAPITRE VI

ANALYSE DE LA PIERRE

Les mains de l'homme de bronze glissèrent la pierre bleue luisante himyarite d'avertissement dans un plateau plat, avec un petit bord. Avec ses manches retroussées, le géant de bronze forçait l'admiration dans les yeux d'or de Lady Fotheran.

Les bras de Doc étaient incroyablement musclés. Les tendons étaient comme des amoncellements de câbles rigides sous la peau lisse. Tandis qu'il travaillait, il y avait un jeu et une ondulation constants de muscles.

Doc expérimenta des produits chimiques de plusieurs bocaux. L'un d'eux était une poudre de sulfure de calcium. A celui-ci, Doc ajouta deux variétés de sels minéraux.

La lueur bleue de la pierre himyarite tourna lentement au pourpre. Puis la pierre devint rouge vif. De la couleur du sang. Les lumières du laboratoire étaient reflétées profondément sur sa surface.

Lady Fotheran et Dernall se levèrent partiellement de leurs sièges. Ils regardèrent rapidement tout autour. Doc Savage regardait intensément la pierre rouge luisante. Son visage était un masque de bronze. Ses lèvres fermes étaient immobiles.

Lady Fotheran et Dernall furent surpris par une trille musicale soudaine. Encore que ce n'était pas un air. Le son exotique aurait pu venir à pleine gorge d'un oiseau rare profondément caché dans un fourré. Il abordait les notes de l'échelle, mais sans ordre harmonieux.

Les trois compagnons de Doc savaient que leur chef de bronze avait fait une découverte vitale. Peut-être était-ce dans l'analyse chimique de l'ancienne pierre. Ou peut-être était-ce la réponse sous un autre angle du problème du mirage de la mort.

Les hommes de Doc n'espéraient pas apprendre ce qui avait été confirmé. L'homme de bronze avait émis la trille rare presque inconsciemment. Il ne dirait rien jusqu'à ce que sa théorie soit complètement confirmée. S'il avait mal deviné, peut-être ne l'apprendront-ils jamais.

Sans un mot, Doc fila or du laboratoire. Il prit le téléphone dans l'autre pièce. Lorsqu'il obtint son numéro, celui du commissaire de police, il parla rapidement.

– La vitrine du magasin de la femme assassinée est-elle étroitement gardée ?

– Est-ce vous, Doc Savage ? Vint la voix du commissaire. Eh bien, oui. Je viens juste de doubler le nombre d'hommes autour d'elle. Que savez-vous sur tout ceci, Doc ? Ils m'ont dit que vous aviez gagné le lieu avant mes hommes.

– J'en sais très peu, répondit Doc. Mais je suggérerais que vos hommes se saisissent de toute personne qui ressemble à un arabe. Je ne peux pas vous en dire plus pour le moment. Deux de mes hommes surveillent la vitrine et…

– Ça c'est ce que vous pensez, interrompit le commissaire. Ils surveillaient la vitrine jusqu'à ce qu'une tentative ait été faite pour la fracasser. Maintenant, les individus que vous appelez Ham et Monk ont disparus.

La voix de Doc ne trahit pas sa surprise. – Que s'est-il passé, commissaire ?

– Ils ont poursuivi le jeune qui a tenté de casser la vitrine, l'ont acculé dans une allée et ont été attaqués par une bande. Puis ils ont été emmenés dans une berline.

– Avez-vous, éventuellement, arrêté quelqu'un ? S'enquit Doc.

– Pas encore, mais nous avons une piste solide. Ce sont les hommes de Withey Jano qui ont été vus. Deux d'entre eux ont été éliminés la première fois que cette lueur verte infernale c'est montrée. Puis nous avons trouvé la main de Runt Davis, le bras droit de Jano. Seulement Runt ne sera plus un bras droit pour personne, maintenant.

– D'où cela vient-il ? Dit Doc, bien qu'il soit bien conscient de l'endroit où elle avait été trouvée.

– Runt semble avoir reçu une caresse d'un hacheur dans une allée, et puis il a oublié de prendre sa main avec lui, dit le commissaire. Dès que nous obtenons un lien avec Jano, nous casserons la chose. Jano est apparemment sorti de son penthouse. Mais nous mettrons la main dessus avant la fin de la journée.

– Merci pour l'information, dit Doc. Souvenez-vous à propos des arabes, commissaire. Ils peuvent ou ne peuvent pas porter des vêtements natifs. S'il vous arrivait dans attraper un, j'apprécierais d'avoir une conversation avec.

– Des arabes, vous dites ? Grogna le commissaire. Cela peut signifier quelque chose. Nous avons trouvé un étranger avec sa gorge tranchée dans le penthouse de Whitey Jano. L'inspecteur Carnahan a rapporté qu'il croyait que c'était un Turc ou un Arménien. Je vais vérifier cela.

Doc replaça l'instrument et resta un moment à réfléchir profondément. Les meurtres mystérieux dans cette affaire étaient devenus quelque chose allant de soi comme jamais il ne l'avait rencontré auparavant.

Le mort dans le penthouse de Whitey Jano était une preuve de plus qu'il y avait une querelle meurtrière entre les gangsters et les Bédouins. Apparemment, la bande de Jano s'était trouvé sur les lieux de tous les crimes. Il semblait

fortement crédible que Whitey Jano ait soudainement prit le rôle de protecteur publique.

Tout aussi acceptable, était la théorie que les Bédouins, peu commun à New York, aient essayé d'éliminer le gangster Jano.

Doc Savage forma un autre numéro. Cette fois, son discours dans le téléphone ne pu être entendu cinq pieds autour de lui, dans la pièce.

Une jeune femme se réveilla et bâilla. C'était dans un luxueux appartement dans le voisinage de Park Avenue. Un bras magnifique s'étira de ses vêtements de nuit en dentelle de soie. Elle saisit le téléphone à côté de son lit.

– Oui, dit-elle d'une voix endormie.

Les paroles dans son oreilles effacèrent toute son indolence. Elle s'assit instantanément, ses petits pieds nus filèrent sur le sol. La jeune femme était grande, mince, mais avec des proportions presque royales. Sa caractéristique la plus frappante était son abondante chevelure de bronze.

Celle-ci tombait en cascade autour de ses oreilles. Et ses yeux étaient d'un ton d'or, possédant un feu caché.

– Bien, bien et bien ! S'exclama-t-elle. J'avais entendu que tu étais en Malaisie, ou peut-être c'était au Yucatan ! Quelles armes dois-je apporter ?

Doc Savage dit dans le téléphone :

– Ce n'est pas cette sorte d'assignation, Pat. C'est quelque chose que seul une femme puisse faire. Il se fait que tu es cette femme.

– Ils commencent tous comme cela, dit la jeune femme. Je vais commencer, bien sûr, par être abattue, brûlée à un poteau, enlevée ou jetée dans une rivière profonde et sombre. De quoi s'agit-il ? Je suis pratiquement déjà habillée.

La jeune femme s'appelait Patricia Savage, cousine de l'homme de bronze. Elle avait toujours désiré rejoindre le groupe d'aventuriers de Doc. L'excitation et le danger étaient ses plus grands et uniques amours.

Doc faisait occasionnellement appel à elle dans les cas où une femme pouvait être utile. Il ne voulait pas la considérer comme une compagne régulière. Cela aurait été trop dangereux. Pat dirigeait un établissement composé d'un institut de beauté et d'un gymnase sur Park Avenue. Avec lequel elle était grandement fructueuse.

L'homme de bronze parlait rapidement dans le téléphone. L'admirable Pat était en train de réaliser une performance de dextérité d'emploi de mains remarquable. Tenant l'appareil, elle utilisait une main pour enfiler des bas et chaussures. Avant que Doc ait fini de parler elle avait bien avancé. Elle était pratiquement habillée.

Ensuite Pat répliqua d'un ton ennuyé, – Comme chaperon, Doc ? Charmant comme job ! De toute façon, je serai bien armée !

Doc dit dans le téléphone, – Il ne fait aucun doute que Lady Fotheran insiste pour aller en Syrie. Je vais lui permettre de nous accompagner uniquement parce que je crois que c'est plus sain. Mais maintenant, il y a d'autres choses de grande importance. Prends bien note de ce que je vais te dire.

Pas ne manqua aucun des mots suivants.

Puis elle dit, – Un vol à travers l'océan ? J'aime cela, Doc. Sue ce soit comme chaperon ou tout autre chose !

Pat Savage raccrocha le téléphone. C'était une étrange jeune femme. Endéans cinq minutes elle était lavée et habillée. Un petit mais excessivement efficace pistolet automatique reposait dans son sac à main.

– Comme chaperon, murmura—elle, je me demande qui je suis supposée combattre.

Doc Savage retourna à son laboratoire.

– J'ai quelques informations qui requièrent votre attention, établit-il. Je suggère que vous, Lady Fotheran, retourniez à votre hôtel, pour le moment. Vous descendez régulièrement à l'hôtel Fortescue, Lady Fotheran. Johnny veillera à ce que vous l'atteignez sans encombre.

– Puis-je être utile ? Demanda Carson Dernall. J'aimerais rester avec vous, M. Savage, jusqu'à ce que cette mystérieuse affaire soit résolue.

– Je vous en remercie, statua Doc, mais j'ai une mission requerrant seulement une attention personnelle.

L'homme de bronze ne révéla pas la disparition de Monk et Ham. Les yeux de Lady Fotheran montraient sa surprise que Doc puisse connaître l'hôtel où elle s'arrêterait. Mais elle n'en dit rien.

Doc avait vérifié la réservation avant que Lady Fotheran n'arrive. Carson Dernall nomma un autre hôtel plus loin dans le bas de la ville, où il disait qu'il pouvait être atteint.

– Je pense qu'il m'incombe de me joindre à vous pour résoudre le mystère des événements de cette nuit et le mirage de la mort du désert, déclara Dernall. Avec mon expérience parmi les Bédouins, je suis sûr que je peux être profitable.

– Je suis certain que votre expérience sera profitable, agréa Doc. Vous allez m'entendre.

Traduction terminée le vendredi 31 août 2001.

CHAPITRE VII

UNE FOULE AVEUGLE

Huit vigoureux policiers gardaient la silhouette assassinée de la femme dans la vitrine du magasin de musique. Plus qu'assez, ils ne savouraient pas ce devoir.

Cette grande figure, avec un bras svelte levé dans un geste de protection, comme pour se garder de la mort, était trop réaliste pour être une simple image. Après la tentative pour casser la vitrine, les huit policiers étaient sur leur garde.

Un agent à l'intérieur et un à l'extérieur étaient armés de courts, vilains fusils anti-émeute[1]. Ils étaient parés à exploser le premier suspect qui apparaîtrait.

Les cuivres brillants des trompettes et autres instruments de musique argentés reflétaient les lumières derrière la vitre non-cassée. Le jeu de ces lumières donnaient à l'ombre assassinée l'apparence d'être en mouvement.

– Nom d'un chat ! Gronda un des policiers au visage rougeaud. On dirait que l'image de cette dame est toujours en vie et essaye de fuir quelque chose ! Je jurerais voir cette chose bouger !

Le replet propriétaire du commerce était dans son petit bureau à l'arrière de la boutique.

– Je veux qu'ils enlèvent cette foutue chose de ma vitrine, se plaignait-il répétitivement. Avez-vous vu ? Personne ne rentrera pour acheter le moindre nickel tant que cette image sera là !

Le médecin légiste avait insisté pour que la silhouette assassinée reste intacte. Une importante conférence se tenait dans le bureau du coroner. Il n'y avait aucun précédent dans l'exécution d'une autopsie sur une plaque de verre.

En temps normal, il aurait fait clair tôt. Mais tout Manhattan était enseveli dans un épais brouillard. Une buée épaisse enveloppait toute la surface de la métropole. Le soleil ne s'était pas encore suffisamment levé pour dissiper la brume.

Des ouvriers employés à des tâches diverses commençaient à apparaître. Bien que ce soit le matin du 5 juillet, beaucoup portaient des pardessus. Le blizzard de la mi-été avait apporté de la fraîcheur dans l'air.

Des hommes passaient dans les rues près du magasin de musique en transportant des outils et des boîtes à tartines. Les policiers de garde n'avaient aucun moyen de savoir qu'un nombre de plusieurs hommes ayant l'apparence de travailleurs convergeaient rapidement sur le lieu de la vitrine assassinée.

Ses hommes se déplaçaient individuellement. Chacun portait un manteau. Ceux-ci enveloppaient certains jusqu'aux genoux.

Une camionnette de boulangerie, avec d'énormes pains peints sur les flancs, s'arrêta en face d'un magasin au coin du bloc suivant. Une boîte à tartine fut sortie. Le conducteur du camion consacrait apparemment du temps pour prendre un sandwiche et une tasse de café dans une cafétéria toute proche.

La camionnette de boulanger restait en face du magasin.

Une demi-douzaine de travailleurs s'approchaient de la vitrine assassinée. Chacun marchait seul. Trois vinrent le long des trois policiers à l'extérieur du commerce de musique. Soudainement, mais une rapidité efficace, les trois autres furent à l'intérieur de la boutique.

– A l'intérieur, tous ! Râpa une voix. Nous désirons pas commencer la fusillade, mais…

Des automatiques à canon court apparurent dans les mains des ouvriers. De méchants museaux se coincèrent dans les estomacs des policiers avant qu'ils puissent se défendre. Les deux armés de fusil d'assaut eurent des pistolets enfoncés dans leur estomacs.

– Pourquoi, sale rat ! Râpa un des agents au riot-gun.

– Tu m'as compris ? Grogna un des gangsters. Son arme à canon court s'écrasa sur le front du policier comme le fusil se levait.

– Reculez dans ce bureau ! Gronda un commandement. Et restez tranquille !

Le propriétaire du magasin de musique surgit. Il agita ses mains grasses.

– Eh ! Vous ne pouvez rien faire de cela ! Je…

Il y eut un léger craquement, comme la brisure d'un bois sec. Un automatique à canon court avec un silencieux disgracieux sur le canon vomit du feu. Le marchand colla ses mains sur son replet estomac. Il gémit et toussa. Des filets de sang apparurent aux coins de sa bouche ronde.

Puis il s'assit et se coucha comme s'il était très fatigué.

– En arrière, dans ce trou dans le mur ! grata un commandement dur. Nous avons un boulot et nous n'avons pas le temps !

Pas moins d'une douzaine de nouveaux pseudo-ouvriers avaient rejoint les six premiers. Les armes des huit policiers leurs furent enlevées. Un nombre d'hommes aux visages durs, méchants les poussèrent dans le petit bureau du magasin de musique.

Deux des gangsters avaient des mitraillettes. Ils se plantèrent dans l'entrée du bureau. Quelques gangsters patrouillèrent à l'extérieur. Trois hommes se déplaçaient rapidement à l'intérieur, autour de la vitrine de l'image meurtrière. Des outils pour couper du verre apparurent dans leurs mains.

Du coin de la rue apparut la camionnette de boulangerie avec les pains peints sur ses flancs. Le conducteur prit, apparemment, quelque intérêt à l'action autour du commerce de musique. Il gara son camion directement de l'autre côté de la rue.

Un outil coupeur de verre crissa dans la plaque de verre. La canaille exerçait un mouvement circulaire autour de la tête et du bras levé de la morte luisante fantôme.

– Fais-le rapidement ! Exhorta une voix derrière les trois hommes. C'est le nettoyage !

L'entièreté du bâtiment abritant le magasin de musique sembla trembler.

Des coups qui auraient pu être assenés par un lourd marteau ébranlaient la porte arrière. Un épais panneau se fragmenta et un trou béant apparut. À travers celui-ci vint un poing. C'était un paquet de jointures, de la taille de trois ou quatre poings moyens.

Le loquet fut arraché. La porte vola à l'intérieur.

Deux énormes silhouettes apparurent. Ils étaient au-delà d'une taille ordinaire. Leurs grandes masses les obligèrent à rentrer séparément dans la boutique. Mais, ils bougeaient avec une incroyable soudaineté telle que les bandits ne purent tirer suffisamment vite. Un nombre d'hommes avait dirigé leur attention sur la vitrine assassinée.

Les deux hommes démesurés étaient d'étranges apparitions. Ils portaient chacun de curieuses et compliquées lunettes protectrices qui couvraient le bout de leur nez. Celles-ci assombrissaient leurs traits.

Les mains des hommes aux lunettes filèrent sous leurs manteaux. Une paire de ces mains bougeait avec la rapidité de la lumière. L'autre paire était un peu plus lente et moins habile. Mais dans chaque paire apparut ce qui aurait pu être confondu avec des extincteurs miniatures.

Ils étaient fait de métal grisâtre. Chacun avait une graduation et une petite roue au bout. Cette roue tournait.

Une douzaine de serpents, soudainement libérés de leur cage, auraient émis le même son. C'était un chuintement, un sifflement fâché. Un des hommes à la vitrine cria.

– Abattez-les ! C'est du gaz ! Ce sont des policiers !

Avant même que leurs armes ne se lèvent dans leurs mains, les tireurs découvrirent que leurs cibles épaisses avaient disparues. De vilaines injures furent prononcées. Les gangsters arrêtèrent de tirer. Ils étaient en train de tâtonner autour d'eux. Sans causer la moindre douleur ou brûlure, le gaz les avait aveuglés avec efficacité.

Le gaz aveuglant était un nouveau produit chimique. Il était composé de différents sulfites combinés avec du sélénium liquéfié. C'était la première fois que du sélénium ait été liquéfié avec succès.

L'un des robustes individus courait tout autour avec son réservoir de gaz sifflant.

– Dans la vitrine, ordonna-t-il à l'autre homme. Je vais prendre soin de l'extérieur.

Bien que la boutique soit remplies du brouhaha des cris et des jurons, le commandement fut prononcé sur un ton ordinaire. Un homme imposant atteignit la porte de rue. L'autre bondit à l'intérieur de l'étalage de la vitrine de l'image assassinée.

Tenant le réservoir de gaz d'une main, l'homme dans l'étalage rugissait d'une voix tonnante. Son poing libre frappa avec un impact d'os se brisant. Les bandits avec les cutters de verre gisaient à ses pieds. Un fut écrasé à travers une vitrine d'exposition près de la porte d'entrée.

Une sirène de police hululait dans le brouillard noir. Une camionnette grimpa sur le coin, freina en hurlant. Presque avant qu'elle ait stoppé, de nouveaux policiers sautaient des portes.

Quand les agents frais touchèrent le trottoir, leurs armes étaient dans leurs mains. Mais ils ne tirèrent pas. Ils s'arrêtèrent, comme si des mains invisibles s'étaient refermées sur leurs gorges. Ils étaient dans l'opacité intense du gaz aveuglant. Il stagnait épais tout autour d'eux, inerte dans la vapeur noire.

Le colérique inspecteur Carnahan bondit de la voiture.

– Qu'est-ce qu'il y a encore ? Hoqueta-t-il, en se frottant les yeux. Il pouvait avoir pensé un moment que le brouillard noir était responsable de sa soudaine cécité. Puis il rugit, – Maintenant je sais que Doc Savage est derrière cette folle histoire ! Tâtonner pour trouver votre chemin jusqu'à cette fenêtre !

Les deux imposants gaillards étaient à la vitrine. Celui de l'extérieur sortit une petite bouteille d'une poche intérieure. Il scrutait avec intensité à travers les lunettes protectrices grossières. De la bouteille coula un liquide jaune, à l'odeur piquante. Il s'écoula à travers un mince tuyau caoutchouteux.

Le liquide de la bouteille suivait la ligne grisâtre extérieure de la silhouette de la femme dans la glace. Une grosse main poussa au centre de l'image. La section entière de la lourde glace tomba à l'intérieur.

Le poids de la glace était plus que ce que deux hommes moyens pouvaient soulever. Le grand gaillard, aux lunettes

protectrices, à l'intérieur, l'attrapa avec aisance. Puis il s'écarta de l'étalage et chercha sa voie rapidement à travers la mêlée de gangsters.

L'homme aux lunettes protectrices à l'extérieur glissa le long du bâtiment. Le brouillard noir le suivit.

– Grand Jehoshaphat ! Beugla l'inspecteur Carnaham. Ils sont partis et ils ont happé le *corpus delicti* ! La femme est partie !

L'inspecteur aveuglé tâtait avec prudence le long des bords lisses, tels des rasoirs, de la vitrine sur laquelle l'ombre assassinée avait été enlevée sous son nez.

A l'arrière du magasin, une voiture démarra. Le moteur de celle-ci ne donna pas de fortes explosions. C'était un simple chuintement d'un engin qui pouvait délivrer une super puissance presque silencieusement.

Les gangsters jurant recouvraient lentement leur vue. Un homme courut à l'extérieur et siffla simplement. D'autres suivirent. Un autre léger sifflement répondit de l'autre côté de la rue. Les « travailleurs » qui avaient tenté de se saisir de l'ombre assassinée dans la vitrine se déversèrent dans le passage.

Les portes arrières de la camionnette de boulangerie s'ouvrirent. Des hommes s'empaquetèrent dans l'espace. Le camion démarra avec un rugissement de moteur.

Traduction terminée le dimanche 2 septembre 2001.

---

[1] Riot Gun

CHAPITRE VIII

FUSSEIN, LE BÉDOUIN

Leurs nez étaient forts arqués et fins comme des rapières d'os. Profondément enfoncés dans leur crâne, des yeux, petits et brillants, scintillaient. Leur peau était de la couleur et de la texture du vieux cuivre.

Lorsque l'ascenseur atteignit le quatre-vingt-sixième étage de l'impressionnant gratte-ciel, un des hommes descendit. L'autre bougea comme pour suivre. Une main plongea sous son manteau. Elle ressortit armée d'un poignard pointu.

La lame affilée toucha la gorge du garçon d'ascenseur. Le jeune pâlit, commença à soulever ses mains, hoquetant, –Ne faites pas cela ! Que désirez-vous ?

L'homme à la peau sombre, avec le couteau, dit en parfait anglais.

– Vous allez nous accompagner jusqu'au quartier général de ce Doc Savage. Ne crie pas et tu ne seras pas molesté. Tu es sûr qu'il n'y a actuellement personne dans ces quartiers ?

– I… Il n'y a personne, bégaya l'opérateur effrayé. Mais, je n'ose pas rentré là.

– Tu vas rester avec nous, où ta vie va s'écourter, dit l'homme à la peau sombre. C'est la volonté d'Allah.

Le jeune précéda ses ravisseurs. Il ne savait pas rien du tout sur cet « Allah ». Mais le couteau était persuasif.

Les deux hommes à la peau sombre portaient des costumes de jour américains. La netteté et l'élégance de leurs habits leur avaient permis de passer dans le couloir du bas du bâtiment.

Mais les yeux noirs perçants et le nez en forme de bec du chef pourraient être les caractéristiques d'un cheik. Ces hommes avaient attendu dans l'ombre du jour rempli de pluie jusqu'à ce qu'ils aient constaté le départ des compagnons de Doc Savage du bâtiment.

Les deux Bédouins étaient préparés pour les ennuis. Ils étaient suffisamment près que pour tuer.

Accompagné par le garçon d'ascenseur tremblant, ils s'arrêtèrent devant une porte. Celle-ci portait en fines lettres de bronze, « CLARK SAVAGE, JR. ».

Le dirigeant enfonça ses mains dans ses poches. Des instruments variés apparurent. Les outils auraient pu appartenir au plus expert des cambrioleurs américains. L'individu ressemblant à un cheik essaya un instrument après l'autre. La serrure était d'un modèle qui résistait à toute tentative d'intrusion ordinaire.

Doc Savage aurait été là, qu'il aurait simplement soulevé ses mains et la porte se serait ouverte. Le Bédouin ne connaissait rien aux cellules de sélénium et aux rayons électriques invisibles. Il n'avait jamais vu aucune sorte de serrure parmi les tentes sombres du désert.

Les Bédouins parlaient à voix basses. Leurs paroles n'étaient que des borborygmes gutturaux pour le garçon d'ascenseur. Ils sonnaient sinistrement. Les genoux de l'homme persistaient à s'entrechoquer.

Le « forceur » de serrure jura en arabe vers la porte têtue. Il utilisa un outil mince et courbé. Soudain, la serrure céda. La porte s'ouvrit.

Les yeux du Bédouins dardait sur le vestibule de l'homme de bronze. Les orbites noires contenaient une profonde suspicion. L'ouverture de la porte l'intriguait. Il était familier avec l'instrument qu'il avait utilisé. Eh bien ! Peut-être que l'outil en était responsable. Le Bédouin haussa ses épaules maigres.

Les deux visiteurs regardaient avec admiration l'aménagement du bureau de Doc Savage. Ils regardèrent les appareils téléphoniques. Le dispositif compliqué était différent de tous les téléphones qu'ils avaient déjà vus. Ils ne savaient pas que les téléphones de l'homme de bronze étaient équipés pour enregistrer tous les appels et de répéter tous les messages sans aucune assistance.

Un Bédouin gardait la pointe persuasive de son couteau sur la nuque du garçon d'ascenseur. L'opérateur transpirait. La sueur s'écoulait le long de sa colonne en un fluide froid. S'il se sortait de ceci vivant, le jeune homme était fermement résolu de démissionner de son job. C'était la seconde fois qu'il avait un tel problème avec des visiteurs particuliers de Doc.

Il estimait qu'une troisième fois, s'il y avait une troisième fois, serait trois fois et dehors.

Le Bédouin dirigeant traversa jusqu'à la porte de la grande librairie. Il poussa en guise d'essai sur le panneau en acier-chrome. La porte s'ouvrit si facilement qu'il grogna et sauta de côté. Sa main plongea sur un couteau sous son manteau.

Mais la grande librairie était vide. Le Bédouin murmura à son compagnon. Interprétées, les paroles signifiaient, – Le Tout-Sage devait savoir ». Un sourire d'intelligence se peignit sur le visage des deux Bédouins.

Apparemment ils avaient une grande foi en ce « Tout-Sage ».

L'un dit, – Il nous avait sûrement préparé la route.

Il avait dit des mots d'une grande vérité. Le chemin avait bien été préparé, mais comme ils l'imaginaient.

Les Bédouins baragouinèrent. Ils parlaient de l'homme de bronze et de grande sagesse. Il surveillaient les milliers de livres alignés sur des étagères. Si ce Doc Savage connaissait le contenu d'un dixième de ces volumes, il devait avoir une connaissance infinie, était leur opinion.

Après une inspection complète de la librairie, les Bédouins se déplacèrent à travers une porte intérieure. Celle-ci menait au laboratoire de l'homme de bronze.

La porte s'ouvrit à un touché. Le chef des Bédouins plongea à nouveau sa main vers le couteau sous son manteau. Le préposé d'ascenseur fut soudainement propulsé devant les autres. La pointe du couteau était suffisante sans autre ordre.

Bien qu'il fut effrayé, l'homme hoqueta et oublia presque sa conjoncture difficile propre. Il n'avait jamais vu une telle collection d'instruments scintillants. Ils sortaient mystérieusement du sol. Certains atteignaient presque le plafond.

Des tableaux de métal et de marbre étaient remplis de dispositifs et de lumières innombrables.

Le meneur des Bédouins bougeait ses lèvres, comme s'il priait. Et c'est exactement ce qu'il faisait. Il y avait, ici, d'étranges merveilles de signification mystique, telles qu'il les voyait. Allah, le Prophète, étaient tout puissant dans le désert. Mais le Bédouin n'était pas sûr qu'Allah en connaissait beaucoup sur tout ceci.

La véritable forêt de machines, les trucs chimiques et scientifiques inspiraient énormément de respect aux Bédouins. Après tout, ils n'étaient que de simples arabes du désert.

Le leader passa sa langue contre ses lèvres minces comme du papier. Il bougeait avec des précautions infinies, attentif à ne pas toucher aucun des dispositifs. Il connaissait toutes les épreuves et les dangers de la *Rahla*, la route vers les points d'eau ; les menaces du *grazzu*, lorsque les tribus ennemies étaient en train de voler leurs trésors.

Ces choses-là, il comprenait. Ces choses-ci, il ne comprenait pas.

Disant à son compagnon de rester près de la porte, le chef bougea prudemment le long de l'allée centrale du laboratoire. Il agissait comme s'il était perdu dans une forêt aux possibilités sinistres.

Il y avait un bureau carré fermé à sa main droite. Le Bédouin devint aussi immobile qu'une statue. Sa langue déballa quelque langage choisi. L'autre Bédouin s'étira et regarda.

Tous deux voyaient l'ancienne pierre marquée des symboles Himyarite. Les mots qu'ils baragouinèrent étaient des exclamations qui indiquaient qu'ils étaient familiers avec cette pierre. Mais ce n'était pas maintenant qu'ils l'avaient vue en dernier.

Les deux Bédouins prouvaient par leur agitation qu'ils avaient vu la pierre lorsqu'elle luisait avec le feu brillant et bleuté. Maintenant la pierre était rouge. Elle étincelait avec la rougeur vive du sang s'écoulant d'une blessure fraîche.

Une main osseuse, cuivrée, parti doucement en avant. Le bout du doigt du Bédouin toucha la pierre Himyarite.

Un cri aigu s'échappa des lèvres du Bédouin. Sa main avait été poussée en l'air par une force invisible. Un frisson étrange courut le long de sa longue silhouette. Les jambes du Bédouin semblèrent prendre la consistance de l'eau. Elles lâchèrent et il tomba, la face en avant, dans l'allée.

Personne n'avait remarqué ce que le chef des Bédouins n'avait pas perçu. La pierre Himyarite rouge était enveloppée avec de fins fils de cuivre. Ceux-ci n'étaient pas plus épais que des cheveux. Presque invisible, ils traversaient le sol et disparaissaient derrière un des tableaux de contrôle de métal.

Le corps du Bédouin avait fermé un contact. Celui-ci lui avait donné un simple choc électrique.

S'apercevant, probablement à sa grande surprise, être toujours en vie, le Bédouin couché sur le sol se mit péniblement sur ses pieds, avec effarement. Il examinait ses doigts longs et musclés. Ils étaient légèrement marqués, comme s'ils avaient touché du feu.

Ses petits yeux noirs et brillants prirent une lueur méchante, résolue. Dans les orbites sombres il y avait de la crainte, mais le Bédouin était venu ici pour une mission. Qu'il essayerait d'accomplir.

Il était, après tout, un arabe, dévouant sa vie pour l'homme qu'il désignait comme le Tout-Sage.

Une main piqua vers la pierre Himyarite rouge. Il vainquit le tremblement du léger choc et emporta la pierre, l'enfouissant sous son manteau. Les fins fils de cuivre furent arrachés.

– Partons en vitesse ! S'exclama-t-il en arabe, en se retournant vers la porte.

Le second Bédouin se retourna. Tous deux restèrent comme enracinés sur le sol. Le garçon d'ascenseur cria et ses yeux s'exorbitèrent presque.

Une étrange flamme bleue, fine comme une feuille, avait bondit à travers la porte menant à la librairie. Des lances de sifflements, de craquements bleus ondulaient de haut en bas et à travers les seuls moyens de sortie. Les flammes formaient une barrière qui couvrait chaque pouce d'espace.

Le Bédouin avec la pierre Himyarite sortit de l'allée et courut vers le mur. Il cherchait une fenêtre. Mais il n'y en avait aucune.

Le Bédouin se déplaçait prudemment, ne touchant rien de plus. Les lumières s'éteignirent, comme une bougie qu'on mouchetait. Mais les flammes bleues continuaient à jouer moqueusement à travers la porte. Puis les lumières revinrent.

Le second Bédouin eut une idée fulgurante.

– Vous connaissez tout ceci, dit-il au préposé à l'ascenseur ahuri. Vous allez nous libérer, ou vous mourrez !

– Non ! Non ! Que connaîtrais-je à propos des gadgets de Doc Savage ? Hurla l'opérateur.

Le Bédouin poussa la pointe de son couteau dans la viande du cou de l'opérateur. Le jeune homme cria. Du sang suinta et rougit la lame polie.

– Cela sera suffisant comme ça, dit une voix calme. Vous allez ôter ce couteau immédiatement. Il ne peut pas vous aider.

Le Bédouin regarda. Au bout de l'allée se tenait ce qui était un géant pour eux. Son corps devait faire le double de leur poids. Sa peau était en bronze brillant. Ses cheveux doux semblaient être presque une continuation du ton d'or de nuque musclée.

Renny, Johnny et Long Tom se tenaient à ses côtés. La grande main de Renny tenait un super pistolet.

– Avec ceci, tonna sa voix, je peux, et veux, vous pulvériser tous les deux, si ce couteau n'est pas lâché immédiatement !

Les Bédouins connaissaient les armes à feu. Ils n'avaient jamais vu une arme telle que celle-ci, mais ils étaient bien conscient qu'elle devait être mortelle. Le couteau fut lâché. Il cliqueta sur le sol. Avec une traînée écarlate dégoulinant et poissant son col, le garçon d'ascenseur chancela d'un côté et s'assit sur le sol.

Renny marcha autour des deux Bédouins et se tenait entre-eux et la porte d'entrée aux flammes bleues. Long Tom alla au-delà, jusqu'au mur, et poussa un bouton. La barrière craquante s'évanouit.

Doc Savage prit un papier plié dans une poche. Il remit le garçon d'ascenseur sur ses pieds.

– Je suis désolé de ce qui est arrivé, et vous avez montré des nerfs solides, lui dit-il. Vous pouvez aller maintenant.

L'opérateur trouva un papier plier dans sa main. Il sortit, frottant la légère blessure sur sa nuque. Son visage était toujours grisâtre, mais il avait un sourire. Le papier était un billet de cent dollars.

– Mettez-les sur des chaises, dit l'homme de bronze. Puis nous aurons une petite conversation.

Renny et Johnny déposèrent les Bédouins sur des chaises en face de la porte ouverte de la librairie. Ils se trouvaient à quelques pouces de l'entrée. À un signal de Doc, des cordes furent enroulées autour de l'homme qui avait pris la pierre Himyarite. Renny tenait une garde rapprochée de l'autre Bédouin.

Les yeux noirs de l'homme avec la pierre devinrent presque opaques. Les petites tempêtes de vent dans les flaques d'or des yeux de l'homme de bronze ondoyèrent, et il parla.

– Vous allez me dire qui vous a envoyés ici, établit Doc.

Le Bédouin fixa. Des pointes de flamme vinrent dans ses orbites noires. Doc Savage avait parler en langue arabe pure. Les yeux des Bédouins le transperçaient avec défiance, mais l'homme ne put dissimuler son ébahissement.

La langue arabe est l'une des plus difficile. Jamais auparavant le Bédouin n'avait-il entendu aucun *ferengi*, étranger, la parler avec autant de facilité. Le Bédouin avait toujours la pierre Himyarite saisie sous son manteau. Les cordes le maintenant à la chaise n'avaient pas été attachées autour de ses bras ou jambes.

– Vous n'êtes pas celui que j'espérais, annonça Doc, parlant toujours en arabe. Mais tu vas me parler de lui.

L'homme de bronze regardait profondément dans les yeux du Bédouin. Il était en train d'utiliser son pouvoir hypnotique pour obliger une réponse. Mais les orbites noires étaient rigides. Le Bédouin sourit fugacement, moqueusement. Il ne permettrait pas à sa volonté d'être surmontée.

– Nous électrocutons les meurtriers dans ce pays, avisa Doc. Il eut quelques problèmes pour trouver un mot arabe pour électrocuter, mais il parvint à exprimer sa signification. Vous êtes un meurtrier. Vous allez tout dire.

Le Bédouin ne fit qu'une seule réponse.

– Je suis dans les mains d'Allah.

Long Tom pressa le bouton sur le mur. La flamme bleue chuinta et craqua avec une étrange lueur sur la peau cuivrée de l'homme. Le moindre mouvement ferait que le Bédouin toucherait la barrière létale à travers la porte d'entrée. Les éclairs frémissaient tout près de ses genoux. Ils semblaient lui être une extension.

Les lèvres du Bédouin bougeaient, mais il ne disait t-rien à voix haute.

– Sainte vache ! Gronda Renny. Devrons-nous réellement le frapper ?

Doc Savage secoua sa tête et sourit.

– C'est un pur fataliste. Il a décidé qu'il mourrait plutôt que de parler.

Les mains de l'homme de bronze étaient occupées. Il remplissait une petite seringue hypodermique. Le piston était commodément tenu sous un pouce.

La masse de flammes électriques aveuglantes était proche du visage du Bédouin. Il ferma ses yeux, mais, à part cela, il restait imperturbable. Le courant à haute-fréquence formait un mur blafard, horriblement près. Le Bédouin, connaissant seulement le code du désert, n'avait aucun doute qu'il allait bientôt mourir.

Mais sa tête était maintenue droite et raide. Comme le doit un vrai fils de l'Islam, il retenait toujours ses pensées. Son compagnon gardait aussi le silence, mais regardait attentivement.

– Qui vous a envoyés ici ? Demanda Doc. Pourquoi êtes-vous dans ce pays ?

Les mots étaient en arabe, mais ils n'obtinrent aucune réplique.

Le Bédouin murmurait maintenant. Les paroles étaient, « Bismillah el Rahman el Rahhim. » La prière des Mahométans fidèles en péril extrême. – Au nom d'Allah, le Miséricordieux, le Compatissant !

Doc savait alors que le Bédouin ne parlerait jamais par crainte. Il s'était résigné à son destin. Pour lui, la fin avait été atteinte. Il avait failli dans sa mission. Bien que faisant partie d'une bande de meurtriers, il restait fidèle au Tout-Sage.

Les mains de Doc bougeaient rapidement. Ce fut une touche sèche sur l'épaule du Bédouin. Mais l'aiguille de l'hypodermique avait pénétré.

La seringue contenait un sérum de vérité spécial qui avait été conçu par l'homme de bronze. Maintenant, les flaques d'or des yeux de Doc se mouvaient avec beaucoup de force. A la fin, ils avaient capté les yeux noirs. Le Bédouin le

regardait.

Le Bédouin venait sous l'influence hypnotique de Doc. Le sérum de vérité apportait une inertie irrésistible. Le sérum était hautement effectif car il engourdissait la résistance de la victime. La puissance de sa volonté s'effondrait.

Le Bédouin commença à marmonner en arabe. Le regard de Doc le tenait.

Johnny se tenait tout près. Sa silhouette osseuse était incliné dessus.

– Il dit que son nom est Fussein, répéta Johnny. Il dit qu'ils sont venus dans un bateau noir. Il mentionne quelqu'un qu'il nomme le Tout-Sage… Écoutez Doc ! Monk et Ham ! Il dit que l'homme d'argent et l'homme jurant se trouvent sur le bateau noir ! Maintenant il marmonne à propos d'Allah… Prenez garde, Doc !

Le Bédouin cria soudain, – Bismillah, el Rahhim !

Personne n'avait vu le mouvement furtif de la main du Bédouin sous sa veste. La pierre Himyarite ancienne tomba lourdement sur le sol. Le cri de l'homme sur la chaise était son cri d'agonie.

Sans être vu, le Bédouin avait prit une dague dans sa manche. Il avait levé son bras et poussé son corps de côté. Il y eut un son mou, déchirant.

Du sang rouge brillant de son cœur jaillit à travers la chemise du Bédouin et dégoulina sur la main qui avait tenu le couteau. Il avait enfoncé la lame sous sa veste, directement sous ses côtes.

La lame rougie apparut et il tomba sur le sol avec un son métallique. Le Bédouin tomba en avant. Mort !

– L'un des rares qui n'est jamais battu, Doc, marmotta l'immense Renny.

L'ingénieur, qui gardait l'autre Bédouin, oublia ce dernier pour le moment. Avec Johnny et Long Tom, Renny fixait la silhouette morte à terre. Du sang s'écoulait toujours sur le sol.

L'autre Bédouin n'avait pas été sécurisé par des cordes. Ses yeux étaient froids comme de la glace noire. Ils ressemblaient à ceux d'un serpent près à frapper. Il rassembla ses jambes sous lui jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que ses orteils qui touchent le sol. De cette position, il bondit.

– Je regrette profondément l'inadvertance de ceci, statua Doc, toute son attention apparemment concentrée sur le cadavre sur la chaise.

Le Bédouin se lança sur lui. Une dague aiguisée était venue de sa manche. Les Arabes étaient bien équipés avec des armes supplémentaires dissimulées. Les larges épaules musclées de l'homme de bronze fournissait une grande cible qui pouvait difficilement être manquée.

Le bédouin chuinta une malédiction asiatique. La pointe, telle une aiguille, de son arme frappa carrément entre les épaules de Doc. Le coup fut porté avec toute la force du Bédouin. Le teint jaunâtre, maladif du visage de Long Tom devint la couleur de la craie.

– Doc, prenez garde ! Explosa-t-il. Renny ! Arrête-le !

La tête de Doc s'abaissa en avant. L'homme de bronze semblait bouger seulement lentement. Ses jambes puissantes plièrent jusqu'aux genoux, comme s'il avait été mortellement touché et était en train de s'affaisser au sol. Le bras du Bédouin frémit avec la force du coup de couteau.

La main droite de Doc s'éleva jusqu'à une épaule. Les tendons de son poignet, puissants et raides comme des cordes de piano enveloppés de bronze, jouaient sous la peau. Ses doigts débusquèrent la nuque du Bédouin juste à la base du crâne. L'homme de bronze se trouvait sur un genou.

Le Bédouin cria. Son cri traîna dans l'air. Car il tourbillonnait encore et encore, tel un club tenu par un bout. Son corps fit deux cumulets complets comme il vola à travers la porte de la librairie.

Lorsque le Bédouin avait poignardé son propre cœur, Long Tom avait coupé le courant électrique formant la barrière de flammes bleues.

– Eh bien ! Je veux bien être superamalgammé ! Cria Johnny, d'une voix rauque. Doc, êtes-vous blessé ?

La main de Doc fila vers le couteau du Bédouin sur le sol. La pointe telle une aiguille avait été pliée comme si elle avait frappé du granite. L'homme de bronze haussa ses larges épaules. Il pouvait y avoir une petite contusion là où le couteau avait frappé.

– Sainte vache ! Tonna Renny. Pendant une seconde, j'avais oublié la veste !

Doc portait le sous-vêtement de mailles de métal. Les balles ne pouvaient pas le percer. La force du coup de couteau avait été négligeable.

Le Bédouin roula sur ses pieds dans la pièce extérieure. Son visage sombre arborait une expression médusée. Il regardait Doc Savage sans en croire ses yeux. Mais il ne s'arrêta pas plus de deux secondes. En jetant une malédiction, il se retourna et s'engouffra dans le couloir.

L'énorme corps de Renny s'élança dans l'entrée de la bibliothèque. L'ingénieur fut stoppé aussi abruptement que s'il avait rencontré une barre d'acier rigide. C'était le bras tendu de l'homme de bronze.

– Laisses-le aller, dit Doc commodément. Cela fait partie de mes plans.

Un regard sur les portes d'ascenseurs et le Bédouin fila par les escaliers au bout du couloir. Il ne désirait pas rencontrer un des opérateurs. Le récit de ce qui était arrivé au quatre-vingt-sixième étage devait s'être propagé. Le Bédouin descendit les marches.

– Assurez-vous d'avoir tout, les amis, conseilla Doc Savage. Nous allons lui donner une minute. C'est une longue route par les escaliers.

L'homme de bronze s'empara du couteau avec lequel Fussein avait gardé sa foi envers son chef meurtrier, le Tout-Sage.

– Il y a plus de cent ans dans cette lame, établit Doc. Sa fauche à probablement été ample.

Le couteau était une lame aiguisée, longue de huit pouces, profondément enfoncée dans une solide poignée de métal. Sur un côté, il y avait une inscription rude, avec la date d'origine et de fabrication, « MEDINA, DURANT L'ANNÉE 1243 DU CALENDRIER MUSULMAN. » Dans le calendrier chrétien, cela correspondait à l'année 1825. Sur l'autre côté, presque caché par le sang et l'huile, il y avait une inscription.

C'était l'ancien cri de guerre du Jehad : « THISH AHUM, BISM ER RASSOUL ! »

C'était le cri entendu par Doc dans l'allée, le même cri résonnant lorsque Monk et Ham furent pris.

– Tuez au nom du Prophète !

Doc glissa jusqu'à l'ascenseur à grande vitesse. Ses trois compagnons suivaient. Ils descendirent. Doc, Johnny et Long Tom se tenaient dans le brouillard noir lorsque le Bédouin se glissa dans une voiture fermée garée sur un coin.

Une autre berline d'apparence ordinaire bondit vers la courbe. Renny était au volant. Il avait pris la voiture du garage sous-terrain. Doc bondit sur une place sur un marche-pied.

Traduction terminée le samedi 15 septembre 2001.

CHAPITRE IX

POURSUITE DANS LE BROUILLARD

Le brouillard sombre matinal paralysait le trafic motorisé. Le peu de conducteurs aventureux, venus de l'extérieur dans les heures précédentes, mouvaient leur voiture très lentement.

Dans le port du bas, des ferries et des remorqueurs hululaient constamment. Ils procédaient avec des précautions excessives. Des navires non engagés dans des traversées restaient prudemment à l'ancre ou à côté de leur quai.

Sur le boulevard Northern, la grande route formant l'artère principale pour voyager le long de la côte Nord supérieure de Long Island, un conducteur semblait être ignorant de toutes les règles de sécurité. Des personnes qui regardaient la vitesse de l'automobile ombreuse dans le brouillard intense hoquetaient avec un ébahissement prononcé.

Par deux fois le sprinter fut attrapé. Une fois, ce fut par un policier à moto. Après que le policier eut raté de peu le capot du poids-lourd, il donna la chasse en jurant. La seconde fois, ce fut une voiture de patrouille. Le conducteur jura avec véhémence dans l'épais brouillard lorsque la voiture peu visible s'éloigna de lui avec une mystérieuse habileté.

– Je parie que ces policiers vont croire que nous sommes une sorte de fantôme ! Pouffa Renny, au volant de la voiture apparemment fantôme. Ils vont probablement jurer qu'ils ne nous ont pas vus !

– Le rapport va encore être pire que cela, suggéra Long Tom. Ils ne peuvent pas avoir manqué voir Doc à l'extérieur.

L'homme de bronze était debout sur le marche-pied de la berline de course. La buée humide du brouillard sombre giflait son visage. Des gouttes d'eau glissaient en bas de sa douce chevelure de bronze, comme si elle était imperméable.

Doc et ses compagnons portaient des lunettes protectrices de forme curieuse, aux lentilles très épaisse. Les objets semblaient grossiers. Ils étaient équipés de petits interrupteurs. De l'intérieur des lunettes venait un vrombissement, comme si de petits générateurs étaient opérationnels.

Bien que les phares de la voiture étaient éteints, il y avait de la lumière. Mais celle-ci était invisible à toute personne ne portant pas les lunettes spécialement conçues par l'homme de bronze.

Devant la voiture filant, tous les objets ressortaient distinctement dans le brouillard sombre. L'autoroute était baignée d'une étrange luminosité. Il n'y avait pas de couleur à part celle grisâtre des arbres. Tout était noir et blanc.

Ce rayon invisible était produit par un projecteur à infrarouge sur la berline. A travers les lunettes protectrices, la conduite était suffisamment sûre.

L'illusion fantomatique était accentuée par le silence du moteur. Bien que possédant une superpuissance, l'engin n'émettait qu'un faible chuintement. Et c'était la raison pour laquelle la prompt approche de la sedan de Doc Savage était non perceptible par les conducteurs des deux autres voitures.

La berline avait dépassé les limites de la ville de New York. Sans diminué de vitesse, elle filait par-dessus les basses collines de Nassau. Si le brouillard sombre n'avait pas été présent, des rides de l'eau bleue de Long Island Sound se seraient vues par intervalle.

Les deux véhicules devant bondirent dans le rayon infrarouge peu après que la sedan ait traversé les habitations coloniales historiques de Roslin.

Les deux voitures roulant devant la sedan utilisaient des phares. Mais les chauffeurs étaient obligés de maintenir une vitesse inférieure de moitié à celle de la berline. La voiture de Doc, un véhicule blindé silencieux, équipé de glace pare-balles ne pouvait pas être vue ou entendue par les deux conducteurs des deux automobiles devant.

Dans une de ces voitures il y avait le Bédouin qui s'était enfui du quartier général de Manhattan de Doc. Croyant qu'il s'était échappé, l'Arabe faisait ce que l'homme de bronze avait supposé qu'il ferait.

Il se dirigeait directement vers une baie isolée de Long Island. Là où il était probable qu'un navire noir pouvait logiquement être attendu trouvé à l'ancre. Et c'était avec l'espoir de trouver Ham et Monk manquants que l'homme de bronze avait délibérément permis au Bédouin de s'échapper.

– C'est drôle, n'est-ce pas, Doc, vint la voix de Long Tom, qu'il y ait deux voitures ? Il n'y en avait qu'une quand nous avons attrapé le Bédouin.

L'homme de bronze ne disait rien. Son corps de géant était aussi immobile que s'il était une partie du véhicule. Les flaques d'or de ses yeux étaient concentrés sur la voiture arrière de la paire filant. Les deux automobiles étaient venues de Manhattan. Indubitablement, les deux avaient le même objectif.

– Il ne devrait y avoir qu'une courte distance à partir de la route, établit Doc. Attends qu'ils tournent, pour qu'on ne les

dépasse pas.

– Bien sûr, je…

Renny ne finit pas. La sedan roulait si silencieusement que le moindre bruit pouvait être entendu. À ce point, la maison la plus proche se trouvait à près d'un demi-mile, au sommet de la colline de droite.

Un cri de femme se propageait dans le brouillard sombre. C'était un cri strident, perçant. Mais il ne renfermait pas plus de peur, que de terreur. Le cri semblait plutôt avoir été proféré uniquement pour être entendu.

Dans la vitre arrière de la plus proche des voitures devant, deux têtes se levaient austèrement en noir et blanc dans le rayon infrarouge.

– C'est ce que j'attendais, dit Doc, calmement. Maintenant avance dessus, Renny. Dépasse les deux voitures.

– Sainte vache ! Éructa Renny. Ils ont pris une femme dans cette dernière voiture ! Je parierais qu'ils ont capturé Lady Fotheran !

Doc ne dit rien. Il plia légèrement sa tête lorsque la berline bondit en avant. Le moteur était capable de faire bien plus que cent miles à l'heure. Le vent brumeux se déchirait sur les vêtements de l'homme de bronze.

C'était un exploit délicat que de dépasser les deux autres voitures sur la grande route étroite. Doc ne donna aucun avertissement. Renny poussa la sedan sur la voie de parcage.

Deux conducteurs médusés virent ce qui devait ressembler être un coup de foudre tombant sans bruit dans la nuit. Aucun klaxon n'avait été donné. Aucune lumière n'avait apparu. Mais la berline avançait mystérieusement, ses garde-boue effleurèrent les carcasses des autres voitures.

Il y avait quatre hommes dans la dernière voiture. Cinq, car sur le sol, à l'arrière, gisait un homme bâillonné et attaché. Entre deux hommes sur le siège arrière était assise un femme. Un Bédouin à la peau sombre en habits américains plaqua une main sur la bouche de Lady Fotheran.

– Vous allez rester tranquille, Lady Fotheran, grata-t-il, ou nous serons forcés de vous bâillonné !

La femme était assise très droite. Elle ne faisait aucun effort pour se libérer de la main étouffante.

Le chauffeur émit un blasphème. C'était un homme blanc avec une face mauvaise, de truand.

– Il n'y a aucun type vivant qui peut conduire sans lumière dans cette purée ! Et avez-vous vu ce grand gaillard se tenant sur le côté ? Il ne semble pas humain !

Dans les phares de l'autre voiture, la silhouette de Doc Savage, magnifiée par le brouillard, semblait presque surnaturel.

– Et cet homme n'est pas humain, répliqua l'homme à côté du conducteur. Si ce n'est pas Doc Savage, alors je ne connais pas mes oignons ! Hé ! Nous ferions mieux de foutre le camp d'ici et d'abandonner la dame !

Cet homme avait une mitrailleuse levée entre ses genoux. La voiture devant zigzaguait entre la sedan de Doc et la voiture arrière.

– Si ce païen noir voulait sortir de la route, se plaignit le tireur, je verrais vite combien Doc Savage est humain.

Le bout du pare-brise était levé. L'homme poussa sa Tommy à travers l'ouverture, la tenant nerveusement.

L'homme à la peau sombre sur le siège arrière dit tranquillement.

– Tu ne vas que gaspiller des balles, dit-il. Doc Savage à ces gros pneus remplis de caoutchouc spongieux. Tu ne pourrais que les piqueter. La voiture est blindée.

– Okey ! Râpa le tueur. Eh bien, ce Savage, lui, n'est pas plein de ce caoutchouc spongieux, et il va être plein de plomb brûlant, si ce crétin se tire jamais !

La femme sur le siège arrière était assise rigidement. L'homme à la peau sombre, il était connu comme M. Kassan, qui avait démontré, de si surprenante façon, sa connaissance de Doc Savage, avait enlevé sa main bâillonnante. Les yeux d'or de la femme regardaient devant. Après son cri hystérique, elle avait apparemment été dans un semi-coma.

Mais un petit pied frottait contre l'autre.

Soudain, la femme jeta un bras à travers ses yeux. La voiture était remplie avec une lumière aveuglante, mystérieuse.

Le conducteur jura furieusement. Ses freins crissèrent. La voiture quitta l'autoroute et frappa son nez dans le fossé au-dessus de la route.

Traduction terminée le dimanche 16 septembre 2001.

CHAPITRE X

MAGIE NOIRE

Avec la lumière aveuglante qui avait envoyé la voiture dans le fossé, une chose abasourdissante était arrivée. Le petit pied de la femme sur le siège arrière avait explosé, où du moins c'est ce qu'il semblait.

– Vous insisteriez, Lady Fotheran ! Râpa le sombre M. Kassan.

Son poing doublé frappa de côté. La femme se serait tenue dans la même position, le visage magnifique aurait pris l'impact du coup en plein. Mais elle s'était jetée en avant, ses mains agrippant l'arrière du siège avant.

Ce fut alors que la voiture plongea et se coucha sur le flanc, dans un choc déchirant. La porte au-dessus s'ouvrit en claquant. La silhouette mince de la femme passa par l'ouverture avec la légèreté éthérée d'un spectre.

L'homme de ce côté gémissait et plaqua ses mains sur ses yeux aveuglés. Le bras de la femme était toujours maintenu sur ses propres yeux d'or. Elles courut quelques yards sur l'autoroute et sauta par-dessus le fossé. À la vitesse d'un cerf, elle se perdit dans les bois au-dessus de la route.

Des jurons et des gémissements roulaient de la voiture accidentée. Mais les quatre hommes n'avaient apparemment pas été sérieusement blessés. Tous rampaient sur l'autoroute, se mirent sur leurs pieds, en chancelant car aveuglés. L'explosion de la poudre chimique dans la chaussure de la femme les rendait relativement impuissants. Ils resteront ainsi plusieurs minutes.

M. Kassan était intelligent, et il restait aussi froid que les autres.

– Notre vue est perdue, dit-il calmement, nous ne pouvons pas poursuivre Lady Fotheran. Il serait plus sage que nous soyons tous ailleurs avant que Doc Savage ne reviennent. Mettez vos mains sur les épaules de l'un l'autre. Maintenant suivez-moi. Il y a un petit bateau camouflé non loin d'ici. La poudre ne nous aveuglera pas longtemps.

Les quatre hommes traversèrent la route en file. Ils s'évanouirent dans les fourrés en direction de la petite baie. Avec les mains tendues, se touchant l'un, l'autre, ils ressemblaient à des détenus en promena de.

Doc Savage vit la lumière aveuglante de l'explosion chimique. Puis l'accident de la voiture résonna dans la route derrière lui.

L'autre voiture n'était maintenant plus qu'à quelques yards derrière la berline blindée de Doc. La vitre du pare-brise vola en éclat. Presque instantanément, une mitraillette commença un staccato de mort. L'homme de bronze sentit la secousse de deux balles déchirant sa veste pare-balles. Il se jeta à l'intérieur, près de Johnny, qui était sur le siège arrière.

Des plombs glissaient sur la carcasse blindée. Certains s'écrasaient sur le verre de la vitre arrière, la remplissant de craquelure en toile d'araignée. Des balles frappèrent les pneus arrière. Elles étaient inefficaces. Comme M. Kassan avait semblé le savoir, les pneus étaient remplis de caoutchouc spongieux. Aucun tir ne pouvait les dégonfler.

– Nous devons retourner, statua Doc. Donne leur, Renny.

Renny atteignit le tableau de bord et tourna une manette. Il l'éteignit. La lumière des phares de la voiture en poursuite fut immédiatement immergée dans ce qui semblait un nuage s'étendant.

L'écran de fumée chimique était un des nombreux gadgets de Doc Savage. Il était rendu plus efficace en étant composé de particules gluantes, lesquelles adhéraient au verre des phares. En quelques secondes, ils furent complètement obscurcis.

Les mitrailleurs continuaient à faire du tintamarre. Les plombs crissaient sur le béton, mais ils geignaient avec fureur. Des freins grincèrent et Doc su que le conducteur avait été forcé de les tirer.

– Tourne dès que tu le peux, et nous retournerons, dit l'homme de bronze, au même moment il glissa dehors et se laissa tomber avec légèreté sur l'autoroute.

Doc s'introduisit dans le brouillard chimique opaque de sa création. Alors il ôta les lunettes à infrarouge disgracieuses de ses yeux. Sa vue était plusieurs fois supérieure à celle d'un homme commun, mais dans cet écran il ne pouvait rien voir.

Quoi qu'il en soit, il courait avec une vitesse incroyable. Il était plus anxieux d'atteindre la voiture qui avait été accidentée que celle, plus proche, transportant le Bédouin qu'il avait laissé s'échapper pour pouvoir le suivre. Mais lorsqu'il rentra pratiquement en collision avec la première voiture, il fut arrêter au milieu de l'autoroute.

Doc serait passé silencieusement, mais la voiture engloutie dans l'écran avait un étrange aspect. Bien que des balles en étaient sorties, à peine, une ou deux minutes auparavant, personne ne semblait être dans l'auto noire, toute proche. Doc écouta attentivement, puis s'en approcha.

Il atteignit l'autre voiture, gisant sur son flanc dans le fossé. Un gargouillement venait de l'intérieur. L'homme de bronze s'arrêta, fléchit ses muscles puissants. Ses oreilles extraordinaires captaient tous les sons et les classifiaient. Il n'y avait qu'un seul homme dans l'auto. Doc aurait pu les entendre respirer, s'il avait été plusieurs.

L'homme dans le véhicule émit un gargouillis étranglé. Il essayait de se lever du plancher de l'automobile.

– À l'aide ! À l'aide ! Bredouillait-il. Cela sonnait plutôt – Ô l'oode ! Ô l'oode ! À travers le bandeau sur ses lèvres. L'homme essayait apparemment de trouver la voie de sortie. Il utilisait son menton dans ce but, ses poignets étaient liés derrière son dos. Le bandeau arrêtait sa vue.

Doc mit l'homme sur ses pieds. Il détacha les cordes autour des poignets de l'homme et le laissa enlever le bandeau de ses yeux et bouche. L'homme de bronze saisit une partie du bandeau qui était tombé sur le sol de la voiture. Il l'entoura entre ses doigts.

– Doc Savage ! S'exclama l'homme, aussitôt qu'il eut libéré ses yeux. J'espérais que ce serait vous ! J'étais juste en train d'espérer de pouvoir m'en sortir, lorsque la voiture s'est renversée. Où sont partis ces Bédouins ?

– Je ne les ai pas vus partir, établit Doc. Apparemment, ils étaient pressés. Que c'est-il passé ?

L'homme geignant au-dessus des restes des bandes détendues était Carson Dernall. Son visage pâle était plus blanc que d'habitude.

– J'ai reçu un appel téléphonique à mon hôtel disant que Lady Fotheran avait des ennuis, dit Dernall. Je suis sorti pour aller à son hôtel et deux hommes ont poussé des revolvers dans mon dos comme je sortais dans la rue. Ils m'ont poussé dans une voiture. Puis l'un d'eux m'a frappé sur la tête. C'est tout ce que je sais jusqu 'à ce que je retrouve mes sens sur le sol et que nous étions en train de rouler.

– Il y a quelques minutes, j'ai entendu le chauffeur jurer. Ce devait être quand vous êtes passé. Ensuite, la fusillade a commencé. Soudain la voiture fut accidentée. Tous les hommes sont sortis et ont dû s'enfuir.

Doc Savage opina et ne dit rien. Il se déplaçait à nouveau sur l'autoroute. Dernall suivait de près, regardant furtivement aux alentours comme s'il craignait que ses ravisseurs ne reviennent. Renny avait trouvé un endroit large dans une allée et revenait.

Soudain, de Doc vint la trille exotique. Sa mélodie discordante rare remplit le nuage noir sur un espace considérable. Immédiatement, il y eut un bruissement dans les fourrés au-dessus de la route. Le rayon de la lampe de poche de Doc saisit un visage attractif, bien qu'il fut maintenant griffé et libéralement sali de boue.

Une femme vint en boitant sur la grande route. Elle ne portait qu'une seule chaussure complète. Une portion de l'autre pendait en lambeau, retenue par ses lanières aux chevilles.

– Écoute Doc, dit la femme fraîchement, la prochaine fois que tu mettras une torpédo dans mon talon, tu le sauras. Je pensais que tu avais dit que le machin ne blesserait personne à part l'autre type, si je mettais mon bras sur mes yeux.

Les beaux traits de Doc se fendirent en un sourire tranquille.

– Je ne t'ai pas dit de faire exploser la substance chimique alors qu'elle était toujours dans le talon de ta chaussure, fit-il.

– En fait, je n'avais aucun moyen de l'enlever, aussi je l'ai actionné et tenté ma chance, dit la femme. Et c'était supposé être un petit job tranquille à jouer le chaperon. N'importe comment, j'abats un homme.

Patricia Savage s'assit sur le marche-pied courant de la voiture accidentée et soigna son pied écorché. Sa chevelure de bronze avait perdu son apparence douce qui l'avait aidée à ressembler si fort à Lady Fotheran. Ils dégringolèrent en cascade au-dessus de ses oreilles. Elle sourit à Doc.

– Et maintenant, à quoi allons-nous jouer ? S'enquit-elle, impudente. Et est-ce que tout se passera bien si j'enlève l'autre chaussure ?

– Je vais t'envoyer à la maison, dans la première voiture qui passe, dit Doc. Nous sommes face à une situation sérieuse. Nous devons trouver le bateau noir avant que les hommes de la voiture n'arrivent là-bas, ou Ham et Monk pourraient souffrir.

– Je n'irai pas à la maison dans la première voiture ou une autre, affirma Pat. Je vais emballer mon pied, et je vais avec vous !

– Eh bien ! Que je sois superamalgammé ! Renifla Johnny. Dans cette chemise de nuit ?

Pat lança sa tête avec défi. Elle était vêtue d'un négligé de dentelle dans laquelle elle avait été emportée de l'hôtel de Lady Fotheran. Doc avait soupçonné une attaque sur Lady Fotheran, et avait maquillé Pat pour ressembler à l'Anglaise et s'y substituer à son hôtel.

Traduction terminée le dimanche 23 septembre 2001.

CHAPITRE XI

QUAND LA BAIE BRÛLE !

Whitey Jano contrariait les autres en envoyant du pop-corn dans sa bouche et en les mâchant. Cela faisait bondir Runt Davis de fureur, en jurant.

– Cela commence à ressembler à un vilain double-jeu de ma part ! Hurlait Runt Davis, pour se faire entendre par-dessus le crunch-crunch des mâchoires lentes, mais puissantes, de Withey Jano. Regardes ce que j'ai eu ! Et maintenant tu dis que tu ne sais pas si cela en vaut la peine ! Qui me paye pour ce flipper ? C'est ce que je désire savoir !

Runt agita le moignon enveloppé où il y avait eu sa main droite. Sa tête en forme de balle cahota de haut en bas sur son long cou.

Withey Jano parlait avec une onctuosité huileuse.

– Jamais entendu parler de l'expression « dent pour dent, et œil pour œil » ? Fit-il remarquer, gaiement. On ne peut pas espérer trancher un couple d'oreille et ne payer pour cela. Hadith est un individu à l'intelligence hors du commun.

Runt se précipita en face de Withey. Whitey jeta quelques pop-corn de plus dans sa bouche. La chevelure blanche qui lui donnait son surnom était neigeuse. Ses traits sombres étaient adipeux et globulaires. Ses yeux, noirs et profonds, semblaient constamment remplis d'obscurité. Il aurait pu être un moine asiatique ou, peut-être, le prêtre d'un temple ancien.

L'avantage de Withey était son aspect bénévole. Il regardait l'excité Runt d'un œil paternel. Runt était enragé.

– Je suis en train de te dire que cette mélasse ne tourne pas en ta faveur ! Élucubra-t-il. Les gars n'aiment pas ça ! Tout se passait tranquillement, et puis sont arrivés ces païens sombres et ont travaillé pour toi ! Ou, peut-être, est-ce toi qui travaillais pour eux ! Par deux fois, ils nous sont rentrés dedans ! Nous avons parlé d'enlever cette dame Fotheran, et alors Hadith est arrivé !

– Il ne faisait que suivre les instructions, dit Withey, gentiment. Nous avons changé d'idée. Nous avions appris qu'elle avait déjà contacté Doc Savage. Nous avons suivit la voie la plus sage en la laissant libre pour la moment. Doc Savage est venu droit sur le lieu. C'est tout ce que nous pouvions faire.

– Et je suppose que ce noir Hadith a reçu comme ordre de commencer le hachage, et c'est pour cela que Tulary a été descendu ? Cracha Runt. Tout ce que je demande c'est un bon coup à ce païen ! Cette fois, ce ne sera pas ses oreilles !

Whitey mâcha ses pop-corn à grand bruit pendant une minute.

– Tu as tranché les oreilles de Hadith sans poser de question quand tu l'as attrapé espionnant le penthouse, alors qu'il était là sur ton ordre, dit Whitey, patiemment. Tu as probablement pensé que c'était drôle. Et l'un de tes compagnons de jeu à enfoncer un couteau dans un autre. Peut-être n'es-tu pas conscient d'avoir fait perdre la face d'Hadith lorsqu'il retournera dans le désert.

– Il n'aura plus de face et il ne retournera jamais d'où il vient ! Scratcha Runt, sa tête dodelina comme une curieuse tortue attrapant des mouches. D'abord, tu nous avais dis que les gars seront dans l'un des plus gros coups qu'il n'y ait jamais eu, et puis en plein milieu tu appelles ce paquet de conducteurs de chameau. Leur ombre meurtrière nous a tous fait asseoir !

Whitey lança un grain de pop-corn floconneux dans les airs. Il l'attrapa entre ses dents et le croqua.

– Tu es étonnamment astucieux, Runt, mon garçon. Tous, vous irez sur un siège brûlant, si vous êtes pris. C'est pourquoi tous vous l'appelez même avec Hadith et oubliez. Vous en approchez et vous aimez cela. Collés autour de la grande tour et ils tranchent vos jambes pantelantes avant que vous ne vous en aperceviez.

– Je n'annule rien du tout avec ce noir païen ! Cria Runt. À la minute où il pose les yeux sur moi, je tourne la tête !

– Alors pose les yeux derrière toi, Runt, mon garçon, suggéra Whitey entre deux craquement. Et si tu es avisé, tu lèveras la seule main qui te reste.

La grande silhouette du Nubien Hadith était apparue derrière Runt. La face ébonite était un masque noir de pierre. Les yeux de l'esclave d'un cheik de cheiks étaient bordés de rouge et brûlaient de haine meurtrière.

Le lourd cimeterre incurvé avec la poignée sertie de joyaux se balançait d'avant en arrière. Mais ce n'était pas Hadith qui avait incité le cri de complète horreur dans la gorge contractée de Runt.

À côté d'Hadith étaient rangées six autres silhouettes. Leurs visages avaient la couleur de plomb des cadavres. Deux transportaient des instruments en forme de dents ressemblant à des crochets de glacier avec de longues poignées. Deux autres balançaient un sorte de berceau en bois sculpté entre eux. À l'intérieur du berceau quelque chose comme une balle

roulait et cognait les extrémités.

Hadith exprima une question directe en arabe. Elle consistait en seulement trois courts mots. – Ça l'est ?

– Non ! Pas comme ça, chef ! Par tout autre moyen !

Withey Jano, avec décontraction, engloutissait du pop-corn dans sa bouche ronde. Il le croquait lentement. Il parla. Les petits yeux de Runt s'écarquillèrent encore, si cela était possible.

Jano avait parlé en arabe. Runt ne savait pas que son chef parlait cette langue. Les mots étaient brefs. Le noir Hadith tomba vivement sur un genou en signe d'obéissance. Runt observa cette soumission en un effarement terrifié. Hadith fit signe aux silhouettes masquées. Ils s'éclipsèrent de la longue pièce.

– Runt, mon garçon, dit Whitey Jano, d'une voix forte et amicale, toi et les autres sont beaucoup plus recherchés par la police. Par erreur, il semble que les membres de la bande soient les seuls suspects dans ces morts de l'ombre.

– Peut-être était-ce une méprise, marmonna Runt. Mais ils étaient drôlement mépris.

Les mâchoires de Jano croquaient lentement.

– Nous allons les appeler méprises, dit-il, onctueusement. Au contraire, vous allez tous trouver intérêt à nous accompagner. Les choses ont soudain atteint une crise. Dans moins d'une heure, nous serons partis. Vous obtiendrez un arrangement honnête dans le pays au-delà, je veillerai à cela.

Runt Davis se laissa tomber sur une chaise, en massant son bras blessé.

– Nous dépendrons de cela, chef, dit-il, et son long cou était rigide. Je ne suis pas fou. Nous avons rendu tout trop chaud que pour rester ici. Ce n'était pas une méprise.

La longue pièce vacillait rythmiquement. L'eau frappait et s'éloignait en longues ondes roulantes à l'extérieur. La longue pièce était la cabine la plus luxurieuse d'un long yacht qui semblait taillé pour la vitesse. Il était peint en noir.

Whitey Jano lança du pop-corn en l'air. Ses mâchoires croquaient à temps avec les petites vagues frappantes qu'engendraient les flots.

– Ça résonne comme un singe mangeant des cacahouètes, suggéra une voix mordante, sarcastique, dans une petite annexe au fond de la cabine.

– Mince ! Gémit une autre voix. Ce n'est pas le moment d'être drôle ! De toute manière, tu manges de la même façon ! Pensais-tu que c'était un cochon rongeant un épis de maïs !

N'importe qui accointé avec les aventuriers de Doc Savage aurait instantanément identifié les voix de Monk et Ham. Même en face d'un grand danger, la paire maintenait leur querelle verbale. D'une manière ou d'une autre, leur moral était plus haut lorsqu'ils se tapaient l'un sur l'autre.

Ham ne répliqua pas à Monk. Mais le simiesque chimiste cria avec son étrange voix enfantine.

– Ouche ! Espèce d'avocassier mal tourné ! Tu refais-ça et j'envoie mon pied droit où tu mets ta bouffe !

Ham sourit. C'était un sourire du genre affreux sur ses traits acérés. Car la contenance astucieuse de l'avocat était souillée avec de la boue et des crasses de l'allée dans laquelle Monk et lui avaient été capturés. Pas plus tard que la nuit précédente, sa tenue vestimentaire impeccable aurait éblouit Broadway. Maintenant le dernier costume d'été à la mode était bon pour le chiffonnier.

Ham avait provoqué le cri de Monk par la simple méthode de secouer son pouce. Le mouvement blessa plus Ham que Monk, mais il s'y attendait. Cependant, il ne le secoua plus. Il risquait de couper son pouce.

Les petits yeux de Monk regardaient Ham. Ils se faisaient face. Ils étaient obliger de le faire depuis plusieurs heures. De même, ils avaient mis assis sur le plancher de l'annexe du yacht, avec les courtes jambes de Monk étendues le long des membres, plus longs, de Ham. Ils ne savaient pas bouger de cette position.

– Bon sang ! Gémit Monk. Combien de temps encore penses-tu que nous allons rester comme ça ?

Avant que Ham ne puisse répondre, la voix bénévole de Whitey Jano se fit à nouveau entendre.

– Aussitôt que nous aurons l'ordre, nous disposerons de ces deux-là, dit-il. Nous ne laisserons aucune trace pou Doc Savage. Nous ne pouvons pas laisser d'ombre sur l'eau.

Monk siffla involontairement. Ses longs bras se convulsèrent comme s'ils essayaient d'entrer en action. Cette fois, ce fut Ham qui hurla.

– Espèce de ramification de gorille ! Ne fais pas ça ! Garde ces pouces poilus tranquille !

Monk grogna d'une manière amusée. Mais torturer Ham ne lui procurait pas beaucoup de plaisir.

Les pouces poilus et trapus de Monk étaient attachés aux pouces de Ham. Ils étaient attachés par les dispositifs de torture connut de la police sous le nom de poucettes. Ils étaient parfois employés à la place des menottes dans le cas de criminels extrêmement dangereux.

Les bracelets étaient conçus comme des menottes. Mais ils étaient petits et attachaient deux pouces ensemble. À l'intérieur de chaque bracelet il y avait une dent de scie aiguisée. Chaque traction sur le maillon serrait cette dent. Elle s'enfonçait dans la chair. Un prisonnier aurait à enlever toute la viande des os pour se libérer. Puis probablement il aurait à scier une partie des os.

Les pieds de Monk et Ham étaient libres. Mais cela ne leur donnaient pas l'occasion de bouger. Leurs ravisseurs s'étaient assurés qu'ils resteraient à un endroit par un procédé très simple. Ils étaient sur le sol en face de l'un, l'autre.

Et à l'intérieur de leurs bras, allant du sol au plafond de la cabine il y avait une colonne de fer. Si ses mains géantes avaient été libres, la force prodigieuse du physique de gorille de Monk aurait pu arracher la barre de fer de sa place. Mais

avec ses pouces attachés à ceux de Ham, le chimiste étaient aussi impuissant qu'un bébé.

– Monk, dit Ham. As-tu saisi ce que ce démon huileux a dit ?

– Zut ! Je ne prête pas attention à ce qu'il dit ! Attends que je sois libéré de ces damnés trucs ! Je vais bâtir un feu sous ce type qui le transformera en graisse !

– Il a dit qu'ils ne pouvaient laisser aucune ombre sur l'eau, médita Ham. Je pensais à cette ombre sur la vitrine.

– Garniture de rebord, cerveau de noix, prononciation ambulante ! Couina Monk. Pourquoi dois-tu parler et penser à quelque chose comme ça ! Je me demande si Doc a obtenu un fil de cette folle histoire ?

– Il y a déjà trois ou quatre heures de passé maintenant, dit Ham. Doc agit habituellement vite. Peut-être l'ont-ils aussi eu.

– Bout de flanelle ! Tu devrais réfléchir là-dessus !

Ils entendirent d'autres hommes de Whitey Jano entrer dans la cabine. Une voix fine se plaignit.

– Mais Whitey, tu n'espères pas que nous nous déplacions sur ces foutus chameaux ? J'ai essayé une fois de monter l'un d'eux dans un cirque, lorsque j'étais enfant. Je ne veux plus jamais aller dessus.

Entre deux craquements de mâchoires, Whitey Jano dit d'un ton apaisant, – Tu vas mener des chameaux et aimer ça. Crois-moi, Birdlegs[1], c'est le plus grand coup qu'une bande de bons types n'a jamais eu la chance d'avoir. Il y aura des millions pour chacun, et si vous ne désirez pas revenir là où le siège brûlant vous attend, chacun de vous peut devenir quelqu'un d'important.

– Ah Ouais ? Fit celui appelé « Birdlegs ». Et au plus grand on est, au plus vite un de ces démons noirs mettra un couteau entre les omoplates. Je n'aime pas cela.

– J'ai compris, dit Ham à Monk. Les gars de Whitey sont sur le point de faire un voyage en mer pour leur santé. Et je parie qu'ils n'en reviendront pas. Ce qui me frappe c'est ce Withey qui parle mieux l'arabe que ce qu'on pourrait s'attendre d'une grosse légume d'escroc de par-ici.

– Et alors ? Gémit Monk. Ils peuvent faire un voyage de santé, mais nous avons un billet pour une autre sorte de promenade.

Dans la cabine, il y eut une agitation soudaine. Un nouvel homme était arrivé. Il parla rapidement en arabe. Ham saisit une partie des mots et les rassembla. Comme les autres du groupe de Doc Savage, l'avocat pouvait parler presque toutes les langues connues. En fait, tous les membres du groupe employaient une ancienne langue Maya pour communiquer entre-eux en présence d'ennemis.

– Quelque chose est arrivé, dit Ham à Monk. Et Doc a fait un lien avec nous. Le type qui vient juste d'entrer vient délivrer un ordre de quelqu'un qu'il nomme le Grand-Sage. Nous allons faire partie de ce voyage en mer. Il dit que le Grand-Sage peut utiliser les services d'un chimiste. Monk, tu peux parfois être utile.

– Par toutes les calamités ! Que pourrais-je trouver de bien à un voyage en mer, si je n'ai plus de pouce !

Le cerveau astucieux de Ham venait de faire de rapides conjectures.

– Je penses que j'ai le fil, Monk. Whitey Jano a, d'une manière ou d'une autre, démarré une querelle entre les Bédouins et les gangsters qui travaillaient pour lui. Il est parvenu à ce que les gangsters soient si coincés par la police pour qu'ils aient à quitter New York. Quand ils auront fini le job, quel qu'il puisse être, de l'autre côté, il fera très mauvais pour eux.

– Et qui est alors ce Grand-Sage ? Interrogea Monk.

– Je dirais que c'est le leader des Bédouins, avisa Ham. Et ils sont responsables de l'ombre mortelle, où quoi que ce puisse être. J'espère seulement que Doc arrive ici. Écoute ! Entends-tu cela, Monk ?

Le son qui avait surpris Ham n'appartenait pas à Doc Savage. Le clair et fin gémissement d'une sirène de police se répercutait sur la baie. Elle venait de la direction de Long Island Sud.

– C'est une vedette de police ! S'exclama Ham. Peut-être que cela signifie notre fin, mais les policiers ont établi un lien avec Whitey Jano !

La même opinion prévalait à l'intérieur de la cabine du yacht. Pour la première fois, Whitey Jano cessa de croquer du pop-corn pour écouter. La voix pépiant de Runt Davis brisa le silence.

– Ainsi nous avons à déguerpir, hein ? Trop moche, chef, mais il semblerait que vous ayez fait une autre erreur , et cette fois c'en est une vraie !

La face d'ébène de Hadith flotta devant l'entrée de la cabine. Les vents extérieurs ridaient son *Keffieh*. Le souffle de côté de son vêtement de tête révéla une épouvantable vérité. Les deux oreilles du Nubien avaient été tranchées net. À leur place il y avait d'hideuses blessures.

Hadith s'arrêta à l'intérieur, attendant impassiblement. La sirène du navire de police hululait plus fort. Indubitablement, le bateau se dirigeait directement vers la baie sécurisée.

Monk et Ham se mirent avec peine sur leurs pieds. Se tenant debout, ils purent voir à travers la fenêtre. Le brouillard noir était épais autour du yacht.

– Regarde ça, Monk, dirigea Ham. De nouveau ses diables masqués !

Dans les lumières sur le pont, un nombre de grandes silhouettes bougeaient vivement. Leurs faces de plomb terne dans les lumières sinistres du brouillard leur donnaient l'apparence de morts ambulants.

Deux des figures masquées transportaient une boîte de bois ouvragée entre eux. Ils avaient attaché un léger et fin câble

à quelque chose à l'intérieur du coffre. Ils s'accroupirent dans les ombres du pont du côté où le bateau de police se rapprochait rapidement.

Un faisceau de projecteur dardait de la baie. La police maritime orienta la lumière sur le yacht noir. Le faisceau montait et descendait comme un doigt fantôme, comme la vedette de police s'élevait sur les vagues du Sud. La mer était striée par les orages inexplicables de la nuit.

– Par toutes les calamités ! Hurla Monk. Ils ont allumé les lumières du yacht pour guider les flics ! C'est un piège !

– Tu as raison, dit Ham. Ils ont délibérément planifié de piéger ce bateau et d'assassiner ses occupants. Nous devons les avertir.

Le navire de police glissait plus près. Ses moteurs furent coupés et continuaient avec un son chuintant.

– Maintenant, dit Ham. Pousse ta voix de singe en le meilleur cri que tu puisse obtenir.

Monk ne prit pas le temps de répondre. Il mit toute la puissance de ses poumons derrière un cri infantile aigu. Ham s'y joignit avec sa propre voix acérée et perçante.

– Partez ! Partez ! Criaient Monk et Ham à l'unisson. C'est un piège ! Partez !

La porte de la cabine s'ouvrit à la volée. Monk et Ham, toujours criant en une cadence désespérée pour avertir la police, furent rendus impuissants. Leurs pouces torturés les tenaient à la barre de fer. Les hommes de Whitey Jano exprimèrent les plus laids blasphèmes.

Des automatiques retournés furent levés. Ils s'écrasèrent avec une force à fracasser des crânes sur la tête des prisonniers impuissants. Monk et Ham tombèrent sur le sol. La dent infernale des poucettes entrèrent dans les chairs. Un filet écarlate se répandit sur leurs mains. Mais les prisonniers ne virent pas cela, pas plus ne sentirent-ils la douleur aiguë.

Ils étaient inconscients. La porte de la cabine se ferma derrière les gangsters. Une barre glissa dans le verrou.

Quatre policiers portuaires dans le bateau avaient entendu les cris d'avertissement. Malheureusement, ils l'interprétèrent mal.

– Ils sont en train de préparer un guet-apens ! Aboya le sergent commandant le navire. Tournez la mitrailleuse sur eux et tirez si quoi que ce soit arrive !

Il maintint la vedette en une glissade stable en direction du flan du yacht noir. Les quatre agents maritimes ne virent pas le globe abaissé près de la surface de l'eau. Elle était de la taille de deux ballons de football. Se balançant au bout d'un câble léger, le globe était entre le bateau de police et le flan du yacht noir.

Sans bruit, un feu étrange, grisâtre, se propagea en éventail sur la baie. L'air se rempli de ce qui semblait être des particules matérielles invisibles. Tous les hommes à bord du yacht, à l'exception des formes masquées, s'étaient entassés dans la cabine.

Le moteur du navire de police rugit soudainement. La mitrailleuse balbutia une courte rafale puis mourut. La vedette de police rapide ne s'arrêta pas. Sa force augmentée l'envoya contre l'étrave du yacht noir.

L'un des faisceaux antibrouillards le baigna brièvement dans la lueur grisâtre répandue. La lumière joua sur le bateau de police de l'avant à la poupe. Elle ne montra rien qu'un bateau, un puissant bateau vide s'enfonçant dans le mélange de lueur grisâtre et de brouillard noir, en direction des rochers de la rive. Les récifs étaient à moins de cent yards.

L'embarcation s'incrusta lui-même sur le premier écueil irrégulier. Sa vitesse fit qu'il franchit complètement les dents qui tordirent son fond. Le bateau se retourna, s'écrasa, et se coucha sur son flanc parmi les rochers plus loin sur la côte. C'était haut et sec.

Le globe émettant l'horrible lueur grisâtre se balançait au bout du fin câble. Il s'y stabilisa. Le câble en glissa. La sphère meurtrière plongea dans l'eau. Il n'y eut aucun chuintement. Seulement le splach !

Presque instantanément, la baie entière sembla exploser en vagues et ondes de feux. Une flamme phosphorescente courut sur les longues houles. Chaque onde était convertie en un doigt roulant de feu vert. Mais il n'y avait pas de chaleur. La flamme était froide.

Les vagues se déroulaient et se brisaient avec une fureur enflammée le long de la côte. Le yacht noir fut converti en un bateau fantomatique lumineux. L'ancre s'éleva et de puissants moteurs vibrèrent. L'esquif glissa vivement à travers la baie enflammée et se dirigea dans le brouillard noir de Long Island Sud.

Derrière le vaisseau, le port isolé gardait son brillant et aveuglant éclat.

Quelques minutes après que le yacht noir se fut évanouit, la berline blindée de Doc Savage arriva à grande vitesse le long de la rude route menant à la baie dissimulée. La clarté du globe meurtrier avait donné la première direction définie du voilier noir.

La baie conservait toujours l'apparence d'un lac de feu. Comme la sedan s'arrêtait, l'homme de bronze sauta du marche-pied courant. Il ne sembla guère toucher le sol, tandis qu'il sautait par-dessus les rochers.

Calé haut dans les rochers, il vit un bateau de police brisé. Apparemment il y avait eu quatre homme dans la vedette. Les armes à feu, d'autres objets de métal et les boutons des uniformes indiquaient cela.

Il y avait d'étranges marques sur un côté des débris de l'embarcation. Il y avait des silhouettes peintes de jambes. Les jambes de policiers qui s'étaient tenus attachés et prêt à tirer sur des hommes qu'ils croyaient être des meurtriers impitoyables et sanguinaires.

Traduction terminée le lundi 1er octobre 2001.

---

[1] Birdlegs = Pattes d'oiseau

CHAPITRE XII

LE SOMBRE YACHT NOIR

Doc Savage ferma la connexion téléphonique dans son bureau extérieur. Il resta assis durant une minute en regardant pensivement la porte d'acier chromé derrière laquelle se trouvait sa librairie. Rassemblé dans la librairie se trouvaient Long Tom, Renny, Johnny, Patricia Savage et Carlson Dernall.

L'homme de bronze était en train de faire un rapide récapitulatif mental. Bien qu'il fut seul, la rare, trille exotique émana de sa personne immobile. Elle ne semblait pas être créée par ses lèvres. C'était presque comme si l'ardent cerveau analytique lui-même diffusait le son.

Cela indiquait que Doc Savage était profondément ému. Peut-être était arrivé à une découverte surprenante. Pendant presque une demi-heure il avait eu des conversations téléphoniques longues distances avec différents endroits. Certains des appels avaient été de l'autre côté de l'Atlantique. L'homme de bronze avait conversé avec des personnes en Angleterre.

Il ouvrit la porte de la librairie et annonça, – Les amis, nous allons partir immédiatement.

Patricia Savage fronça les sourcils vers son géant cousin. Elle était l'une des rares personnes qui discutaient les décisions de Doc. Plus souvent, seules des femmes faisaient cela. Doc lui-même admettait qu'il ne pouvait pas comprendre les femmes. Mais, il ne se troublait pas pour cela.

– Mais tu devras attendre, Doc, dit Pat. Son froncement ne rendait son visage que plus attractif. Car je devrai emballer quelques vêtements.

– Nous allons partir immédiatement, répéta Doc, tranquillement. Tu trouveras tous ce que tu as besoin dans le dirigeable. J'ai tout préparé pour un tel cas d'urgence.

– Tu penses à tout, n'est-ce pas, Doc ? Dit Pat avec un sourire impudent. Je suppose que tu as pensé à me sortir un jour de mon sommeil pour un voyage vers l'Arctique.

Doc sourit, mais ne dit rien. Sa charmante cousine ne semblait certes pas prête, pour le moment, pour un vol au-dessus de l'Atlantique. Le négligé qu'elle portait avait souffert dans les buissons. Son visage était griffé par des épines et était quelque peu sale.

Pat s'était enveloppée dans un des manteaux de Johnny. Celui-ci était mince comme un squelette et très grand. Le vêtement tombait jusqu'aux petits pieds de Pat. Elle ne portait qu'une chaussure.

– Nous sommes prêt et n'avons aucun instant à perdre, statua Doc. J'ai appris que le yacht noir se dirigeait vers le sud à partir du port inférieur.

Le pâle Carson Dernall semblait s'être partiellement remis de son expérience. Il dit.

– Vous me prenez avec vous, M. Savage ?

L'homme de bronze étudia le visage pale et fiévreux. L'homme indubitablement était sincère dans son désir de faire partie du groupe.

– Il est possible que nous rencontrions de nombreux dangers, suggéra Doc.

– Je le sais, agréa Carson Dernall. Mais je suis familier avec le désert de Syrie. Peut-être ma connaissance pourrait-elle être de valeur. Mais, cependant, ce n'est pas à cela que je pense. Denton Cartheris était mon ami le plus proche.

Doc inclina simplement sa tête en acceptation.

– Allons-y, dit-il. Le brouillard s'est dissipé. J'espère rattraper le yacht noir. Je crois que Monk et Ham sont toujours en vie.

Pat se haussa dans le long manteau de Johnny.

– Pour une fois, tu as oublié quelque chose, Doc, sourit-elle. Je suis supposée être un chaperon, n'est-ce pas ? Et pourtant tu n'as rien dit à propos de Lady Fotheran.

– Lady Fotheran est actuellement en route vers le hangar du dirigeable, avisa Doc. Elle va attendre.

– Ce qui remet la cousine Pat à sa place, dit Pat, capricieusement. J'aurais dû le savoir.

Personne n'aurait suspecté le remarquable contenu du bas et misérable entrepôt sur la rive de l'Hudson River. Le bâtiment insignifiant ne portait qu'une inscription. C'était:

HIDALGO TRADING COMPANY

Peu avant midi, un long navire des airs argenté glissait à la vue. Il prit les proportions d'un dirigeable profilé. Avec sa cabine insérée dans l'enveloppe, le vaisseau paraissait, à distance, être une grande flèche.

Le dirigeable se dirigea immédiatement vers la baie et sortit sur la mer. Sur le complexe instrument de bord qu'est la radio, qui incluait un ensemble de télévision avancée, Johnny cueillait navire après navire. Doc, lui-même, était aux contrôles.

Deux heures après avoir laissé derrière le port de New York, Johnny laissa échapper une exclamation.

– Je l'ai, Doc ! Un des steamers des gardes-côtes rapporte que le yacht noir suit la côte de près ! L'opérateur fait remarquer qu'il est dangereusement près, considérant ces vagues après l'orage de la nuit dernière !

Le nez du cigare d'argent vira légèrement. Le dirigeable à ce moment perçait un banc de nuages. Doc Savage avait maintenu le vaisseau sous le plafond bas pour pouvoir scanner la surface de l'océan.

Pat Savage était assise avec Lady Fotheran. C'était la plus belle paire de jolies femmes qu'on n'avait jamais vues ensemble. Les yeux d'or de Pat, quelque peu semblables à ceux de son fameux cousin, étaient presque la copie des orbites calmes de sa compagne. La seule différence résidait dans la marque d'agitations anticipées de ceux de Pat, et le doux lac d'émotion dans ceux de Lady Fotheran.

– J'espère que nous sauverons les deux hommes manquants, dit Lady Fotheran. Tout est si terrible, et je me sens responsable.

– Doc et ses hommes ne considèrent jamais personne responsable à part eux-mêmes des dangers auxquels ils font faces, assura Pat. C'est leur vie et ils aiment ça. Ils ont choisi d'être aventuriers, bien que chacun d'entre eux pourraient être des maîtres dans leur discipline. Je crois fermement qu'ils croient chacun que la mort cessera leur association.

– Comme mes frères, tous les deux, soupira Lady Fotheran. Maintenant, l'un est mort et Ranyon…

– Je ne penserais pas à cela, consola Pat vivement. Regardez ! Ils ont repéré le yacht noir !

Pat fit un petit sprint jusqu'à la fenêtre de la cabine. Lady Fotheran se déplaça à ses côtés. En dessous d'eux, le long vaisseau, rétrécit, ressemblait à un jouet cinglé par une mer grise. Comme l'opérateur radio l'avait signalé, le yacht serrait la côte dangereusement.

– Je parierais qu'ils imaginent pouvoir échapper aux poursuites ainsi, déclara Pat.

– Mais comment M. Savage peut-il espérer les atteindre d'ici en haut ? Interrogea Lady Fotheran. Il n'y a pas de piste d'atterrissage pour le dirigeable.

– Laissez cela à Doc, dit Pat, confidentiellement. Oh ! Je crois que ce bateau se dirige vers les rochers !

– Que je sois superamalgammé ! S'exclama Johnny. Celui qui pilote ce navire est fou ! Doc, ils vont se fracasser !

L'absence de longs mots prouvait l'excitation de Johnny. Il semblait que le yacht noir se précipitait rapidement sur les récifs d'une des deux petites îles près de la côte. De lourdes vagues se brisaient en écumes mousseuses presque sous l'étrave du bateau noir.

– Le pilote n'est pas fou, Johnny, dit Doc, tranquillement. Il n'y a pas de navigateur. Si tu veux observer attentivement, tu noteras que le yacht est bas à l'étrave. Il a été sabordé et nous arrivons trop tard, à moins que Monk et Ham aient été laissés à bord.

Les autres étaient ébahis par l'intensité de la perception de Doc. Mais maintenant, ils pouvaient voir que le yacht noir sombrait lentement. Par un certain miracle, le vaisseau déserté glissait à travers les récifs et dans l'eau profonde à l'extérieur d'une des îles.

Les mains musclées de Doc manipulaient les contrôles du dirigeable, pointant le nez profilé vers le bas en un angle aigu. Il se tourna vers Renny.

– Prends le navire, dit-il. Tourne en rond au-dessus du yacht aussi près que tu oses. Je vais monter à bord, si c'est possible.

Mais avant que Doc puisse mener son plan à bien, le yacht sombrant fut cueillit par une grosse vague et fut écrasé contre une dent dépassant du récif. L'arrière de la vague le reprit à nouveau, et avec un mouvement brusque, se dirigea vers le fond.

Doc ne dit rien. Il espérait seulement, ainsi que ses compagnons, que Monk et Ham n'étaient pas à bord.

Traduction terminée le dimanche 07 octobre 2001.

CHAPITRE XIII

LA MORT MONTE AU CIEL

– La route sud du ciel devrait être dénuée d'orage à cette saison, annonça Renny. À Bermuda, nous pourrions apprendre quelque chose. J'ai le pressentiment qu'ils pourraient faire le plein de carburant là-bas.

– Je pensais la même chose, établit Doc Savage. Nous pourrions apprendre des choses nouvelles à propos des avions. Tu disais, Renny, que la route du sud devrait être dénuée d'orage. Il y a de toute évidence une forte tempête quelque part devant.

Renny regarda vivement les instruments. Le baromètre n'avait pas changé. Le dirigeable se déplaçait très près au-dessus de nuages couleur ardoise. Ceux-ci ondulaient tels une mer démontée. La masse de vapeur était étrangement striée. Mais il n'y avait aucune évidence d'un orage plus haut.

Johnny inclina sagement sa tête. Il produisit quelques longs mots de son vocabulaire infini.

– Manifestement, nous sommes sur le point de subir une répétition des circonvolutions atmosphériques inexplicables de la nuit dernière, mit-il en avant. Observez les contorsions des strates céruléennes.

– Si tu veux dire que c'est amusant de circuler parmi ses nuages en train de danser tout autour, il semblerait que nous pourrions être dans quelque chose, répliqua Renny. Sainte vache ! Il y a une minute, le soleil brillait, et qu'est-ce que cela ?

Il faisait référence à l'obscurité soudaine du ciel qui avait été exempt de nuage au-dessus d'eux. Ils se tenaient très haut, là où aucun orage normal ne pouvait être attendu. Des pluies violentes et des vents sont communément produits par les strates de nuages bas.

Lady Fotheran dit tranquillement à Patricia Savage, – J'avais peur que cela arrive. Mon frère, Ranyon, avait raison de nous avertir de la curieuse tempête de neige de la nuit dernière. Je suis convaincue que ce Hadith à le pouvoir de produire des changements de saison.

– Oh ! Pensez-vous réellement cela ? Dit Pat gaiement, de l'excitation dansant dans ses yeux d'or. J'ai toujours désiré avoir une chance de voyager dans le dirigeable de Doc lorsqu'il y avait une tempête.

Pat était aussi intrépide que son cousin était de sang froid. C'est seulement lorsqu'il y avait un danger réel qu'elle s'exprimait. Du plaisir anticipé illuminait son visage attractif.

Bien que l'obscurité augmentât, Doc désigna devant et à niveau légèrement plus élevé.

– Ils voyagent dans cinq avions, établit-il. Ils sont lourdement chargés et ne peuvent pas égaler notre vitesse.

Il fallut plusieurs minutes avant que les compagnons de Doc puissent saisir les cinq points distants dans le ciel si vivement obscurcit. En faisant l'hydrographie pour joindre Bermuda, le dirigeable dépassa rapidement les Bédouins et les criminels Américains volant.

Cependant, la visibilité diminuait si rapidement que les cinq points volants furent rapidement perdus. Le soleil en premier fut baigné dans une buée rouge d'une large auréole. La buée avait plus l'apparence de sang à travers le ciel.

Soudain, la lumière du soleil fut effacée. Les nuages en dessous disparurent comme éparpiller par un brouillard d'encre. Le brouillard noir du matin sur New York ne pouvait pas être comparé par le voile qui engloutit rapidement le cigare d'argent.

Un souffle de vent frappa le navire avec la force d'un coup terrible.

Le nez du dirigeable s'embarda largement. La nef se ravigota et se jeta dans une vaste poche d'air. C'était un trou d'air dans lequel il n'y avait pas d'atmosphère de support.

Le visage pâle de Carson Dernall prit immédiatement une couleur grisâtre. La vitalité de l'explorateur avait été sapée par des germes de fièvre dans le passé. Apparemment, il était rapidement pris du mal de l'air.

Lady Fotheran pâlit un peu. Elle regardait intensément Doc Savage.

Pat Savage continuait à sourire légèrement. Mais sa vivacité souffrit une éclipse temporaire. Le premier plongeon du dirigeable était comme une chute dans l'ascenseur à grande vitesse de Doc. Pat avait essayé cela. Elle l'avait toujours laissé sur ses genoux.

Mais ce plongeon était plus long que la descente de l'ascenseur. Le navire était dans un trou duquel l'air avait été sucé sur plus d'un mile en dessous d'eux. L'obscurité à l'extérieur avait pris la densité du velouté de la suie.

Les aiguilles d'instruments variés dansaient follement. Les indicateurs du compas, de la vitesse de l'air, du baromètre et radio-directionnel perdirent leurs utilités. Johnny, à la radio, frappa ses mains sur ses oreilles. Quelque chose comme une boule de feu électrique avait semblé explosé dans sa tête.

– J'espère que les ailerons ne casserons pas lorsque nous toucherons le mur ! Tonna Renny. Nous allons rebondir !

Carson Dernall le regarda. La langue de l'explorateur lécha ses lèvres. Faire face à un danger défini dans le désert où on pouvait mettre ses mains sur un ennemi, était quelque chose qu'il comprenait. Être giflé dans les airs comme la queue d'un cerf-volant, était quelque chose sur lequel on ne pouvait pas mettre ses mains dessus.

– Penses-vous que nous allons nous écraser ? S'enquit Dernall, d'une voix rauque.

– C'est toujours possible, répondit Doc Savage. Cependant, si les pilotes des avions devant savent le ravigoter, Je crois que nous survivrons.

Un soudain ralentissement et prise arriva au dirigeable. C'était comme si le nez avait percuter un mur. Renny manipula les ailerons et alimenta les moteurs en carburant. Il était en train de saisir le vaisseau des airs de la même façon qu'il se serait battu avec une voiture dérapant.

Un dirigeable ordinaire aurait était démembré. Mais celui-ci avait été dessiné par Doc Savage. Il était équipé avec des moteurs en alliage développé par Doc. Avec l'aide du manquant Monk, l'un des leaders des chimistes industriels mondiaux, l'homme de bronze avait conçut un gaz d'inflation synthétique. Celui-ci était non-inflammable et avait un plus grand pouvoir d'élévation que l'hélium ou l'hydrogène.

Encore que son design et sa puissance supérieures étaient grandement surimposée. Les instruments n'indiquaient rien de défini. Tous étaient étrangement inefficient. Mais Doc estima que la nef volait maintenant avec une progression de peut-être vingt miles à l'heure. Une plus grande vitesse était impossible du fait de la force du vent et d'ouragan.

La cabine étant entièrement enfermée dans la coque donnait un avantage aux occupants. En face de Renny il y avait des plans et des cartes du centre de l'océan Atlantique et de la côte supérieure de l'Afrique. Ceux-ci étaient maintenant hors service. Les compas avaient faillis. Ils volaient à l'aveuglette, et la direction pouvait être n'importe des quatre points cardinaux.

Long Tom relaya Johnny à la radio. Saisir des courants dans la tempête tournoyante et boueuses était impossible. Quelques signaux furent captés. Apparemment, ceux-ci étaient envoyés par des bateaux qui étaient comparativement sur une mer calme. Mais les mots étaient hachurés et incohérents.

– Je ne peux pas croire que les avions peuvent voyager à travers cette purée ! Cria Renny pour se faire entendre.

La cabine presque insonorisée ne pouvait pas empêcher le vacarme de la tempête. Des éclairs commencèrent à zébrer la mystérieuse obscurité nocturne du milieu du jour.

– Au contraire, établit Doc ; je crois que les avions sont hors de l'espace de la tourmente. Les pilotes des Bédouins risqueraient difficilement leur propre sauvegarde.

– Vous voulez dire, Doc, que vous pensez que cette bourrasque est quelque chose d'artificiel ? Demanda Renny. Que cela a peut être été fait pour nous détruire ?

– C'est ce que j'en conclu, avisa Doc.

Renny se tourna soudain sur les contrôles. Sa figure lugubre ne montra aucun changement, mais il parla rapidement d'une voix basse, inhabituelle pour lui. Il ne désirait pas que ses paroles portent jusqu'aux femmes et Dernall.

– L'un des ailerons d'élévation est tordu, dit-il. Nous sommes en train de monter, mais il ne va pas nous permettre de perdre de l'altitude.

La cabine du dirigeable s'était incliné nettement. La nef se tortillait ascensionnellement avec une motion contorsionnée.

La demi-heure suivante ne montra aucune réduction de la tempête noire. Lady Fotheran et Pat commençaient à avoir un intense mal de l'air. La même maladie déplaisante avait saisi Carson Dernall.

– Pensez-vous que nous allons la traverser ? S'enquit-il d'une voix rauque envers Doc.

– Notre nef est toujours intact, répondit l'homme de bronze. Il est capable de résister à de grands grains. Cependant, il serait bien, d'avoir nos parachutes prêt.

Cette dernière était une admission inhabituelle de Doc. Il permettait rarement aux autres de connaître ses pensées durant des dangers extrêmes.

– Cela va aussi mal que cela, fit Carson Dernall, pensez-vous qu'il me serait possible d'avoir un message radio relayé jusque New York ? Ce voyage n'était pas prévu. Mes affaires ont été laissées dans une condition embrouillée.

– Vous êtes bienvenu pour faire cette tentative, établit Doc. Peut-être nos messages peuvent-ils être reçus, là où d'autres ne peuvent pas nous atteindre.

Carson Dernall chancelait avec faiblesse comme il alla jusqu'au siège radio. Ses mains osseuses tremblaient. Il avait de toute évidence la maladie et la crainte dans ses poignes. Ses yeux étaient sombres avec le regard d'un homme qui croyait que les minutes prochaines seraient ses dernières.

Pendant un certain temps il manipula la radio. Ils s'employait avec familiarité avec les divers instruments. Une de ses tâches dans le désert avait été de s'occupé de la radio.

Soudain Dernall annonça qu'il avait réussi à contacter un navire. Les autres purent saisir des mots piauler du haut-parleur.

Dernall parla rapidement.

– Ici Carson Dernall, à bord du dirigeable de Doc Savage à la dérive sur la mer ! Annonça-t-il, à voix haute. Lady Sathyra Fotheran est avec moi ! J'ai un message à relayer à New York, si possible !

Pendant trois ou quatre minutes, il parle à une cadence nette. Ses paroles donnait des directives pour certaines propriétés s'il venait à mourir. Pat Savage frissonna un peu. Son visage attractif exprima la tension.

– Il parle comme un homme déjà mort et dictant son testament, murmura Pat.

Personne ne pouvait être sûr que l'étrange message de Carson Dernall ait été reçu. Des mots brouillés hurlèrent dans le haut-parleur. Peut-être qu'un navire avait réellement saisi les arrangements retardés des affaires personnelles de l'explorateur. Si c'était le cas, cela ferait une bonne histoire pour les quotidiens de Manhattan.

Le cigare d'argent continuait sa montée sauvage. Les meilleurs efforts de Renny ne pouvaient pas compensés l'élévation de l'aileron tordu. Les autres semblaient être intacts.

Devant le dirigeable flotta soudain une lumière. Elle se propagea comme un lent éclat de soleil. Le phénomène apparent fut rapidement expliqué. Le soleil avait réellement apparu. Le ciel au-dessus s'éclaircissait. Le navire prit plus de vitesse. À ce moment, il semblait que la nef rapide pouvait quitter l'atmosphère terrestre et pénétrer la stratosphère dans sa course folle directement à travers la grande orbe de jour.

Les mains de Renny expérimentèrent. La tempête noire était passée presque aussi rapidement qu'elle était apparue. Les instruments sautèrent à la normale. Le navire avait considérablement dévié de sa course pour rallier Bermuda. Résumé la direction propre était simple, mais la nef continuait sa course ascendante.

– Je l'ai, Doc ! annonça Renny. Si nous pouvons d'une manière ou d'une autre obtenir que cet aileron coincé prenne l'autre direction, nous pourrions…

L'ingénieur cessa de parler. Doc Savage n'était plus à ses côtés. L'homme de bronze avait laissé la cabine sans un mot. Son corps géant s'évanouit à travers une porte menant à la chatière intérieure du vaisseau.

– Eh bien ! Que je sois superamalgammé ! S'exclama Johnny.

Doc Savage accrocha ses jambes musclées autour d'une section du squelette en alliage du dirigeable. C'était la structure tenant les ailerons qui contrôlaient le vaisseau aérien. Le vent causé par la terrible vitesse du navire malaxait son corps de géant comme la main invisible d'un monstre courant.

L'homme de bronze se pendit la tête en bas, sa carcasse projetée dans l'espace. Le dirigeable était maintenant à près de quatre miles au-dessus des nuages bas recouvrant l'Atlantique. Trois personnes à l'intérieur de la cabine avaient des difficultés à respirer. Johnny soulagea leur détresse en mettant l'appareil à oxygène spécial de la nef en opération.

À cette altitude, l'air était ténu. De nombreuses personnes arrivant rapidement à une telle grande hauteur s'évanouissaient. Les poumons de Doc s'amplifièrent et il respira aisément. La tête en bas, il se balançait comme un pendule dans le vent. Ses mains musclées, avec des tendons jouant le long des poignets, attachées sur l'aileron tordu.

Doc opposait sa puissance herculéenne à la pression atmosphérique et le contrôle déformé de l'aileron. Ces mouvements cahotés apprenaient à Renny que quelque chose était arrivé. Renny répondit avec un signal des contrôles. Lentement, bandant ses muscles sur une position rigide, l'homme de bronze renversait la direction de l'aileron tordu.

Le nez du dirigeable pointa vers le bas. Doc n'avait aucun moyen d'attacher l'aileron dans sa position inversée. Ses pieds se serrèrent plus fermement. Sa tête projetée dans le vent déchirant. Le corps de bronze devint aussi inerte qu'une partie métallique de l'avion. Se tenant ainsi, avec la force pure de ses mains, Doc maintenait le dirigeable dans sa course descendante.

Aucun autre homme vivant aurait pu rester dans cette position pendant plus d'une minute. Il était douteux que quatre autres hommes auraient eu la force de bouger l'aileron dans le souffle féroce de vitesse cyclonique.

Doc Savage était toujours en train de tenir l'élévation en place comme le dirigeable ralentissait, cerclait et descendait vers Bermuda.

Les yeux quelques peu inscrutables de Lady Fotheran ne quittaient pas la silhouette de l'homme de bronze lorsqu'ils eurent atterri. Elle regardait un homme vivant qui, avec ses mains nues, avait littéralement tiré son propre dirigeable rapide du ciel.

– C'est complètement incroyable, murmura Carson Dernall.

Le visage de l'explorateur avait repris quelque peu sa pâleur normale.

Renny descendit dans la foule de touristes demandant qui avait attesté le remarquable exploit de Doc Savage. L'ingénieur ignora les mains et un flot de questions. Après quelques minutes, il était revenu dans la cabine.

– Cinq avions lourds ont atterri et fait le plein ici il y a plus d'une heure, impartit-il. Ils transportaient les Bédouins et quelques hommes de Withey Jano. La police Bermudienne leur a refusé la permission de rentrer dans la ville. Ils n'aimaient pas leur aspect.

– Il est probable que nous ne les rattraperons plus, statua Doc. Nous allons prendre une route directe vers la côte nord de l'Afrique. Il y a un homme vénérable dans la cité d'Amman que je désire rencontrer.

– Vous allez à Amman ? dit Carson Dernall. Oui, cela devrait être le lieu pour obtenir des informations. Il devrait être possible là d'obtenir des animaux et des provisions pour une caravane dans le bas désert Syrien.

– Sainte vache ! fit Renny. Vous voulez dire que nous allons devoir voyager en chameau ? Je voyagerais avec beaucoup de chose, mais je n'aime pas le déplacement particulier de ces vaisseaux du désert. Ils me rendent malade.

– Oh ! J'aimerais me déplacer en chameau ! Déclara Pat Savage avec exubérance. Je ne l'ai jamais fait.

– C'est un plaisir douteux. Je crains de devoir te contredire cette fois, Pat, statua Doc Savage. Nous allons continuer en dirigeable.

– Atterrir pourrait être difficile, dit Carson Dernall.

– Nous trouverons bien, dit l'homme de bronze. Si Monk et Ham ont par bonheur survécu, j'aimerais les trouver rapidement.

Traduction terminée le dimanche 14 octobre 2001.

CHAPITRE XIV

MENDIANT QUI LOUCHE

Haifid, le Syrien, était un vénérable sac de peau et d'os. Son nez en forme de bec était un maigre os effilé qui lui donnait l'apparence d'une momie vivante. Ses yeux étaient de profonds puits noirs qui trahissaient un peu d'émotion. Il était assis les jambes croisées sur le tapis de sa hutte de terre cuite.

Haifid parlait un anglais pur, bien que cela ne fut pas nécessaire. Doc Savage et Johnny étaient assis en face de lui. Par déférence aux coutumes et au manque de chaise, les célèbres aventuriers étaient également assis les jambes croisées.

– Je crains que je doive vous aviser que vous allez être confronté à des pouvoirs tellement mauvais qu'ils rendront même vos ressources renommées impuissante contre eux, établit Haifid. Des hommes sages de grand courage sont passés par Amman. Certains sont allés dans la direction de cette vallée de Tasunan. Denton Cartheris fut le dernier à visiter Amman. Il n'est pas revenu.

– Votre avertissement est bienvenu, fit Doc Savage, qui connaissait bien la diplomatie avec laquelle les informations devaient être extraites du vénérable Syrien. Nous allons en tenir compte. Bien que nous ayons une mission qui doit-être accomplie. Nous pouvons découvrir quelque chose de grande importance. Et si deux de mes propres hommes n'ont pas péri dans la mer, peut-être sont-ils dans la vallée de Tasus.

Haifid inclina sa tête sur sa maigre ficelle de cou coriace.

– Le Renommé Un a été de grande utilité à notre peuple dans le passé. Je veux vous impartir tout ce que je connais de la vallée de Tasus. Le destin de tout homme se trouve dans les mains d'Allah. On en parle parmi les habitants des collines en murmurant. Le Nubien connut comme Hadith, esclave du cheik des cheiks, est cité pour avoir ravivé les ombres de mort et les a obligés à reprendre la marche à travers le désert.

Doc Savage ne disait rien. Il écoutait patiemment. Haifid, le Syrien, parlera avec une lenteur élaborée. Seulement à sa façon, il divulguera des informations qui pourraient être de valeur à l'expédition de secours à bord du dirigeable. L'homme de bronze le comprenait et se conformait aux manières de tous les peuples. Lorsqu'il était en Syrie, il devenait un Syrien en parole et en acte.

Haifid, souvent, invoquait les grâces d'Allah, le prophète, tandis qu'il relatait sa fabuleuse histoire de la cité cachée de Tasunan. Dans celle-ci il racontait de récentes rumeurs de trésors énormes découverts dans d'anciennes tombes de la vallée de Tasus.

– À Alleppo, a même été formé une compagnie de personnages importants prêts à financer et à coopérer avec les explorateurs réputés de ce trésor, dit Haifid. Cependant, ces hommes riches sont incapables de confirmer avec qui ils vont traiter dans cette affaire. Je répète, il y a beaucoup de mystère et un aura démoniaque derrière les collines de la vallée de Tasus. Ceux qui y entrent n'en reviennent pas.

Johnny était moins patient que Doc. Le fameux archéologue était désireux d'être renseigné sur la cité d'Amman durant le court espace de temps disponible, tandis que le dirigeable était en train d'être réapprovisionné en carburant et équipé sous la direction de Renny et Long Tom.

À part l'intérêt de son ancienneté, Amman était l'une des rares petits paradis du désert Syrien. Elle avait des arbres verts, des courants d'air et des fontaines pour le rafraîchissement de caravanes après de longues, chaudes journées. La prophétie que Amman deviendra « un lieu désolé, oublié à jamais » n'avait heureusement jamais été accomplie.

Transjordanie, l'active capitale, était sous la tutelle Britannique. Sur un palace oriental moderne, au sommet de la plus haute colline de Amman, flottait le drapeau vert de l'Islam.

Johnny laissa Doc Savage avec Haifid, et partit errer. L'osseux scolastique attirait presque autant l'attention que l'ultramoderne dirigeable de l'homme de bronze. La luisante nef profilée formait un contraste avec le poussiéreux chameau, le vaisseau du désert qui existait depuis des milliers d'années.

Au même moment, Patricia Savage avait accompagné Lady Fotheran et Carson Dernall pour un tour promenade de la magnifique cité ancienne. Leur aventure pouvait être intrigante pour la vive, adorable Pat. Mais elle était une femme et les échoppes pittoresques étaient remplies avec de jolies soieries et diverses bizarreries orientales. Pat n'allait pas perdre sa chance de retourner avec quelques-unes de celles-ci à son institut de beauté de Park Avenue.

– S'il n'y avait pas une telle tragédie, je pourrais vraiment aimer tout ceci, dit Lady Fotheran, comme ils passaient dans une ruelle étroite où les contours de mosquées et de grands minarets pouvaient être vus contre le soleil. C'est réellement magnifique.

– Mais pour l'occidental c'est une beauté dangereuse, ajouta Carson Dernall qui semblait déterminé à avoir une vision

lugubre du plan de Doc pour entrer dans le bas désert avec le dirigeable. J'airerais vous prévenir de ne jamais être séparé à aucun moment, et ne pas trop vous éloigner des rues commerciales principales.

Patricia rit à ces appréhensions. Puis son visage attractif fut brièvement attristé.

– Si seulement nous pouvions sentir que Monk et Ham étaient toujours en vie, dit-elle. Et, excusez-moi Lady Fotheran, que votre frère est sauf. S'il va bien, n'ayant aucune crainte, Doc le retrouvera.

– J'en suis venu à croire que M. Savage peut accomplir n'importe quoi, déclara Carson Dernall. Souvenez-vous de mon avertissement : Ne vous séparez pas. J'ai quelques affaires à traiter et je vous retrouverai plus tard au dirigeable. Il commence à être tard. Restez ensemble. La nuit tombe vite.

Le soleil se coucha rapidement. Dans l'air pur du désert les minarets d'Amman devenaient des doigts tendus, austères. La fraîcheur de la nuit était proche maintenant. La chaleur torride du jour se transformait hâtivement dans le souffle pratiquement gelé des ténèbres.

Pat traîna un moment devant un étal ouvert dans lequel des tapis orientaux étaient exposés. Elle soupira. Doc probablement froncerait les sourcils à son retour avec une charge de camion d'achats. De plus, il n'y avait pas de temps à perdre. Doc avait annoncé qu'ils partiraient dès qu'il aurait interrogé Haifid, son vénérable ami.

Levant les yeux, Pat remarqua que Lady Fotheran était allée de l'avant. Elle avait dépassé le coin d'un bâtiment en argile cuite, quelques yards plus loin, Pat parti pour la suivre.

Le mendiant assis sur le coin était la plus hideuse forme humaine que Pat n'avait jamais vu. Son corps amaigri supportait des bras qui manquaient de chair. Ses yeux strabiques étaient tournés sur elle de manière aveugle. Pat était dégoûtée, mais était malgré tout fascinée. Elle s'arrêta, regardant un moment le miséreux avec une répugnance totale, en semblant incapable de bouger.

Le clochard marmonnait en arabe. Les mains de Pat fouillèrent son sac. Elle laissa tomba plusieurs pièces d'argent dans la main de peau brûlée tendue en avant. Puis elle se retourna en toute hâte. Le mendiant poussa des cris précipités, comme une appréciation de sa générosité.

Les mots étaient en une de ses langues des Bédouins des collines. Malheureusement, Pat ne comprit pas un seul mot, à l'exception de l'inévitable « Allah ».

Pat frissonna légèrement à être si proche d'une telle créature horrible et se hâta à tourner le coin dans la direction prise par Lady Fotheran. Si elle s'était retournée, elle aurait vu l'hideux mendiant se lever avec une incroyable agilité pour son apparence. Il leva une main. Son bras était aussi fin qu'un bâton.

Trois bédouins, vêtus de abbas et de keffiehs, apparurent comme par magie du mur de la rue étroite. Ils se glissèrent par le coin où Pat Savage avait disparue.

Après ce coin, Pat s'arrêta abruptement.

– Où est-elle ? Elle n'a pas pu aller si loin en si peu de temps, murmura-t-elle, avec un petit serrement de crainte dans la gorge.

Lady Fotheran s'était évanouie. Cela semblait hautement possible. Cette allée étroite devant n'avait aucune intersection sur au moins une centaine de yards. Il n'y avait pas de magasin, et les portes plates alignées le long des murs leurs donnaient une apparence blanche. Lady Fotheran n'aurait certainement pas pu traverser la longueur de ce chemin lugubre depuis qu'elles s'étaient séparées.

Pat se précipita en avant. Elle était trop semblable à Doc Savage pour trahir sa nervosité. Mais elle était suffisamment femme pour expérimenter un frisson appréhensif face au mystère. Quelque chose attira son regard derrière elle. Trois ombres de Bédouins se glissaient vers elle.

Pat hâta ses pas. Les Bédouins semblaient se contenter de rester à une distance respectueuses. Soudain, il y eut un léger cri. C'était la voix indubitable de Lady Fotheran.

Pat s'arrêta, essayant de fixer la direction. Le cri avait semblé venir d'une des portes fermées, mystérieuses.

Puis Pat vit une porte qui était ouverte de quelques pouces. Elle entra. Sa main avait fouillé sa sacoche tandis qu'elle se déplaçait. Maintenant elle avait la légère sensation de réconfort de son petit, mais efficace, automatique.

– Lady Fotheran ! Appela-t-elle. Êtes-vous à l'intérieur ?

Pat examina intensément la porte partiellement ouverte, prête à une action immédiate. De ce fait, elle ne vit pas une porte s'ouvrir directement derrière elle. Sa première perception de cela vint lorsqu'une main grisâtre se referma sur sa bouche, empêchant tous cri.

Des doigts musclés entourèrent le poignet de la main tenant l'automatique. Une douleur fulgurante suivirent les nerfs jusqu'au cerveau de Pat. Le pistolet tomba des doigts engourdis. Les mains rudes la tira du chemin. Elle fut forcée à travers la porte qui se ferma.

Aussitôt que sa langue fut libérée, Pat demanda,

– Que désirez-vous de moi ? Est-ce une attaque à main armée ?

Les voix d'une demi-douzaine d'hommes gloussèrent. Deux Bédouins étaient en train d'attacher les bras de Pat derrière elle. Un autre examinait son petit automatique avec un profond intérêt. Il finit par l'entasser dans sa ceinture de tissu autour de son *gumbaz*. Mais personne ne répondit à sa question.

– Si c'est une agression, prenez ce que j'ai et laissez-moi aller, dit Pat. Autrement, vous allez avoir quelques ennuis.

– Peut-être pas autant que cela, dit une voix parfaitement modulée d'une porte intérieure. C'est un plaisir que de se

rencontrer à nouveau.

Bien que maintenant il ne portât plus de ruban honorifique et était vêtu du costume natif du désert, l'homme se prosterna avec élaboration.

– Et cette fois, Kassan ne fera pas d'erreur, dit-il.

Pat fut interloquée pendant un moment. Le M. Kassan, qui l'avait enlevée d'un hôtel de Manhattan, était presque la dernière personne que Pat avait pensé rencontrer à Amman. En fait, Doc avait appris qu'aucun avion n'avait atterrit ici. L'homme de bronze avait cru que les bédouins d'Hadith et les hommes de main de Whitey Jano avaient volé droit vers leur but dans le désert.

Ceci était partiellement vrai, mais M. Kassan était arrivé par d'autres voies à Amman.

– Vous serez excusez pour cela ! Dit sèchement Pat, dès qu'elle put retrouver son souffle. Puis, en dépit de sa propre situation, elle demanda hâtivement, – Vous connaissez la situation de deux hommes de Doc qui étaient prisonniers. Nous craignons qu'ils soient partis dans le yacht qui a coulé.

– Votre inquiétude semblerait être justifiée, dit M. Kassan en une lente provocation. Il y a eu un moment une inquiétude à ajouter du poids à nos avions. Peut-être ont-ils été oubliés.

– Mon heure viendra, M. Kassan, promit Pat, du feu dans les yeux, et quand il viendra, vous regretterez tous ce que vous avez dit et fait !

– J'essayerai de m'assurer que cette heure ne viendra jamais, se prosterna M. Kassan poliment. Pour le présent, nous allons nous préparer pour une petite journée.

Un rayon lumineux brilla d'une pièce intérieure. Il baigna le passage avec la lumière douce d'une lampe à l'huile. Un autre individu entra dans la lumière.

– Vous ! S'étrangla Pat. Mais…

Une main fut appliquée sur sa bouche. L'odeur doucereuse du chloroforme pénétra dans ses narines. Lentement les doigts et la lumière douce s'estompèrent dans la vision de Pat.

– Après seulement quelques vingt minutes. Je suis retournée à l'endroit d'où je venais, espérant retrouver Lady Fotheran et mademoiselle Savage, dit Carson Dernall, lugubrement. J'ai pensé qu »elles étaient retournées au dirigeable. Mais j'ai vu un mendiant que j'ai reconnu. L'individu était avec ce démon noir, Hadith, près de la vallée Tassus.

– Nous allons nous diviser et faire une recherche approfondie, annonça Doc Savage. Le premier qui apprend quelque chose d'important revient ici et donne l'alarme.

Doc et ses compagnons, avec Carson Dernall, étaient à côté du dirigeable. Le vaisseau aérien était équipé d'un sifflet opérant par air comprimé. Il avait été mis au point par Doc pour la convocation des autres en danger ou l'annonce de la présence de la nef.

Les mains osseuses de Carson Dernall tremblaient..

– Je me sens responsable, dit-il. Je n'aurais pas dû les laisser un instant. Mais je ne croyais pas qu'il aurait pu y avoir des hommes de Hadith à Amman. Je vais vous accompagner, M. Savage. Je connais de nombreux citoyens d'ici.

Dernall fut forcé de prendre une marche rapide, de presque courir pour rester avec l'homme de bronze. Rarement Doc avait-il été si remué. Il se blâmait pour avoir convoqué Pat en aide pour cette aventure.

L'obscurité uniforme du chemin étroit les engloba. Dernall dirigea Doc vers l'endroit où il avait vu le mendiant.

– C'était ici, sur le coin, dit l'explorateur. C'était un objet hideux. Et les deux femmes avaient pris ce chemin lorsque je les ai laissées.

Le mendiant s'était évanoui. Les longs murs avec leurs portes plates étaient fermés et silencieux. Doc donna une chiquenaude au générateur de sa lampe de poche. Son rayon se cogna à un petit objet brillant. La luminosité était comme une lumière brillante à l'intérieur d'une goutte de sang.

L'homme de bronze s'en saisit. L'objet était un rubis au feu éclatant, attaché à un petit anneau d'or. Doc l'identifia comme ayant été détachée de la boucle d'oreille de Pat. Il croyait que Pat avait délibérément détaché la pierre de son attache et l'avait laissé tombée. Et c'est ce que Pat avait fait.

Doc se jeta sur la porte la plus proche. Les oreilles de Dernall n'étaient pas suffisamment aiguisées pour entendre le bruissement vague dans l'ombre toute proche. Pas plus ses yeux étaient-ils suffisamment perçant pour saisir la différence dans les ombres elles-mêmes.

L'explorateur allait commencer à s'exclamer, lorsqu'il fut soulevé.

– Restez tranquille, chuchota Doc. Tout ira bien.

Le bord des toits plats des bâtiments d'argile cuite était à près de quinze pieds au-dessus d'eux. Dernall se sentit projeter dans l'espace. Il était envoyé en l'air aussi facilement qu'un bâton de bois sec pouvait être lancé. Il retomba avec un léger choc , sur ses mains et genoux, sur le toit de l'immeuble.

Mais l'homme de bronze ne suivit pas. Il se retourna vers l'autre côté du passage. Les ombres bruissantes dardaient de l'endroit d'où le son du toit était venu. L'homme de bronze fléchit ses genoux juste un peu. Son corps fut lancé en l'air sans un son. Ses mains agrippèrent le bord du toit du bâtiment opposé à celui sur lequel Dernall était arrivé.

Des chuchotements enroués en arabe vinrent distinctement à ses oreilles.

Doc prit une petite boule de verre d'une de ses poches. Le passage étroit avec ses murs inclus était un lieu idéal pour utiliser le gaz chimique provoquant l'inconscience. Doc envoya la boule en bas, entendit son léger tintement. Il s'éloigna légèrement du bord du toit.

Une douzaine de mains se matérialisèrent soudainement hors de l'obscurité derrière la figure de bronze. Écoutant l'allée, Doc n'avait pas remarqué la présence des Arabes accroupis sur le toit. Ils avaient attendu qu'il se retourne.

Un bras musclé envoya deux hommes dans l'espace. Ils tombèrent dans l'allée avec des grognement rauques. Mais des mains étaient accrochées sur toutes les parties possible du corps de Doc. Des coups se mirent à pleuvoir sur sar tête.

Doc réalisa qu'il était surpassé. Il s'attendait à sentir un couteau s'enfoncer dans sa gorge. Dans un souffle chuintant, il tomba à plat sur son visage et ne bougea plus.

– Cela suffit ! Râpa une voix en arabe. Il va être hors de combat pour suffisamment de temps !

Les nombreuses mains relâchèrent leurs prises. Dans l'allée sombre en dessous, un nombre de silhouettes enveloppées gisaient comme s'ils avaient décidé de s'endormir. Ils resteraient inconscient pendant une heure ou plus. Le pas des Arabes descendit du toit.

Doc Savage s'accroupit de lui-même. Sa tête n'avait pas sérieusement souffert. La tête nue de bronze aurait dû être suintante de sang. Si les assaillants avaient été plus observateur, ils auraient remarqué quelque chose de particulier à propos des impacts de leurs clubs.

Une chose étonnante arriva. Doc sembla soulever toute sa chevelure. Une main frotta un endroit contusionné sur sa tête. Puis il replaça ce qui apparut être une perruque de bronze. C'était bien plus qu'une perruque.

L'ustensile avait été perfectionné par Doc, après avoir été blessé par une balle. C'était un casque parfaitement adaptée à son crâne fait du meilleur alliage de métal. Les balles ne pouvaient que l'érafler. Les coups qu'il avait reçus avaient été violents, mais ils avaient été insuffisant pour l'assommer.

Doc avait entendu les paroles du Bédouin. Il avait dit qu'il aurait hors de combat pour suffisamment de temps. Il n'y avait qu'une seule chose à penser. Pat Savage et Lady Fotheran étaient en train d'être emmenées. Les arabes n'avaient veillé qu'à prévenir une poursuite trop proche.

Pour une mystérieuse raison, ils n'avaient pas utilisé de couteau. L'homme de bronze pensait en connaître la raison. La police locale s'était assignée pour garder le dirigeable de Doc Savage. Ils étaient fascinés par le brillant, fuselé vaisseau du ciel.

Et Doc savait qu'il y avait à bord du dirigeable un objet que le mystérieux chef derrière Hadith et Whitey Jano désiraient grandement avoir en leur possession.

Accroupi, Doc écouta attentivement pendant quelques secondes. Personne ne circulait dans l'allée en dessous. L'homme de bronze pouvait voir le bord du toit de l'immeuble sur lequel il avait lancé si légèrement Dernall. Rien ne bougeait là-bas.

Dans l'obscurité vint une trille douce. Doc avait bizarrement adapté l'alarme du dirigeable avec la trille rare qui émanait de lui aux moments de profonde concentration ou de danger extrême. Le sifflet du dirigeable, cependant, était émis plus fortement.

L'un des autres avait eu des nouvelles de Lady Fotheran et Pat.

Doc s'élança dans l'espace. Il y avait peut-être vingt pieds jusqu'au toit opposé. Doc atterrit dessus avec légèreté, sans le moindre bruit.

Carson Dernall gisait en un tas froissé sur l'extrême bord du bâtiment. Apparemment, il était en train de regarder en bas, dans l'allée, lorsque la capsule de gaz s'était écrasée. Doc pouvait administrer un remède qui aurait ravivé l'explorateur. En fait, il prit une méthode plus rapide.

Il saisit la forme osseuse et la déposa avec souplesse à travers ses épaules. Avec des mouvements glissants, il partit à vive allure à travers les toits en direction du dirigeable. Doc ne descendit dans les chemins étroits à aucun endroit. Le corps de Carson Dernall ne gênait pas le moins du monde sa progression. Des espaces de près de vingt pieds étaient couverts en un bond.

Renny était trop excité sur son propre compte pour questionner sur la raison de la condition de Dernall, comme Doc le déposait dans le navire.

– Ce vieux copain d'Haifid est venu, dit Renny. Il sait tout ce qui se passe dans toute la ville, je parie. Il a dit que deux femmes blanches ont été emmenées par caravane au couché du soleil. Il a dit qu'il y avait deux groupes de ces diables noirs qui se sont emparés de Pat et de Lady Fotheran.

– Tu veux dire qu'elles n'ont pas été emmenées ensemble ? Interrogea Doc. Cela va rendre notre tâche quelque peu plus difficile. Une caravane peut être facilement localisée, même pendant la nuit avec les faisceaux ultraviolets.

– C'est cela, affirma Renny. Ce vieux Haifid a dit qu'il y avait deux troupeaux de chameaux, ou quelle que soit la manière dont vous les appelez. L'un, pense-t-il, allait au sud et l'autre à l'est.

– Cela peut n'être qu'un piège ; probablement même, établit Doc. Ils se figurent que nous allons accepter son rapport. Plus tard, les caravanes se réunifieront. Je pense que nous ferions mieux de prendre la direction de la Vallée de Tassus.

Durant cinq minutes, la nef d'argent fila en l'air dans la nuit. À part pour les lampes des instruments de bord, le dirigeable n'avait aucune illumination. Tandis que les mosquées blanches d'Amman s'effaçaient sous eux, Doc éteignit tout les lumières du tableau.

– Enfilés tous les lunettes infrarouges, ordonna-t-il. Nous devons voir tout ce qui bouge. Il y a de nombreuses caravanes dans le voisinage. Nous devons localiser Pat et Lady Fotheran avant que nous descendions, ou nous allons gaspiller beaucoup de temps.

L'homme de bronze maintint le dirigeable à une faible vitesse, croissant lentement à seulement deux cents yards du sol du désert. Dans la nuit sans lune – en étant une lorsque la lune surviendrait vers minuit – le vaisseau aérien serait invisible du sol.

Carson Dernall revint à lui, gémit. Il s'assit, clignant des yeux face à la silhouette de Doc Savage découpée dans la vitre de pilotage.

– Comment sommes nous arrivés ici ? Interrogea-t-il. Que c'est-il passé ?

– Cela peut attendre, établit Doc. Nous pistons une caravane qui peut détenir Lady Fotheran.

Doc fit faire un cercle complet d'Amman au dirigeable. Puis il prit la direction du sud. La vitesse augmenta. À travers les lunettes , le désert était rempli d'esquisse d'arêtes de dunes et de collines de roches de lave. Contrairement à la croyance populaire, seule une partie du désert Arabe était de sable.

– Regardez, Doc ! S'exclama Renny. Là ! Il y a une douzaine de chevaux, et je parierais que ce sont des femmes attachées sur deux des chameaux !

L'exclamation était inutile. Doc était déjà en train de diriger le nez du dirigeable en direction du sol du désert.

– Regardez ! éjacula Johnny. Il se passe quelque chose ! Il y a un grand groupe de cavaliers qui arrive de la colline !

Des fusils étaient distinctement discernables au sein du nouveau groupe. Des Bédouins se déplaçant rapidement arrivaient pour attaquer la caravane.

Traduction terminée le lundi 22 octobre 2001.

CHAPITRE XVI

LE DIRIGEABLE DISSOUD

Bien que la chaleur émise par le soleil torride fasse rapidement fondre la neige, les flocons tombaient si rapidement qu'ils s'amassaient sur plusieurs pouces de haut. La tempête était même plus frigorifiant que celle qui avait donné cet étrange goût d'hiver en juillet.

Mais Doc Savage, Renny et Johnny ne furent pas longtemps concernés par ce phénomène étonnant. Leurs regards étaient fixés sur la catastrophe haute dans le ciel. Le dirigeable le plus moderne au monde s'était enflammé !

– Cela ne peut pas arriver, murmura Renny d'une voix rauque. Tonnerre, Doc ! Ce gaz ne peut pas brûler !

Doc se tenait aussi immobile que l'une des ombres fantomatiques de Bédouin.

– Ce n'est pas le gaz qui brûle, Renny, établit-il. Le feu a commencé par une explosion interne. L'avertissement d'Haifid était bien intentionné. Les amis, nous sommes opposés à des forces comme nous n'en avons jamais rencontré auparavant.

Johnny se tenait à côté de son manteau de grands mots. Son visage érudit était marqué avec de soudains griefs.

– Long Tom ? Il ne peut pas… Doc, il n'a pas du avoir le temps de se jeter dehors !

– Nous aurons à nous assurer de cela, établit Doc.

Le dirigeable était une masse en flamme qui tombait. Sa descente indiquait que l'enveloppe cloisonnée spéciale du gaz non-combustible avait été percée à de nombreux endroits. L'endroit où il allait apparemment s'écraser se trouvait éloigné de plus de deux miles.

L'homme de bronze mena les autres dans cette direction. Ils étaient incapables de garder leur pas avec cette neige tombant rapidement. Bientôt, Renny et Long Tom ne purent plus voir Doc. Ils s'embourbaient dans la neige, le sable et les rochers de lave, guidés par la chute de la nef aérienne en flamme.

Long Tom était en train de tenter de mettre le faisceau du projecteur sur Doc et les autres. Les moteurs arrêtèrent leur action lente. Ils frappaient efficacement. Les hélices spéciales étaient suffisamment puissantes pour surmonter la force ascensionnelle du gaz.

Long Tom se dirigeait vers le sol du désert. Le faisceau infrarouge était devenu inutile. L'épaisseur de la neige tombante se révélait étrangement comme une masse aveuglante de suie dans les lunettes. Long Tom enleva les verres grossiers et utilisa le projecteur.

Soudain, Long Tom fut enveloppé par une explosion. Celle-ci était à l'intérieur de la cabine. Il fut arraché des contrôles. Sonné, tandis que des langues enflammées le léchaient comme des serpents sifflants dans l'air, Long Tom chercha un parachute.

L'électricien hurla, Dernall ! Prenez un parachute ! C'est notre unique chance !

Il ne reçut aucune réponse. L'intérieur du vaisseau était rapidement devenu un enfer. Les flammes étaient aveuglantes de brillance. Puis une autre explosion survint, déchirant un morceau entier de l'enveloppe de support. Le dirigeable plongea vers le sol.

Le dirigeable chutait le nez en avant. Long Tom tomba comme s'il était dans un profond trou noir. Puis il passa en tâtonnant à travers un hublot.

De Carson Dernall, il n'y avait aucun signe. L'explorateur se tenait au milieu de la cabine lorsque l'explosion est arrivée.

Doc Savage vit son dirigeable, supposé à l'épreuve du feu, se désagréger. Des morceaux de métal pleuvaient, mélangés à la neige. Ils étaient éparpillés sur une grande surface. Seuls les sens aiguisés de l'homme de bronze le sauvèrent d'être écrasé sur le sol.

L'objet dévalant du ciel sur lui l'aurait enterré dans les roches de lave. C'était l'un des lourds moteurs en alliage. La force de l'impact l'enfonça profondément dans les pierres friables.

Doc Savage s'arrêta. De son être émana la trille rare, exotique. L'homme de bronze se mit à plat vendre, fusionnant avec le sol du désert. Il avait vu les ombres de cavaliers fuyant rapidement par-delà des dunes de sables toutes proches.

Lorsque Renny et Johnny arrivèrent, Doc tenait un objet dans ses mains. C'était l'un des super pistolets. La structure avait été déformée par une chaleur intense. Les cartouches de balles de miséricordes avaient explosé.

– Sainte vache ! S'exclama Renny d'un ton de respect. Vous ne supposez quand même pas que Long Tom l'utilisait ? Avec qui aurait-il pu se battre ?

– J'ai peur que le pistolet ait été déchargé par le feu, avisa Doc. Nous allons voir plus loin.

Renny et Johnny se joignirent à la recherche avec des cœurs gros. Le pistolet déformé était celui que Long Tom avait toujours porté sous son bras. Ils appelèrent plusieurs fois, faisant tout le tour de la surface sur laquelle des morceaux du

dirigeable démoli étaient éparpillés.

Ils ne reçurent aucune réponse. Après plusieurs minutes, les trois aventuriers convergèrent sur un point.

– Avez-vous trouvez une trace, Doc ? Demanda Renny.

– Il n'y avait rien, dit l'homme de bronze, tristement. La chaleur était si grande qu'elle a presque tout fondu. Je n'ai trouvé aucun signe de Long Tom ou de Carson Dernall.

Doc Savage garda ses pensées sur la tragédie. Il était arrivé près d'un curieux container de métal atone écrasé. Il avait la forme d'un fin cageot et avait six pieds de long. Bien qu'il ait été marqué par l'intense incendie du dirigeable, il était toujours entier.

Doc se raidit et regarda les collines basses. La chute de neige avait cessé soudainement. Un globe rougeâtre se déplaçait à l'est. La dernière lune avait une face sanglante, comme si elle avait émergé d'un bain de feu écarlate.

À nouveau, la trille exotique fut émise par l'homme de bronze. Maintenant, c'était un son discordant, rare, qui courait sur l'échelle musicale. Elle avait la cadence élusive de l'eau s'écoulant dans une cave profonde.

Ici, il y avait du sable mouvant. Les mains de l'homme de bronze creusa un trou profond de plusieurs pieds. Il poussa le container en alliage dedans et le recouvrit profondément. Avec quelques pierres plates de lave, il marqua l'endroit.

Les collines basses, toutes proches, étaient blanchies par la neige humide. Elles restèrent en dehors sous la montée de la lune comme des écrans plats sur lesquels des images mouvantes étaient projetées. Mais les silhouettes se mouvant maintenant sur elles étaient bien réels.

C'était des troupes de cavaliers. Ils se déplaçaient avec l'aisance chaloupée seulement atteinte par les Bédouins du désert.

– Il serait bien pour chacun de nous de marquer cet endroit, avisa Doc. Quoi qu'il arrive, ici a brûlé le plus grand témoignage que nous sommes venus.

Renny et Johnny étaient impressionnés par le témoignage apparent brûlé dans le container en alliage. Mais ils regardaient aussi les cavaliers distants contre les montagnes. Cette distraction était presque immédiatement exposée comme un piège. De trois directions proche, des hommes montés se ruaient sur eux.

Inhabituel pour des Arabes, ces Bédouins attaquaient en silence. Leur méthode habituelle était de faire autant de bruit que possible. Les attaquants ne déchargèrent pas leurs fusils. Ceux-ci restèrent fixer dans leurs gaines.

Les chevaux plongeants étaient dirigés directement sur Doc et ses hommes. Renny fut assommé et il tomba sur le sol en beuglant. Le grand ingénieur tomba avec le super pistolet dans sa main. Le pistolet éructa une ligne de flamme. Il sonnait comme le nasillement continu des cordes d'une harpe.

Deux cavaliers crièrent et tombèrent de leurs chevaux au galop. Il s'écrasèrent sur le sol et leurs corps roulèrent comme des sacs.

La grande silhouette de Johnny fonça parmi les assaillants. Son super pistolet bourdonna. Des balles de miséricorde frappaient hommes et chevaux. Pendant un moment, il y eut une confusion d'hommes tombant. Mais le nombre de Bédouins était accablant.

La voix de Doc parvint à Renny et Johnny. L'homme de bronze parlait dans la langue des anciens Mayas. Celle-ci n'était compréhensible que par Doc et ses compagnons. Ils l'avaient appris dans la vallée cachée d'Amérique Centrale de laquelle provenait la fortune illimitée de Doc Savage.

– Arrêtez de tirer, pour sauver votre vie, fut l'étrange commandement de Doc. Autrement, vous pourriez devenir des ombres comme beaucoup d'autres.

Renny et Johnny obéirent à l'ordre, pensivement. Les Bédouins les entourèrent rapidement. Les cavaliers masqués se massèrent autour et des cordes en poil de chameau encercla leurs corps. Des nœuds coulants furent fait et la paire se retrouvèrent hissés sans pouvoir rien faire sur le dos de chevaux.

Leurs yeux cherchèrent Doc Savage. Après qu'il eut parlé, l'homme de bronze s'était mystérieusement évanouit parmi les chevaux dansants.

Les Bédouins discutaient vivement en arabe. Renny et Johnny haletèrent lorsqu'une demi-douzaine de cavaliers se séparèrent soudainement des autres. Ces six cavaliers se déplaçaient raidement, comme vêtu d'armure métallique. Mais il n'y avait pas de bruit de joints métalliques. Les six poussaient un cheval sans cavalier devant eux.

La lueur rougeâtre de la lune faisait ressortir les basses collines. Les six cavaliers se déplacèrent rapidement en direction de l'une d'elles. Renny et Johnny eurent un bref aperçut de leur chef de bronze. Il se déplaçait à une vitesse incroyable à travers la colline. Puis il disparut.

La masse de Bédouins entourant Renny et Johnny éloignèrent vivement leurs chevaux. Ils semblaient vouloir quitter cet endroit en hâte.

Plus loin, dans la basse colline, les six cavaliers qui se déplaçaient si rapidement sautèrent de leurs chevaux. Puis ils firent une chose étonnante. Ils fouettèrent les flancs de leurs animaux. Ils faisaient s'éloigner leurs montures au loin. Les six cavaliers restèrent aux côtés du cheval non-monté qu'ils avaient mené.

De ce qui ressemblait à un panier de basket, sur ce cheval, roula une boule de la taille de deux ballons de football. Renny jura âprement.

– Ils ont trouvé Doc ! Grogna-t-il. C'est quelque chose qu'il ne peut pas combattre, à part en utilisant les grenades !

Renny faisait allusion aux explosifs de grandes puissance que Doc transportait en cas de danger extrême. L'ingénieur et Johnny retinrent leur souffle, comme s'ils espéraient qu'une puissante explosion essuierait les six Bédouins démontés.

Aucune explosion ne vint. Les chevaux qui avaient été vivement éloignés s'étaient arrêtés de courir. Ils tournaient en rond, incertains.

Une lumière verte éblouissante éclata par-dessus les collines. Les ravisseurs de Renny et Johnny ne traînèrent plus longtemps. Ils étaient peut-être à un demi-mile de la lueur grisâtre qui se propageait au-dessus du désert. La lune rougeâtre prit une couleur pâle, maladive. D'invisibles particules formèrent un picotement statique dans l'air.

Lorsque la lueur atteint son maximum, les six cavaliers démontés s'approchèrent de la sphère de laquelle elle émanait. La sphère des ombres meurtrières avait cessé de rouler. Elle gisait comme un grand œil vert d'un monstre inhumain.

Dans la lumière, les faces des six hommes avaient la couleur terne du plomb. Ils étaient comme des hommes morts déambulant. Deux hommes transportaient les longues pinces de bois. Un autre transportait une caisse ressemblant à un berceau. Avec les pinces, la sphère fut roulée à l'intérieur de celui-ci.

La lueur phosphorescente subsistait toujours sur le désert.

Parlant entre-eux, les six Bédouins masqués se déplacèrent en un cercle s'élargissant autour de l'endroit où la boule meurtrière s'était trouvée.

– Que pensez-vous de cela ? S'exclama l'un. Il a été dit que ce Doc Savage transportait de nombreux étranges gadgets. Et pourtant nous ne trouvons aucun d'entre eux. Il ne reste rien de métallique.

Les hommes masqués semblaient grandement surpris. Ils fouillèrent plus scrupuleusement l'espace. Ils ne furent récompensés que par le sable et les rochers de lave. Pas même le plus petit bouton de métal indiquait où Doc Savage avait pu être.

Clairement, les Bédouins étaient profondément mystifiés. Avec quelque chose d'une hâte craintive, ils se déplacèrent en direction des chevaux qu'ils avaient éloignés si vivement.

Là, ils s'arrêtèrent, marmonnant de profondes imprécations.

Il n'y avait là que cinq chevaux. Apparemment, le sixième animal avait continué sa fuite folle à travers le désert.

Traduction terminée le lundi 29 octobre 2001.

CHAPITRE XVII

LA VALLÉE DE TELASUS

Jamais auparavant, durant leur carrière de compagnons de Doc Savage, Renny et Johnny n'avaient ressenti une telle appréhension. Leur propre mésaventure comme prisonniers des Bédouins les concernait moins que la série de désastres qui avaient dépassé l'homme de bronze et les autres.

Ils croyaient que l'invincible homme de bronze avait toujours été trop solide que pour être secoué. Les ombres mortes du désert avaient été déroutantes. La destruction du dirigeable en-soi était un mystère qui avait des angles incroyables.

Le dirigeable avait été construit pour résister à toutes les sortes de feu. Bien que la nef aérienne se soit embrasée pour se réduire à rien, dans le ciel, en quelques minutes.

En direction du lever du jour, le grand groupe de Bédouins conduisaient les prisonniers à travers un pays désolé. Des collines de roches de lave étaient empilées dans le désert. Il n'y avait aucune indication de la présence d'un oasis, bien que les Bédouins se dirigeassent vers un but défini.

Les bras de Renny et Johnny étaient liés, mais leurs pieds étaient libres dans les étriers. Des Bédouins armés se déplaçaient à leurs côtés. Ils ne faisaient aucune tentative pour arrêter leur conversation occasionnelle.

Johnny dit, – Ce sont les cavaliers des ombres mortes. L'un d'eux à dit que le Tout-Sage saurait ce qu'il faudra faire avec quelque chose.

La maîtrise de la langue des Bédouins de Johnny était égale à celle de n'importe quel Arabe.

Lorsque le soleil darda son premier rayon de chaleur torride à travers le désert, les prisonniers virent que le nombre de leurs ravisseurs était supérieur à la centaine. Certains des cavaliers étaient trop éloignés derrière pour que leurs visages puissent être distingués.

Un grand Nubien, à face d'ébène, était au commande. C'était la première fois que Renny et Johnny voyaient l'esclave d'origine, Hadith ; mais ils devinèrent son identité. Six cavaliers dans leurs masques couleur de plomb avançaient non loin de lui.

Hadith bougeait ses mains en gestes significatifs, tandis qu'il éructait de vives imprécations. Apparemment, il était mécontent sur ces hommes.

– On dirait qu'un tremblement de terre à transformée cette contrée en cour de récréation, assura Renny, un moment plus tard.

Ils se déplaçaient sur une piste brisée. De grandes montagnes de roche de lave semblaient avoir été mis récemment sans dessus-dessous. La désolation ne donnait aucune indication d'une simple piste de caravane nulle part dans les environs.

– Tu as manifestement raison, agréa Johnny. Les strates souterraines de ce voisinage semblent être dans une période de transition. Je ne me rappelle aucune région de ce genre dans le désert syrien.

Après deux heures ou plus de sinuosité à travers les montagnes contorsionnées et emmêlées, les Bédouins entrèrent dans un passage étroit. Hadith, montant un cheval Arable blanc neige, tira brusquement les rênes. Il émit un sifflement aigu.

– Regarde ! S'exclama Renny. Il y a cette lueur verte devant !

– Exact, dit Johnny, et maintenant elle commence à diminuer.

L'étroitesse du passage obligeait les cavaliers à se déplacer en une seule file. La brillante phosphorescence montrait les parois des collines. Le soleil n'était pas suffisamment haut pour rentrer dans le passage.

Au signal de Hadith, la lueur diminua. Hadith maintint ses Bédouins durant quelques minutes. Puis il donna l'ordre d'avancer.

– Sainte vache ! Tonna Renny. Si c'est le seule passage et que nous sommes sur la route de la Vallée de Tasus, il est facile de s'imaginer pourquoi personne n'en est jamais revenu !

Des couches de roches de lave flanquaient la passe. Sur ceux-ci, il y avait une douzaine de silhouettes affublés des masques couleur de plomb. Très apparemment, l'ouverture était étroitement gardée. Ses confins étroits formaient un parfait piège mortel.

Renny et Johnny n'étaient pas préparés pour l'ébahissant spectacle qui les accueillit soudain. C'était comme si, par magie, ils étaient passés d'un désert stérile à un paysage biblique « coulant comme du lait et du miel. »

Au-delà de peut-être un mile à l'intérieur, où le désert continuait, il y avait de grands dattiers mouvants. Ceux-ci apparurent être les gardiens verts d'un vaste espace de jardins. Les arbres suivaient une conformation particulière.

De son carré étendu de son terrain cultivé, apparemment bien hydrolé, les palmiers s'étendaient en un seul rang sur plusieurs miles par-dessus les collines courantes. Et sur un autre côté de cette rangée verte le flanc de la colline était

composé de roches de lave et de sable, sec et brûlant sous le soleil matinal.

– Voilà le grand secret de la citée cachée, celle que Haifid nomme Tasunan, annonça Johnny. Cela marque le cour d'une rivière souterraine. Et suivant les caractéristiques de la colline et des ouvertures, c'est l'endroit des anciennes tombes découvertes par Denton Cartheris.

– Sainte vache ! S'exclama Renny. Là, il y a réellement une ville !

Éloigné de deux kilomètres à peu près, menaçait un haut, épais mur. De grande tours ressemblants à des minarets scintillaient dans le soleil. Et ce mur était peuplé de spectateurs. L'air raréfié du désert les rendait aussi petits et noirs que des insectes.

Les Bédouins s'amassèrent étroitement autour des hommes de Doc. Ils virent que leur propre destination n'était pas la cité.

– On dirait que nous sommes arrivés au campement d'une armée entière ! Établit Johnny.

Plus de deux cents tentes occupaient un espace plat et sablonneux dans la bande de désert à l'intérieur des barrières des collines. C'était comme le campement affecté par quelque cheik des cheik régnant. Seulement, il devint rapidement évident que celui-ci était gouverné par Hadith, le puissant noir qui avait été un esclave nubien.

La voix de Hadith résonna en une commande gutturale, comme les Bédouins se dirigeaient vers le camp.

Le Nubien était noir comme l'ébène. Sa couleur était un contraste étrange avec la couleur blanche du magnifique coursier Arabe. Les épaules de son *abba* étaient lourdement brodé de fil d'or. À sa ceinture de tissu pendait le lourd cimeterre avec la poignée aux joyaux scintillants dans son fourreau d'argent courbé.

Rien de l'humilité d'esclave ne vêtait Hadith. Il avançait avec un large sourire confiant, aussi fier qu'un paon déployant ses plumes. C'était un guerrier parmi des guerriers.

– Wellah ! Cria-t-il. El Ferengi !

En dépit de leur situation et de l'ardu voyage de la nuit, Renny et Johnny étaient affamés. Des odeurs épicées, grasses, d'une nourriture savoureuse assaillirent leurs narines. C'était l'heure du premier repas dans les tentes noires.

De minces femmes bronzées, avec des visages voilés et enveloppées dans des vêtements poussiéreux traînants dans le sable, regardaient les prisonniers. D'austères enfants nus jouaient devant les plus petites tentes. Les femmes étaient curieuses et impudentes, pas comme les femmes musulmanes qu'on peut voir à Amman.

Les Bédouins délièrent les bras des prisonniers. Hadith s'avança. Il dit en anglais.

– Vous serez sage d'accepter la bienfaisance d'Allah, établit-il. Pour le présent, vous allez être *dackhile* dans les tentes noires. N'essayez pas de vous échapper, car il n'y a pas d'issue.

Renny et Johnny savaient que par « *dackhile* » il voulait dire qu'ils ne seraient pas maltraités.

L'un des Bédouins les dirigea vers une grande, longue tente.

C'était un pavillon de quatre-vingt-dix pieds de long qui faisait face, éloigné, aux autres et devant le soleil s'élevant. C'était la tente de Hadith. L'un des bouts était séparé par un rideau – le harem, ou demeure des femmes.

– Tonnerre ! Gronda Renny. Je me sens comme si je pouvais manger un bœuf entier, mais maintenant je n'ai plus aussi faim !

Johnny fit une grimace désabusée. Il était peut-être même un peu plus fastidieux que Renny.

– Il est envisageable d'apprendre en vivant dans ce passé primitif épicurien, établit-il. En d'autres mots, copain, nous allons le faire et aimer cela !

Une douzaine de Bédouins étaient regroupés autour d'un plateau de cuivre. Celui-ci avait bien cinq pieds de long. Les Arabes étaient en train de se sustenter. Pour manger, ils utilisaient les ustensiles humains originaux, leurs mains.

Au milieu du plat de cuivre, des têtes de moutons grimaçaient avec d'épouvantables dents découvertes. Leurs oreilles étaient tirés en arrière et pendaient mollement. Une mixture grisâtre flottait au-dessus de la pile de nourriture. Des pattes et des côtes de moutons flottaient sur une mer de riz et de sauce. Les Bédouins ramassaient leur nourriture avec leur main droite.

Toutes les personnes autour du plat portaient les vêtements habituels du désert.

Renny et Johnny s'avancèrent avec quelques hésitations.

– Si je dois faire cela ainsi, j'ai à le faire, gronda Renny avec dégoût. De toute façon, c'est à manger.

Une fine, sarcastique voix s'éleva dans la tente.

– Arrête de lécher tes doigts, chaînon manquant ! Tu devrais être capable de jeter une boule de riz dans cette ouverture anthropoïde sans maculer de la sauce sur toute ta chemise de nuit !

– Zut ! Couina une autre voix. Manger comme un cochon est certainement naturel pour toi ! Si j'ai encore à manger un autre repas de cette camelote, je vais bêler comme un mouton !

– Gesticuler comme un singe, tu veux dire !

– Sainte vache ! Tonna Renny. Johnny, entends-tu cela ? C'est Monk et Ham ! Ils n'ont pas coulé avec le yacht, après tout ! Regarde après Monk dans tous ces drôles de vêtements ! Avec autant de comme lui cachés, il semble presque humain !

Johnny aux longs-mots examina les silhouettes en habits du désert de Monk et Ham.

– Indubitablement, mit-il en avant. Bien que j'aie une prémonition troublante, nous avons pleinement rencontré une confirmation de la théorie de la réincarnation. Ceux-ci ne sont que des esprits astraux dans l'apparence d'une autre

existence. Ham n'apparaîtrait-il pas savoureux sur Park Avenue dans cet accoutrement ?

La silhouette simiesque de Monk se mit sur ses pieds. Son *keffieh* et sa *abba* battirent sauvagement. Un de ses grands pieds s'éclaboussa carrément dans le breakfast Bédouin. Du riz et de la sauce aspergea la contenance ascétique du fastidieux Ham.

– Par toutes les calamités, Ham ! S'égosilla-t-il. Doc est arrivé !

– Insecte maladroit ! Hurla Ham, essuyant de la sauce de son visage mince. Même si cela était, cela ne m'empêchera pas d'emprunter un couteau et de l'enfoncer entre tes côtes. !

À un commandement de Hadith, les Bédouins préparèrent une pièce pour Renny et Johnny. La forme simiesque de Monk continuait à exécuter une danse enchantée. Ham nettoya son visage et demanda.

– Où est Doc ? Comment ce diable noir vous a-t-il piégé ?

Avant qu'une réponse puisse être faite, un cri de femme courut d'une des petites tentes à une courte distance du pavillon.

– Renny ! Johnny ! Cria la voix immédiatement.

Ils virent une silhouette élancée courir d'une des tentes dans leur direction. La femme était habillée dans les vêtements poussiéreux et traînants. Sa tête était étroitement enveloppée.

– C'est Pat ! Cria Renny. Sainte vache ! Mais je suis heureux de savoir que tu vas bien !

Le grand ingénieur écarta des Bédouins de côté, s'élançant vers la cousine de Doc. Deux hommes en *keffiehs* et *abbas* plongèrent vers la fille.

– Non, sœurette ! Râpa un de ces hommes. Les dames ne peuvent pas se mêler avec des hommes dans cet endroit ! Ce sont les ordres du boss !

La paire était marquée par ce discours et leur visage pour ce qu'ils étaient – les gangsters de Whitey Jano. Le fait qu'ils étaient vêtus de keffiehs et d'abbas flottantes ne faisait qu'ajouter à leur apparence exécrable.

L'un des hommes asséna une main grisâtre sur l'adorable visage de Pat Savage. Le coup la jeta lourdement sur le sable. Son pied s'était emmêlé dans la robe traînante en tombant. Pat essaya de se remettre debout.

Le gangster saisit ses bras et la remit brutalement sur ses pieds. De la poitrine géante de Renny vint un rugissement de gorille fou. Un Bédouin, qui s'était mis entre le bandit et lui, rencontra un poing de la taille de sa tête. L'Arabe fut retourné avec tant de force qu'il retomba presque sur le sommet de sa tête.

Monk fut presque aussi rapide que Renny.

– Je vais faire sortir le gésier de deux d'entre vous de toute façon ! Hurla-t-il. Je vais tordre vos têtes entre vos épaules !

La paire de gangsters vit l'avalanche dégringoler sur eux. Ils lâchèrent Pat, la poussant rudement sur le sol. L'un parvint à prendre un automatique des plis de son *abba*. Le pistolet envoya un jet de feu pratiquement dans le visage de Renny.

Mais le bandit ne s'était pas donné le temps de viser. Les balles labourèrent la tente pavillon de Hadith. Deux Bédouin gémirent et chutèrent sur leur face. L'impact du poing de Renny était presque aussi fort que l'explosion de l'arme.

Le keffieh de la canaille s'en alla. Lorsqu'il toucha le sol, sa tête roula bizarrement comme si son cou n'était qu'un chiffon. Rarement avait Renny frappé avec toute son immense puissance. Aucune échine de brigand n'était faite pour résister à un tel coup. La canaille trépida et ne bougea plus.

Le long bras de Monk encercla l'autre assaillant de Pat. Des os craquèrent avec le claquement sec de branche morte. Le gangster tomba sur le sol, du sang bouillonnant sortant par ses lèvres. La voix enfantine de Monk résonnait tel des cris de rage dans la jungle.

L'énorme chimiste sélectionna les deux Bédouins les plus proches. Bien qu'ils aient été surpris, les Arables sortirent de longs couteaux. Les deux Bédouins frappèrent en même temps, mais c'était sans compter sur l'agilité de singe de Monk.

Un couteau glissa sur sa joue poilue, mais les crânes des Bédouins craquèrent l'une contre l'autre sous les mains de Monk. Leurs couteaux tombèrent sur le sol. Monk se pencha et saisit les deux armes. Il fonça à travers la grande tente.

Renny tenait Pat Savage dans le creux d'un de ses puissants bras.

– *Thisadum, bism er rassoul*! Commanda sèchement Hadith.

– *Wellah! Wellah!* Répondirent une demi-centaines de gorges.

Des visages sombres encerclèrent les quatre hommes de Doc. Des Bédouins gardèrent une distance respectueuse, mais une douzaine ou plus s'étaient saisis de fusils. Les armes furent pointés.

Hadith bondit en direction de Renny et Pat.

Le lourd cimeterre courbé tourbillonnait en une danse mortelle de lumière autour de la tête du Nubien. La face du Nubien revêtait la lueur d'un tueur assoiffé de sang.

Renny repoussa Pat derrière lui. Même ses énormes poings seraient impuissants contre la lame tournoyante.

Ham et Johnny se retrouvèrent alors avec quatre fusils de Bédouins plaqués contre leurs corps. À nouveau, le cri du Nubien commanda à ses hommes de tuer. Renny plongea soudainement à la façon d'un tacle de football. Le cimeterre s'abattait.

Une voix lente d'autorité interrompit. C'était celle de Whitey Jano. Il s'exprimait en Arabe.

– Suffit, Hadith ! Fut l'ordre. Le Tout-Sage a décrété que ces hommes allaient vivre ! Pour le moment, ils lui sont utiles ! Ceux qui vont contre sa volonté ne pourront échapper à sa colère !

Le bras de Hadith retomba. Son énorme corps fut lancé en arrière.

Mais Renny et Monk furent épinglés sur le sol par le rush massif de Bédouins. Whitey Jano avait sauvé leurs vies.

Traduction terminée le jeudi 1er novembre 2001.

CHAPITRE XVIII

PLACÉ DANS LES TOMBEAUX

Monk gémissait et se tortillait, essayant de relâcher la pression des lanières de cuir qui attachaient ses bras derrière lui.

– Bon sang ! Se plaignit-il. J'essayais de les faire se relâcher et elles se serrent encore plus étroitement !

– Tonnerre ! Grogna Renny. Combien de temps supposez-vous que ces diables noirs ont l'intention de les laisser ses trucs ? Je suis paralysé de la tête aux pieds !

– J'ai peur que vous ne gagniez rien à les combattre, avisa Ham.

Ainsi que Johnny, il avait été lié comme les autres. Résistant à son désir de répandre leur sang sur le désert, Hadith utilisait un dispositif qui avait rapidement apaisé son âme sanguinaire.

Les quatre hommes avaient été ligotés avec leurs dos profondément enfoncés dans le sable. Le soleil torride les inondait avec une chaleur de fournaise. Leurs visages avaient cuit jusqu'à la couleur de homards bouillis. Même les cheveux fougueux de Monk ne pouvaient pas protéger sa vilaine apparence de la force des rayons directs.

Ajoutant une touche délicate à la punition, Hadith avait fait attacher leurs bras étroitement de plusieurs tours de peau de chameau. La peau n'avait été que récemment ôtée et elle était verte. Le soleil séchait les lanières de cuir, et comme elles séchaient, elles se rétrécissaient.

L'apparent bienveillant Withey Jano n'avait fait aucun effort pour interférer avec l'idée de Hadith d'avoir un bon moment. Le chef des bandits de New York semblait seulement intéressé à préserver la vie des aventuriers sur l'ordre du mystérieux Tout-Sage.

Withey était assis, les jambes croisées, à l'ombre d'une tente noire. Il était occupé à son passe-temps favori, que les Bédouins natifs regardaient avec un certain respect. Peut-être avait-il apporté des provisions avec lui. Car Withey était occupé à lancer du pop-corn en l'air, les attrapant et les mangeant entre ses dents blanches.

Vêtu des vêtements du désert, avec ses cheveux neigeux visibles sous son *keffieh*, et ses yeux noir-charbon rayonnant doucement dans sa face basanée. Whitey pouvait de fait être pris pour un cheik des cheiks.

– Qu'il soit maudis ! Gronda Renny. Je pense qu'il n'a sauvé nos vies que pour avoir du plaisir !

– Non, c'était l'ordre de ce Tout-Sage, comme ils l'appellent, impartit Ham. Ils étaient prêts à nous supprimer Monk et moi, et quelque chose est arrivé. J'en conclus qu'ils espéraient nous forcer à les aider bientôt. Écoutez-ça !

De la direction de la première entrée des tombeaux vint le crépitement de tirs. Ils étaient si rapprochés l'un de l'autre pour pouvoir identifier le claquement d'une mitraillette.

– Si j'ai réfléchi correctement, dit Ham, ce Ranyon Cartheris est dans une des cavités du haut entre les Bédouins et les grottes principales de la cité de Tasunan. Pour une raison quelconque, ils ne peuvent pas, ou ne veulent pas, utiliser cette ombre de mort prêt des tombeaux eux-mêmes. Cartheris semble être bien armé et avoir de nombreuses munitions. En plus de cela, il a le contrôle d'une source d'eau et de la nourriture des jardins.

– Cartheris ne peut pas avoir beaucoup d'hommes, et ce sont tous des Arabes, dit Johnny. Ainsi les Bédouins ont planifié de s'emparer de la cité de Tasunan ?

– Voilà la réponse, approuva Ham. J'ai entendu Whitey Jano dire que le Tout-Sage avait l'intention de prendre possession de la cité et d'asservir ses habitants. Il semblerait que ce soit un peuple pacifique, avec peu d'armes, mais qu'ils se battront s'ils y sont forcés.

– Et Ranyon Cartheris est resté entre eux et la cité ? Médita Johnny. Je comprends maintenant. C'est pour cela qu'ils se sont emparés de Lady Fotheran et de Pat Savage. Ils espèrent ainsi avoir Cartheris à travers sa sœur. Et pour faire bonne mesure, ils espèrent garder Doc hors de leur chemin en utilisant Pat comme otage.

Des fusils claquaient toujours dans la direction des tombeaux. La mitraillette martelait méchamment et les tirs de fusils cessèrent.

Un bruit sourd secoua le sol. Des Bédouins crièrent.

– Bon sang ! Explosa Renny. Ce Cartheris a quelques ananas ! C'est l'une des raisons qui expliquent pourquoi ces diables noirs n'ont pas pu y pénétrer !

L'après-midi avait bien avancé lorsque les quatre hommes furent conduits à l'extérieur. Le soleil du désert atteignait la crête des montagnes. Ce qui allégeait un peu la pression des lanières de peau séchant. Des cris parvinrent du voisinage du passage extérieur.

Hadith et un groupe de garde partirent dans cette direction. Lorsqu'ils revinrent, ils étaient accompagnés par un énorme

homme gras. Il était de la caste syrienne. Sa face était enveloppée de bandes de chair superflue. Un nez en bec d'aigle ressortait étrangement des traits graisseux. Sa peau semblait suinter de la graisse, ou il était baigné d'huile d'olive.

Le Syrien avait des yeux densément noirs pratiquement sans pupilles. Sa tête était chauve et brillante. Il chevauchait un cheval noir ombrageux avec un harnachement de selle incrusté. Deux chameaux de bas suivaient.

Sur l'un des chameaux était assis un spécimen sec de la race éthiopienne. Le petit homme noir était l'homme à tout faire, le valet, l'aide de camps, le conducteur de chameaux et l'emballeur général du Syrien. En d'autres mots, c'était un esclave. Ses gestes et son expression vide montraient qu'il était un muet.

– Je m'appelle Duzun Kado, dit le Syrien à Hadith, mouvant ses mains épaisses. Elles étaient ornées de bagues rehaussées de joyaux. Vous allez me conduire à votre maître, au nom d'Allah.

Les yeux perçants de Hadith fusèrent, mais il fut discret. Il guida l'étranger à la tente de Whitey Jano. En arabe, Hadith impartit un message à voix basse de son propre chef. Whitey Jano hocha sa tête. Il était plus bienveillant.

– Je veux connaître sa mission avant qu'il voie le Tout-Sage, établit Whitey. S'il vient d'Allepo, c'est important.

Le Syrien avait saisit les mots dit à voix basse.

– Je suis venu d'Allepo, exposa-t-il. Je suis l'humble serviteur du Syndicat des Sept Compagnies. Nous sommes prêts à investir dans le trésor de Tasus pour un tiers de sa valeur et quantité, si ce que nous avons entendu à Amman est la proposition du Tout-Sage.

Withey Jano envoya du pop-corn en l'air. Il l'attrapait avec ses fortes dents et les croquait. Son sourire était bienveillant.

–Le Syndicat des Sept Compagnies ? Le Tout-Sage a entendu parler de votre organisation. Alors vous êtes au courant qu'un tiers et aucune question a posé, avec la marchandise à être délivré à l'extérieur, soit la proposition ?

– De cela nous sommes au courant. Le Syrien inclina sa tête. Son cou était si corpulent que cet acte était difficile. De même, nous avons été informés que le montant requis est énorme, atteignant éventuellement une centaine de millions en or.

– La somme est triviale, déclara Whitey Jano. Seulement, cela inclus une non-interférence. Personne des Sept Compagnies ne doit rentrer dans la Vallée de Tasus. La volonté du Tout-Sage doit resté suprême derrière ces montagnes.

– De cela nous sommes conscients, et c'est d'accord, accepta Duzun Kado. Ma mission consiste seulement à nous assurer de ce qui existe. Si c'est comme évoquer, alors nous sommes prêts. Je suis venu avec un paiement d'engagement.

Une main replète bougea en direction des paquets des chameaux. Les bêtes étaient au repos. L'esclave noir muet s'était glissé à l'ombre d'un des animaux. Il était endormi.

– Ah ! Si je pouvais entendre ce qui se dit ? Dit Renny.

– Je suis possédé par une prémonition que les incidents récents progressent vers une conclusion prépondérante, offrit Johnny aux grands mots.

– Mince ! Couina Monk. Si tu penses que quelque chose doit éclater, alors je souhaite que cela arrive ! Je suis en train de ne plus sentir au-dessus de mes épaules !

– Cela n'est pas nouveau, chez toi le singe, grimaça Ham, douloureusement.

Le juriste souffrait autant que les autres, mais il n'avait pas pu résister à lancer le trait.

Whitey Jano gesticulait vers le gras Syrien. Ils se déplacèrent dans une tente, hors de portée d'oreille des autres.

Le combat près des tombeaux avait cessé avec l'obscurité soudaine du désert. La fraîcheur nocturne apaisa la torture des lanières en peau de chameau. Elles se détendaient un peu. Dans la rapide obscurité sans lune, les quatre aventuriers de Doc ne pouvaient pas se voir distinctement.

Dans la tente de Whitey Jano, des lumières vacillantes apparurent. Duzun Kado savait quand il ne fallait rien dire avec la diplomatie Orientale. Lorsqu'il s'enquit poliment si c'était la volonté du Tout-Sage de traité avec lui immédiatement.

– De cela, nous allons déterminé, répliqua Whitey Jano.

L'américain à la confiance la plus aiguë et leader des bandits prenait de plus en plus l'aspect d'un vrai arabe en parole et en acte. À part qu'il continuait son incessant, contrariant craquement de pop-corn.

Une nouvelle figure se glissa dans la tente. Ses traits sombres étaient aristocratiques en tous points. Il était digne.

– Je m'appelle Kassan, le collaborateur personnel du Tout-Sage, annonça-t-il. Vous venez du Syndicat des Sept Compagnies, à Alleppo ?

Duzun Kado répéta ce qu'il avait dit à Whitey Jano. Kassan ne donnait aucune impression d'être impressionné par une offre d'une centaine de millions.

– Avec le soleil de demain, vous aurez le privilège d'examiner l'ancienne cité, qui est appelée Tasunan, décréta Kassan. Il est bien entendu qu'il ne peut y avoir d'interférence avec les affaires présentes ou futures du Tout-Sage avec le respect à la cité de Tasunan ou de cette vallée.

– Le plus petit représentant du Syndicat des Sept Compagnies est discret, se prosterna Duzun Kado. Les souhaits des vrais fils de l'Islam seront respectés.

Les fines lèvres de Kassan sourirent.

– Alors tout ira bien. Vous resterez dans la tente de Hadith, et les gardes ne seront là que pour votre protection.

Les yeux noirs impénétrables de Duzun Kado étaient des lacs d'encres. Ils ne trahissaient aucune émotions. Bien qu'en réalité, le Syrien comprit qu'il serait étroitement surveillé.

L'esclave noir muet avait serré une couverture contre lui. Son corps était pressé tout contre du chameau au repos pour recueillir la chaleur.

Les compagnons de Doc, attachés aux piquets, pouvaient voir les ombres des bêtes. De la tente pavillon de Hadith vint les odeurs savoureuses de cuisson.

– Sainte vache ! Gémit Renny. Ne vont-ils pas nous nourrir ?

– Ce n'est pas une vache ou une partie de celle-ci, pipa Monk. C'est de nouveau du mouton. Tout ce qu'ils mangent c'est du mouton !

Près des prisonniers attachés, une ombre bougeait proche du sol. Un frottement particulier parvint. Quelqu'un s'approchait des prisonniers. Il accomplissait cela presque silencieusement, par la simple méthode de rouler.

De tout près des quatre captifs attentifs vint un souffle rauque, nasal.

– Restez comme vous êtes et ne bougez pas, admonesta la voix. Tout ce que vous faites c'est d'entendre tout ce que je suis en train de faire.

Aucun des quatre ne dit mot. Le corps mince d'un homme se déplaça en face d'eux. La silhouette s'assit avec un chuintement de douleur. Ce qui ressemblait à la tête d'une balle montait et descendait sur un cou de tortue.

– Je suis Runt Davis, annonça l'homme. Je suis ici car aucun d'entre vous n'a une chance Chinaman de sortir d'ici. Ils ont posé le doigt sur vous, les gars, de même que Whitey Jano nous a surmontés. Nous sommes tous encerclés par une gomme avec ce démoniaque feu-image. J'ai pu parler à quelqu'un.

Runt Davis transpirait, bien qu'il fasse maintenant frisquet. Il leva sa main droite pour essuyer son visage. Puis il jura âprement. Il avait oublié qu'il n'avait pas de main droite. Le bras bandé était infecté et gonflait énormément.

– Nous ne faisons aucune affaire avec des rats, annonça Ham. Mais vous nous avez coincés là où nous ne pouvons pas éviter de vous écouter. Aussi partez et faites face à vos malheurs.

– Je n'ai pas le temps de couper les cheveux en quatre, croassa Runt Davis, d'une voix rauque. Vous étiez avec ce Savage et aviez une réputation qui ne vous rapportera rien dans cette affaire. Whitey Jano a dit qu'ils avaient fait sauter le grand type de bronze. Ils sont en train de discuter à votre sujet, les gars.

– Ils gaspillent du temps, dit Ham.

– Ah ouais ? Peut-être. Mais ils veulent tous ce que ce type nommé Monk a eut. Ce chef qu'ils appellent le Tout-Sage porte toute son attention pour se saisir de cette ville derrière le grand mur. Whitey nous a emmené avec un paquet de mitrailleuses pour aider à prendre la ville. Lorsque ce sera fait, il a la bonne idée de nous voir tous obtenir le truc-image, de telle manière qu'il n'y ait ni partage, ni protestation. Je suis seulement l'un parmi une douzaine qu'il a mis sur le coup.

– Par toutes les calamités ! Gémit Monk. Qu'est-ce que ce diable noir veut de moi ?

– Suffisamment ! Dit Runt Davis. Il n'y a qu'un chemin pour rentrer dans la ville. C'est parmi ces vieilles tombes et sous le sol, le long d'une sorte de drôle de rivière. Ils sont parvenus à extirper ce type qui y est maintenant. Il s'est procuré un lot de leurs vêtements qui les protège de cette arme image.

– Ainsi voilà la réponse à Cartheris qui les maintient à distance, commenta Renny.

– Ouais, et même, lorsqu'ils y pénétreront, ils ont l'intention de tracer leur voie dans la ville à coup d'explosifs, ajouta Runt Davis. C'est là que ce Monk entre en jeu. Ils se sont procuré un lot de camelote chimique pour fabriquer des explosifs, mais le type qui devait le faire s'est heurté à Hadith et a été haché menu.

– Je ne vais rien préparé pour personne ! Couina Monk.

– Plutôt que de crier si fort, fermes-là ! avisa Runt Davis d'une voix rauque. Si je suis pris ici, cela ira mal. Et écoutez…

– Nous écoutons mais c'est tout, dit Ham.

Runt Davis continua vivement.

– Je suis prêt à vous libérer, les gars, si vous nous aider les autres et moi. Peut-être pourrons-nous sortir d'ici, ou peut-être pas ; mais c'est notre seule chance.

– Vous avez mentionné que Whitey Jano a dit qu'ils avaient eut Doc Savage ? Demanda Johnny.

– Ouais ! C'était la nuit dernière, comme je l'ai compris. Ils ont effacé le grand type de bronze lorsqu'ils se sont emparés de vous.

Les pensées des quatre prisonniers devinrent profondément lugubres.

– Je ne peux pas croire cela, déclara Ham. Mais, de toute manière…

L'obscurité fit soudain place à une brillante lumière. C'était une torche de bois trempée dans de l'huile. Elle avait été lancée presque sur Runt Davis. Le bandit à une main sauta sur ses pieds avec un cri sauvage. Il hurla des imprécations.

– Je suis grandement chagriné de voir autant d'ingratitude, dit une voix douce, paternelle. Saisissez-le !

Deux Bédouins sautant déjà dessus avaient accompli ce simple fait. Runt Davis jura et les frappa avec le bout gonflé de sa main coupée. Les Bédouins le tenaient fermement.

– J'espère que les hommes de Doc Savage sont trop intelligents pour croire la fable avec laquelle ce faux-frère a essayé de vous avoir, dit Whitey Jano.

Whitey Jano se tenait dans la brillance de la torche. Ses mâchoires croquaient du pop-corn. Sa contenance montrait une expression de profonde tristesse.

– Runt, mon garçon, établit-il, tu as été extrêmement fou. Il est vrai que tu as rencontré l'inimité mortelle de Hadith. Aussi, as-tu essayé de te sauver en impliquant d'autres personnes. C'est très mal, très mal, mon garçon.

– Ne parle pas comme cela, Whitey ! Cria Runt Davis. Je sais ce que tu penses – ne fait pas cela ! Ne le croyez pas, les gars ! Il est seulement…

Whitey Jano bougea ses mains. Une main de Bédouin fut plaquée sur la bouche de Runt.

– Vous voyez, il n'est pas avisé, observa Whitey Jano, résigné. Et aussi on ne peut pas éviter cela.

Whitey Jano leva une main. Il pouvait être en train de conférer une bénédiction à son aide estropié. Les mains des Bédouins libérèrent Runt Davis. Mais ils l'emmenèrent brutalement dans l'obscurité.

L'ombre était épaisse là. La clarté de la torche d'huile capta la lueur d'un mouvement circulaire. Les traits d'ébène de Hadith jaillirent. Whitey Jano éructa quelques mots en arabe. Hadith ne fit aucune réplique.

– Non ! Non ! Hurlait Runt Davis. Whitey, je ne le croyais pas ! Je ne le croyais…

Whitey lançait quelques pop-corn en l'air. Il les attrapait entre ses dents. Il y eut un double craquement. L'un produit par les mâchoires de Whitey. L'autre fut accompagné par le mouvement vicieux circulaire du cimeterre incrusté de joyaux de Hadith.

Le corps sans tête de Runt Davis chancela une douzaine de pieds avant de tomber. Du sang jaillit. La petite tête, ressemblant à une balle, roula dans le sable. La clarté de la torche montrait le vitrage des yeux.

– La volonté du Tout-Sage est quelque chose de difficile à comprendre, soupira Whitey Jano, moralisateur. Je regrette profondément l'incident de ce jour. Vous allez être libéré, puis nous allons discuter.

– Si je mets jamais mes mains sur vous, il n'y aura jamais de conversation ! Couina Monk, sa voix enfantine frémissant avec l'horreur qu'il ressentait.

– Et cela sera doublé ! Rugit l'impulsif Renny. Ce type pouvait être un rat, mais vous êtes plus bas qu'un serpent.

– Je suis grandement attristé, dit Whitey Jano. C'était malheureux, mais nous n'allions pas lui permettre d'interférer dans notre bienveillance future.

Les mâchoires croquaient toujours tandis que Whitey Jano s'éloigna. Selon ses ordres, les restes macabres de Runt Davis furent laissés. Hadith avait rengainé son cimeterre sanglant, après l'avoir soigneusement nettoyé dans le sable. Il s'approcha et inspecta les liens des prisonniers. Puis il s'éloigna.

Pendant quelques minutes, les quatre prisonniers furent silencieux. Ils avaient rencontré de nombreuses horreurs. La froide et terrible exécution de Runt Davis les avait secoués.

Finalement, Renny dit, – Pensez-vous que ce pauvre petit rat disait la vérité à propos de Doc ?

Les réponses des autres démontrèrent que le rapport du destin de Doc les avait profondément impressionnés.

– Je n'y crois toujours pas, insista Johnny. Quelque chose est allé de travers avec cette lueur mortelle.

– Mais tu devrais penser que Doc aurait trouvé un moyen de rentrer, s'il est toujours en vie, dit Ham. Il aurait… Écoutez ! Qu'est-ce que cela ?

Pour la seconde fois, ils entendirent un frottement sur le sable derrière eux. Ils pouvaient tous voir quelques Bédouins non loin. Personne ne parla. Le frottement continuait. Un autre homme s'approchait par la méthode simple de ramper dans le sable. Son corps était très petit et léger.

Ceci, les prisonniers ne pouvaient pas le voir. L'homme resta derrière eux. Renny fut le premier conscient du fait qu'un couteau avait tranché les lanières en peau de chameau. Ses immenses bras tombèrent inertes à ses côtés. Toutes sensations en avaient été retirées. Le grand corps de l'ingénieur semblait partiellement paralysé.

Renny vit que les autres étaient en train d'être libérés de leurs liens.

– Ne bougez pas encore, ou parler, souffla une voix rauque.

Ham et les autres eurent la même pensée. La voix était américaine. Ce devait être l'un des compagnons de Runt Davis. Peut-être les libérait-il par vengeance. Tous croyaient que Runt leur avait dit la vérité.

Les quatre hommes restèrent assis sans bouger pendant l'espace de plusieurs minutes. Ils étouffèrent des gémissements qui essayaient de jaillir lorsque la vie ardente de la circulation revint dans leurs bras. Le chuchotement s'éleva à nouveau.

– Filez vers ces collines au-dessus des tombes, avisa-t-il. Faites un large cercle et esquivez les démons noirs surveillant Cartheris.

Le sable s'agita. Leur libérateur était parti.

Traduction terminée le dimanche 25 novembre 2001.

CHAPITRE XIX

LA FEMME ATTACHÉE

– S'ils voulaient seulement me laisser tel qu'une de leurs grenades, je me sentirais mieux, se plaignit Monk.

– Ils nous ont également dévêtus, dit Renny. Quelqu'un dans cette mélasse est très intelligent. Ils ont enlevé les trucs de mes cheveux.

Renny faisait référence à la substance avec laquelle les hommes de Doc Savage pouvaient écrire des messages invisibles sur du verre. C'était un mélange chimique qui devenait phosphorescent sous un appareil spécial à rayon.

Les quatre hommes étaient accroupis dans les rochers emmêler tombés des collines au-dessus des tombes. Des voix de Bédouins baragouinaient à travers l'espace près des tentes noires. De petits groupes circulaient dans l'obscurité avec des torches enflammées.

Les cris indiquaient qu'ils n'avaient aucun espoir de trouver les prisonniers évadés. Un millier d'hommes pouvait se cacher pendant des jours dans les kilomètres carrés de roches de lave.

Les compagnons d'aventure de Doc étaient libres, mais désarmés.

– Et nous ne pouvons plus rester plus longtemps sans manger ou boire, avisa Ham.

– Que je sois superamalgammé ! S'exclama Johnny. Après la façon que Monk et toi avez englouti les côtes de mouton ce matin ! Renny et moi, nous n'avons rien eu depuis hier.

– De toute manière, nous n'avons qu'une seule chance, conclu Ham. Avant le levé du soleil, nous devons rejoindre ce Ranyon Cartheris.

L'idée fut instantanément approuvée. Mais son exécution n'était pas aussi aisée. Mais après une demi-heure de rampements à travers les rochers au-dessus des tombes, les quatre arrivèrent au-dessus d'un large trou bâillant.

Un groupe de Bédouins circulait tout près avec une torche unique. Du trou vint la rafale soudaine d'une mitraillette. Un cheval hurla de douleur. Deux cavaliers tombèrent sur le sol sans crier. La torche fut envoyée au loin. Les Bédouins restant s'enfuirent, laissant les corps.

– Attendez ici, ordonna l'acerbe, agile Ham. Je vais essayer d'atteindre Cartheris.

La silhouette mince de Ham atteignit le bord des rochers au-dessus de l'entrée béante des tombes. Il put entendre des voix basses en dessous de lui. Il appela brièvement. Les voix se turent.

– Nous sommes quatre américains, les compagnons de Doc Savage ! Établit Ham.

– Faites gaffe ! S'exclama une voix de Bédouin en dessous. C'est un piège ! Je craignais que le Bédouin fasse cela !

– Attendez ! Commanda une autre voix. La lettre que j'ai envoyée à ma sœur peut avoir donné des résultats !

Ham avait le verbe vif. Sa réplique était basée sur les paroles de l'autre.

– C'était la lettre, cria-t-il. Elle parlait du mirage mortel et comment vous avez perdu vos hommes dans le désert. Lady Fotheran l'a apportée à Doc. Votre sœur est ici, Cartheris. Elle a été capturée par Hadith et ses hommes avec Pat Savage, la cousine de Doc.

– C'est correct, dit la voix en dessous, mais elle était remplie d'une appréhension profonde soudaine. Vous avez dit que ma sœur était ici, dans ce trou d'enfer ?

– En effet, avisa Ham. Nous allons descendre.

Les quatre aventuriers s'exclamèrent d'étonnement, lorsqu'ils arrivèrent à l'entrée des tombes. Ranyon Cartheris était un jeune homme mince, avec un visage tordu par la fatigue et les épreuves qu'il avait subies.

Et l'explorateur qui avait entrepris de trouver l'étrange trésor découvert par son frère n'avait que six hommes avec lui. L'un était l'ancien, le maigre Mahal mentionné dans la lettre, qui était inutile comme combattant.

– Sainte vache ! Éjacula Renny. Comme avez-vous pu maintenir ces démons éloignés ?

Le petit groupe de survivant de la caravane était abrité derrière un bas mur de roches. Les mitraillettes, avec un empilement de munitions dans des chargeurs, étaient placées dans des niches. Mais ce n'était pas là toutes les défenses.

Les mitraillettes auraient été difficilement efficaces contre les boules d'ombres de mort. Cartheris, en réponse à la question de Renny, exhiba un casque à l'aspect caoutchouteux de la couleur terne du plomb. Il l'enfila sur sa tête. Le masque était parfaitement ajusté à son visage. Les yeux étaient couverts par une substance transparente ressemblant à du mica.

– Nous n'aurions pas résisté longtemps si nous n'avions pas découvert un grand approvisionnement de ceci, dit Cartheris. Et où supposez-vous qu'ils ont été trouvés ?

– Ils devaient être dans les sépultures de momies d'une race ancienne et disparue, inconnue jusqu'ici, vint l'annonce stupéfiante de Johnny. Ils ont été placés là avec les vêtements qui résistent à la lumière meurtrière. Cette ancienne race croyait peut-être que leurs morts pourraient être confrontés à un danger similaire dans un autre monde.

Ranyon Cartheris eut un long sifflement d'étonnement.

– Il n'est pas nécessaire de vous présenter en tant que William Harper Littlejohn, dit-il. J'ai entendu beaucoup parler de

vous par mon frère. Mais vos déductions ont une saveur de la magie noire.

– Pas du tout, déclama Johnny. C'est tout simple. Cette lumière meurtrière est quelque chose d'inconnu à l'heure actuelle. Qui a été perdue. Les habits de substance métallique et les masques sont fait d'un alliage qui lui résiste. Je suppose, bien entendu, que vous avez trouvé l'origine des boules mortelles.

– Non, répondit Cartheris. Nous avons été trop occupés pour sauver nos propres peaux pour pénétrer plus avant dans les excavations. Apparemment une ville entière, d'une civilisation avancée, a été détruite par un tremblement de terre. La plus grande partie des ruines se trouvent dans des cavernes colossales. Mais nous sommes coincés ici et devons tenir les Bédouins à distance. Nous avons de l'eau et de la nourriture. Tant que nous avons des munitions nous ne pourrons pas être délogés.

À ce moment, les événements étaient en train de réfuter les allégations de Cartheris. C'était pendant l'obscurité intense, précédent immédiatement la carté de la lune. Un groupe d'une demi-douzaine de Bédouins, commandés par Hadith, se déplaçait à pieds.

À une distance d'une centaine de yards de l'entrée des tombes, ils étaient invisibles. Deux des Bédouins tenaient les bras d'une femme élancée. Un bâillon de tissu avait été attaché étroitement entre les dents de la femme. Elle fut poussée jusqu'à une centaine de mètres de l'entrée des tombes. Là, elle fut jetée sur le sol.

Dans le trou de la muraille, avec Ranyon Cartheris, les hommes de Doc entendirent un soudain bruit sourd. Il venait de l'opacité du sol sablonneux stérile directement en face de l'entrée.

– Les démons noirs préparent quelque chose, dit Cartheris. Je n'aime pas tenter de tirer dans le noir, mais peut-être qu'une dose de plomb d'une des mitrailleuses cassera leur piège, quel qu'il puisse être.

Bang. Bang. Bang. Bang !

Les coups étaient étouffés, mais répétés rapidement. Ranyon Cartheris abaissa le nez d'une mitrailleuse. Bien qu'il n'y avait pas de visibilité, il était aisé de localisé la cible grâce au son continu.

Les Bédouins maintenant la femme étaient en train de marteler des pieux pointus profondément dans le sable. C'était la cause des bruits sourds. Lorsque le premier piquet fut enfoncé, les poignets délicats de la femme y fut attaché à l'aide d'une lanière. Un autre pieu était en train d'être placé à ses pieds.

Cartheris était un tireur expert. Ses oreilles étaient bonnes. Avec des doigts assurés, il tira une rafale de la mitrailleuse. Il visait la direction du son. Après la première courte salve, il relâcha ses mains pour écouter.

Les plombs labouraient le sable. Les balles projetaient du sable et des particules dans les yeux des Bédouins. Un bandit blanc avec une bouche arrondie était avec eux. Un plomb entra dans sa cheville. Ils frappaient sèchement et sifflaient à seulement quelques centimètres de la femme.

– Hé ! Vous êtes fou ! Cria le bandit blanc. Arrêter ce hachoir ou vous allez émincer votre sœur !

Ranyon Cartheris hoqueta et jura. Ses mains tombèrent nerveusement de la mitrailleuse.

– Ma sœur ! Vous ne supposez quand même pas que ces démons essayeraient quelque chose comme cela !

– De ce que je les ai vus faire, observa Ham, ironiquement, ils arracheraient l'œil à un bébé. Lady Fotheran a été capturée avec Pat Savage. Les diables noirs ont marqué un gros point cette fois. Je parierais que c'est pour cela qu'ils l'ont apportée ici en vie.

De la sueur de malheur coula sur le visage émincé de Ranyon Cartheris.

– Je vais sortir d'ici et aller la chercher ! Grata-t-il. Par tous les dieux ! Ils peuvent m'avoir, mais j'en prendrai quelques-uns d'entre eux avec moi !

L'ancien Mahal marmonnait une prière à Allah. Il dit :

– Il y a un temps pour appliquer une grande prévoyance avant d'agir. Nous sommes dans les mains d'Allah. Nos ennemis nous attaquent avec une tentation avec laquelle ils espèrent nous voir céder. Attendez.

Ranyon Cartheris cria en direction des pieux enfoncés.

– Soyez tous maudits ! Nous allons venir avec nos armes à feu ! Nous allons vous rayer de la surface de la terre, sale rebut que vous êtes !

La voix du gangster répliqua moqueur.

– Assieds-toi dessus, copain ! Au premier mouvement que vous faites, les gars avec l'une de leur boule d'ombre tueuse sont déjà prêts pour faire leur job ! Vous avez compris l'idée ? Tout ce que vous êtes tous sensés faire c'est de garder vos vêtements jusqu'à l'aube ! Puis vous verrez bien !

– Par toutes les calamités ! Couina Monk.

Cartheris était secoué comme s'il était pris par la fièvre du désert.

– Sathyra ! Sathyra ! Appela-t-il. Est-ce qu'ils t'ont placée là ?

Le bâillon avait dû être ôté quelques secondes.

– Non ! Non ! Vint le cri étranglé d'une femme. Ne sorts pas ! Ils ne…

Le cri fut coupé abruptement. La note plaintive de la voix de la femme rendait impossible à Cartheris d'identifié sa sœur.

Mais il dit à ceux qui étaient avec lui, – Qu'allons nous faire ?

– Quand la question est énoncée, alors c'est le moment où rien ne doit être fait jusqu'à ce qu'une solution logique ne soit développée, dit la voix sage du Mahal ratatiné. Je crains énormément, cependant, qu'ils ont, comme l'a dit le *ferengi*, qu'ils ont marqué un bon point.

Bang ! Bang ! Bang ! Bang!

Le dernier piquet était enfoncé. Les bras de la femme furent étirés par les liens attachés autour de ses poignets. Son corps mince fut convulsé quelques temps, puis elle resta tranquille.

Cartheris et les compagnons de Doc furent attirés par la clarté de deux torches brillantes. La lumière éclatante montra la femme sur le sol. Ses vêtements étaient américains. C'était un habit jaune avec des garnitures d'argent.

– C'est ma sœur, gémit Cartheris, enfonçant son visage dans ses mains. Pourquoi me suis-je embarqué dans cette folle aventure ? D'abord Denton, puis Sathyra. Je vais sortir.

– Nous avons jusqu'à l'aube, suggéra le pratique Johnny. Peut-être que d'ici là pourrions-nous discuter d'un plan.

– Mince ! Regardez ! Explosa Monk. Il n'y a pas grand chose que nous puissions faire !

Les torches éclatantes avaient été placées pour une autre raison que de montrer la femme. Quatre Bédouins à cheval arrivèrent et descendirent de cheval. Ils portaient le masque de plomb terne.

Deux balancèrent un berceau de bois sur le sol. Il fut placé à côté de la femme.

– La boule mortelle ! S'exclama Renny. Je pense qu'ils veulent s'en servir !

Les chevaux furent emmenés. Les quatre hommes masqués restèrent. Puis les torches furent éteintes.

– Par toutes les calamités ! Couina Monk. Que pensez-vous de prendre tous des fusils à l'aube ? Nous pouvons être certains de pouvoir les prendre tous en ligne de mire ! Puis nous pourrons tous les abattre !

Cartheris secoua sa tête.

– En plus de résister à la lumière mortelle, les vêtements et masques sont à l'épreuve des balles. Nous avons été touchés une douzaine de fois sans égratignure.

– Je me souviens de cela, dit Ham. J'ai cassé une de mes épées sur la substance. Je pensais que c'était une sorte d'armure.

L'homme blanc et les Arabes dans l'excavation devinrent lugubrement silencieux. Il semblait qu'il n'y avait rien qu'ils puissent faire.

Il n'y avait que Johnny qui aurait désiré apprendre davantage au sujet de la cité souterraine de l'ancienne civilisation. Mais il se retint d'interroger. Ranyon Cartheris était effondré par son chagrin anxieux envers le destin de sa sœur.

Peu avant le lever du soleil, dans la tente de Hadith, Duzun Kado était éveillé. Durant la nuit, le gras Syrien avait été un témoin de l'exécution de Runt Davis. Sa face huileuse était restée sans expression.

Après cela, Whitey Jano était entré dans la place où il dormait, accompagné par Kassan.

Duzun Kado parla alors suivant la coutume du pays.

– Mes yeux n'ont rien vu, annonça-t-il, solennellement. Il parlait en arabe.

– *Ana Bwajh el Beduw*, dit-il, rappelant à ses hôtes, je suis le visage de tous les Bédouins, je suis un *dhaif* dans les tentes noires. Je suis *dackhile* pour vous et tous les Bédouins.

Duzun Kado signifiait qu'il était protégé par la loi sanctuaire, et qu'il était inviolable par eux tous.

En tant qu'émissaire du Syndicat des Sept Compagnies, il établissait sa position en tant qu'invité des Bédouins. Même les sauvages bandits des collines craignaient violer la loi du *dhaif*. Kassan paraissait impressionné.

– Cette violence était malheureuse, Duzun Kado, dit-il. Avant la chaleur des rayons du soleil, vous cheminerez à nos côtés dans la cité de Tasunan. Dans les heures sombres, nous serons prêts.

Kassan lui-même, avec une garde de Bédouins, guida le représentant Syrien, à partir des tentes noires, une heure avant que le soleil n'envoie ses rayons par-dessus la Vallée de Tasus

Traduction terminée le dimanche 2 décembre 2001.

CHAPITRE XX

HORS DES TOMBES

Cinq visages d'hommes blancs étaient tous tristes. Leurs mâchoires pouvaient avoir été taillées dans le marbre. Et l'enveloppe osseuse de six arabes pouvait également avoir été fabriquée dans du bronze.

Leurs mains serraient des fusils chargés. Le premier rayon de soleil de lest les trouva groupés et prêts. Mais les mains tenant les armes étaient sans énergie, comme liées par des lanières rigides.

Le corps mince de la femme gisait étendu sur le sable, à moins de cent mètres. Derrière elle, en une rangée solennelle, se trouvait quatre silhouettes aussi immobiles que des rochers. Leurs visages avec l'aspect de cadavres.

Tout prêt de la tête de la femme, il y avait une caisse ressemblant à un berceau.

C'était tout. Quatre Bédouins masqués et la femme. Non, trois Bédouins et un des gangsters de Whitey Jano, découvrirent bientôt les hommes assiégés.

Car un homme masqué s'avança, marchant lentement. Il ne levait pas ses mains en signe de trêve. Ce n'était pas nécessaire. Peut-être sa bouche recourbée était-elle tordue par un sourire moqueur derrière son masque.

Le bandit savait qu'il était à l'abri des balles. L'armure à l'aspect cadavérique le protégeait. Le corps de la femme gisant sur le sable était une sauvegarde additionnelle.

Cartheris gémit, – De toute manière, ma sœur est en vie. Je la vois bouger.

La femme tremblait un peu, essayant peut-être de raviver son corps et ses membres engourdis. Le soleil levant devint immédiatement une fournaise. Le bâillon la faisait haleter lorsqu'elle respirait.

– O.K., les mecs ! Ronchonna le bandit masqué lorsqu'il ne fut qu'à quelques mètres du tombeau retranché. Vous pouvez retirer ces vêtements de singe et sortir les mains en l'air ! Soyez raisonnable, et tout ira bien, d'accord ? Tentez quelque chose, et la dame deviendra juste une autre de leurs images ! Vous avez cinq minutes pour réfléchir !

Ranyon Cartheris avait les lèvres blanches. Son visage élancé avait la couleur de la craie.

– Écoutez, dit-il aux autres. Je vais sortir ! Vous, vous allez rester ici. C'est ma sœur. Je ne désire pas que…

– Des noix ! Grogna Renny. Elle peut être ma sœur ou quelqu'un d'autre, mais où est la différence ?

– Tous les arguments sont futiles, statua Johnny. Ce qui vaut pour l'un d'entre nous, vaut pour tous. Ces diables noirs n'hésiteront pas un instant d'annihiler Lady Fotheran.

– Peut-être tout est-il faux, dit la voix posée de Mahal. Si nous refusions de sortir, ils ne détruiront pas la femme, car elle est leur moyen de persuasion.

– Une pensée sage, certes, mais je ne désire pas la risquer, dit Johnny. En fait, Cartheris, pourquoi ne sont-ils pas déjà rentré avec ces habits de protection ?

Cartheris se déplaça vers deux caisses. Elles contenaient près d'une centaine de grenades hautement explosives.

– Ils ont essayé une fois hier, établit-il. Leurs habits d'alliage ne peuvent pas les protéger contre ceci. Mais nous ne pouvons pas l'utiliser cette fois.

– Hé ! Cria le gangster. J'attends ! Vous recevez deux minutes de plus !

Renny émit un beuglement de taureau. Le grand ingénieur était au sommet des rochers. Il tenait une paire de jumelles appartenant à Cartheris.

– Tonnerre ! Hurla-t-il. Ce n'est pas Lady Fotheran ! C'est Pat… Pat Savage ! Ils veulent la tuer et ils ont toujours Lady Fotheran ! Venez ! Je vais écraser ces démons, armure ou pas armure !

Renny était en route avant qu'il ait fini de crier. Monk se rua derrière lui !

– Ah ! Vous sortez ! Cria le bandit dans l'habit protecteur. N'essayez aucun truc ! Comportez-vous normalement, et ce type, ce Tout-Sage, a donné le mot que personne ne sera molesté !

– Cela change plutôt les donnes pour savoir qui va sortir, statua Johnny, commençant à suivre Renny et Monk. C'est la cousine de Doc. Votre sœur est apparemment sauf dans les tentes.

– Cela ne change rien du tout, déclara Cartheris. Mahal, nous devons tous y aller.

– Tu dis vrai, consentit l'ancien Bédouin. C'est la vérité d'Allah !

Cartheris et ses Bédouins suivirent. Les hommes de Doc passèrent l'ouverture. Renny et Monk ignorèrent le bandit masqué et coururent vers la femme attachée sur le sable. Tous ceux qui sortaient de la tombe étaient désarmés. Cartheris et ses arabes tenaient leurs mains en l'air tandis qu'ils avançaient.

Les trois Bédouins masqués se mirent à côté de la femme. L'un tenait la caisse ressemblant à un berceau, comme prêt de

faire tomber la boule de mort à côté de la tête de Pat.

Cartheris précédait ses Arabes. Les hommes de tribus étaient retardés dans leurs mouvements par l'infirmité de l'âgé Mahal. Soudain, des roches des collines un cri résonna. La grande silhouette de Hadith apparut. Son cimeterre enrichi de joyaux brillait dans les rayons de soleil matinaux.

– *Thishahum, bism er rassoul*! Son cri rebondit le long des collines.

Un autre cri répliqua en arabe. Il signifiait, – Tuez les chiens de l'infidèle !

Une douzaine de fusils crachèrent flammes et fumées parmi les rochers.

L'ancien, le loyal Mahal fut le premier à tomber. Il tomba face en avant. Son dernier cri vers Allah était un faible appel. Les autres hommes de tribus hésitèrent.

Un tomba ; puis un autre. Tous tombèrent l'un sur l'autre. Leurs *abbas* blancs se rougirent de sang.

Aucune balle ne toucha les hommes blancs.

Ranyon Cartheris se retourna, serrant des poings futiles au-dessus de sa tête.

– Soyez tous maudis ! Hurla-t-il, comme s'il était temporairement insensé. Tuez-moi aussi ! Entendez-vous ? Tirez ! Et bien, pourquoi ne tirez-vous pas ?

Monk couina sa rage. Renny tonna des injures aux Bédouins assoiffés de sang de Hadith. À cet instant, tous pensaient être abattus.

– Cela suffit ! Bougonna le bandit masqué. Je savais que ces hommes allaient faire cela ! Le Tout-Sage n'a aucun besoin de ces noirs qui ne sont pas clair ! Maintenant asseyez-vous tous étroitement ensemble et tout ira bien !

Renny et Monk s'étaient lancés en avant ensemble. Chacun était un géant à sa façon, ils arrachèrent les piquets épinglant Pat sur le sable. Les Bédouins de Hadith se ruèrent en bas des collines. Hadith criait des ordres.

Renny arracha le bâillon de la bouche de Pat. Ses yeux d'or, comme ceux de Doc Savage, essayaient de lui sourire. Mais les lèvres de Pat tremblaient. Ce n'était pas la première fois que Pat frôlait la mort. Mais être laissé comme ombre permanente sur le désert était une possibilité qui avait secoué ses nerfs.

Les Arabes de Hadith encerclèrent les hommes blancs avec les museaux de fusils. Lorsque Pat fut sur ses pieds, supportée par Renny et le simiesque Monk, personne n'opposa de résistance. Les inévitables lanières de peau de chameau attachèrent leurs bras dans leurs dos.

Hadith cracha un ordre. La petite procession se remit en route en direction des tombes. Pat Savage fut emmenée avec.

Les Bédouins ne s'arrêtèrent que pour prendre les fusils et les mitrailleuses et les passer à d'autres qui venait d'arriver. Puis les prisonniers furent emmenés par un chemin incliné de pierre.

L'odeur froide, humide, de la mort émanait de l'intérieur de la terre, sous les collines de roches.

Tandis qu'ils avançaient, Johnny jeta un dernier regard pour essayer de fixer leur position. Le géologue releva qu'ils étaient en train de descendre sur la même ligne que la conformation particulière des palmiers.

Hadith baragouina vers ses hommes. Ils jubilaient. Le passage souterrain avait été déblayé pour l'attaque de Tasunan.

L'esclave noir muet de Duzun Kado avançait comme une hombre au côté de son maître. Ses oreilles pouvaient ne rien entendre et sa voix muette, mais ses yeux noirs étrangement opaques semblaient ne rien manqués. Duzun Kado arrêta les autres lorsqu'ils furent enfoncés d'un mile ou plus sous le sol.

Whitey Jano et Kassan, avec une garde d'une douzaine de Bédouins les suivants, les avaient accompagnés dans les grottes de la terre. Après sa vision de la cité de Tasunan, le Syrien représentant du Syndicat des Sept Compagnies allait avoir l'image du trésor. Un trésor pour lequel il avait déclaré que le Syndicat des Sept Compagnies était éventuellement prêt à investir une centaine de millions pour un tiers d'intérêts.

À sa manière, Duzun Kado dit avec élaboration.

– Nous avons expérimenté le petit spécimen que nous avions reçu, établit-il. Bien que ce ne soit pas plus de deux grammes, sa puissance était suffisante pour rendre la radioactivité du radium semblable à peu d'énergie. Et notre rapport déclare qu'il doit en exister plus de cinq cents livres.

– Peut-être plus, ou bien un petit peu moins, répliqua Kassan. Ces anciens Tasunites, comme nous les avons nommés, en ont éparpillé une partie. Apparemment, beaucoup d'entre eux sont restés en vie après l'incendie de la cité et sont devenus une civilisation partiellement souterraine. Ensuite, ils l'ont utilisé pour se défendre contre leurs ennemis.

– De quelle manière est-ce que cela a pu être accompli ? S'enquit le Syrien, frottant ses mains grasses avec plaisir.

– Les murs de ce passage, par exemple, sont capables de projeter l'ombre de mort n'importe quand pour ceux qui connaissent le secret pour libérer cette puissance, dit Kassan. Où nous passons maintenant, nous pouvons cesser d'exister, si certains leviers sont manipulés dans la pièce centrale où nous allons.

– C'est ce qui est le plus intéressant, déclama le Syrien. Et y-a-t-il actuellement quelqu'un dans cette pièce centrale ?

Un sourire indolent apparut sur la bouche ronde de Whitey Jano. Comme d'habitude, ses mâchoires croquaient du pop corn. Entre deux craquements, il dit.

– Même maintenant, les leviers de l'ombre mortelle sont prêts, dit-il, lentement. Mais notre éminent invité n'a pas besoin d'avoir peur. Ce n'est que pour agir dans l'ancienne chambre de mort des Tasuniens. Le lieu de leurs exécutions. Elle est remplie par des générations d'ombres. Et nous, aussi, devons parfois disposés de nos ennemis.

Le gras Syrien frottait ces mains en signe d'appréciation. Il avait de toute évidence l'âme rusée et cruelle d'un oriental. Mais il parla toute suite d'autres choses.

– Il existe de nombreux passages sur différents niveaux, dit-il. Y-a-t-il une raison à cela, ou bien fais-je trop de supposition ?

– Oh, non ! Sourit Whitey Jano, pour une fois en rude américain. Puis il expliqua, en arabe.

– Nous sommes dans le couloir de l'ombre mortelle et à son extrémité il y a la chambre d'exécution, la salle de stockage et le lieu d'où l'ombre de mort défensive des murs est déclenchée. Le tunnel que nous avons passé conduit en bas. À une centaine de pieds sous celui-ci, il passe sous les jardins. Sa sortie se trouve dans le square central de la cité moderne de Tasunan. Il y a de nombreux autres passages. Des vestiges de l'ancienne cité.

Les torches des Bédouins éclairaient leur chemin. Celui-ci baignait les murs de pierres ciselées de rides jaunes. Des portes de bois apparaissaient ici et là. Whitey Jano tira l'une d'elles.

Une odeur d'encens, de myrrhe, et d'autres épices, imprégnait l'espace. Une torche y fut enfoncée. De longues rangées de sarcophages contenant des momies occupaient des étagères le long des murs. Les cercueils étaient anormalement grands. Ils étaient faits de cèdre, peut-être vieux de milliers d'années.

L'esclave muet de Duzun Kado se recroquevilla. Sa stupidité apparente n'incluait pas les superstitions. Il se pressa soudain contre le flanc de son maître. Des bredouillements particuliers sortirent de ses lèvres tremblantes.

– Les sarcophages des momies sont plus anciens, infiniment plus, et d'un style plus détaillé que ceux des anciens Égyptiens, commenta Duzun Kado. Laissez-nous faire. Je ne perdrai pas plus de temps. Laissez-nous voir la chambre du trésor. Déjà, nous avons certaines compréhensions de cet élément.

– Le Syndicat des Sept Compagnies à beaucoup de sagesse, suggéra Kassan. Les tests ont été faits.

– Exact, dit Duzun Kado. Depuis un certain temps on connaissait qu'une quantité minuscule de cette substance radioactive produirait des ombres d'objets photographiés sur des plaques sensibles. Cela a été prouvé par du radium. Votre élément, qu'on peut appeler « Tasunite », a été amassé en une quantité relativement importante.

Kassan opina.

– Le Syndicat des Sept Compagnies connaît alors la puissance réputée des ancêtres de Hadith ?

– Comme nous avons pu, nous l'avons expérimenté, déclara Duzun Kado. Cette tasunite est d'une pureté supérieure que celle du radium dans la blende ou l'uranite. Évidemment, il détruit instantanément toute matière animale ou végétale. Son exposition réfléchissante sensibilise la terre ou les objets proches sur un espace considérable. Cela agit comme des plaques photographiques. Voilà l'aspect légendaire de cette force fabuleuse. Mais le Syndicat des Sept Compagnies a déterminé qu'il est d'une valeur supérieure au radium, dont le monde à moins de six livres en sa possession, et ce répartit dans les mains de plusieurs personnes.

Les yeux noirs rusés de Kassan étudièrent le gras Syrien. Whitey Jano mâchait ses pop corn craquants. Peut-être, une partie de ceci se situait-elle au-delà de sa compréhension crue.

Ils se tenaient à un tournant de l'ancien passage. Le gras Syrien observait l'agencement des murs de pierre. Sa main épaisse caressa une craquelure. Elle revint couverte par un suintement humide. Duzun Kado étudia cela discrètement. Apparemment, ils se trouvaient directement au-dessus du tunnel conduisant sous la cité assiégée de Tasunan.

Traduction terminée le dimanche 9 décembre 2001.

CHAPITRE XXI

RAYONNEMENT DE MORT ENTERRÉE

Duzun Kado, le gras Syrien, s'arrêta devant la basse porte de bois désignée par Whitey Jano. Elle était insérée dans un mur d'un large tournant du couloir. Whitey lança un grain de pop-corn. Les lumières des torches vacillaient. Il en rata un. Il en envoya un autre directement dans sa bouche, il croqua.

– Nous allons rentrer dans la chambre de stockage de la tasunite, suggéra Whitey. Si le représentant du Syndicat des Sept Compagnies est satisfait, alors l'audience avec le Tout-Sage sera accordée.

Le gras Syrien ne semblait pas écouter. Il paraissait se reposer momentanément. Sa respiration semblait un peu siffler, comme si cela venait de l'effort de propulser son énorme carcasse dans le couloir. Les Bédouins avec les torches étaient regroupés à peu de distance.

Une des oreilles de Duzun Kado était proche des portes de bois. Personne d'autre ne pouvait entendre quoi que ce soit à part le ton bénévole de Whitey et le murmure des Bédouins conversant.

De nulle part en particulier vint une trille rare qui rebondit à travers le passage moisi. Ces petits échos étaient des fragments d'une mélodie harmonieuse, bien qu'absente de consonance. Cela pourrait être de l'air ancien s'échappant d'une crypte mortuaire. Il y eut un instant d'agitation parmi les Bédouins.

Les Arabes étaient superstitieux de nature. Ce son inconnu était inexplicable. Ils connaissaient et comprenaient maintenant le rayonnement mortel. Les Bédouins s'éparpillèrent. Les flammes de leurs torches diminuèrent. Les ombres devinrent incertaines.

Pour la première fois, la contenance placide de Whitey Jano perdit son aspect indolent. Ses mâchoires s'arrêtèrent de croquer du pop-corn.

– Doc Savage ! *Wellah ! Wellah!*

Whitey et Kassan se tournèrent tous deux dans tous les sens. Ils étaient occupés à regarder le gras Syrien. Son visage grisâtre, plutôt répugnant, était absent d'émotion.

La manche lâche du Syrien palpita. Avec la vivacité d'un serpent frappant, les lourds, replets poings volèrent. Kassan était le plus proche. Son corps léger se souleva et frappa le mur du passage.

Whitey Jano n'était pas bâti pour des mouvements rapides. Il se retourna aussi vite qu'il le put.

– Vous… put-il prononcer, mais pas plus.

Le gros poing de Duzun Kado frappa à nouveau, avec la vitesse de l'éclair. Des jointures s'enfoncèrent dans l'estomac de Whitey Jano. De sa bouche béante spitta du pop-corn croqué, en même temps que de l'air s'échappant de ses poumons. Il s'écrasa sur Kassan.

– *Wellah ! Wellah!* Les cris des Bédouins roulaient à travers l'ancien passage.

Ils ne comprenaient pas ce qui se passait. Ils virent seulement que le gras Syrien n'était désormais plus *dackhile*. En tant qu'invité inviolable, il avait attaqué ses hôtes. Les torches flambèrent, les Bédouins se répandirent en une vague de rage sur Duzun Kado.

– Garde la porte ouverte, Long Tom, dit la voix calme du gros Syrien.

– O.K., Doc, répondit l'esclave noir, muet, sortant vivement un outil étroit, équipé d'un générateur, de la manche de sa *gumbaz*.

Doc Savage ôta l'*abba* qu'il portait comme un Syrien. Le vêtement entravait ses mouvements. La silhouette de l'homme de bronze était gigantesque. Il semblait remplir le passage. Les Bédouins n'hésitèrent que quelques secondes.

– Bismillah el Rahmahn ! Cria l'un.

L'invocation du nom d'Allah envoya du courage dans leurs veines. Un fusil cracha. Son explosion confinée dans le couloir brisait les tympans. Une autre, puis une autre arme à feu firent feu. Les tireurs savaient qu'ils ne pouvaient pas avoir manqués Doc Savage.

Mais au lieu de s'effondrer sur le sol, il avançait sur les Bédouins. Ils s'arrêtèrent incertains. De longs couteaux brillèrent. L'un d'eux siffla devant les yeux de Doc. Si sa tête n'avait pas bougé à une vitesse incroyable, la lame aurait fendu son front.

Les mains de Doc exercèrent une pression rapide.

– Ne respire pas Long Tom, avisa-t-il. Garde-le plus longtemps que d'habitude. Il y a peu d'air.

Les premiers Bédouins s'arrêtèrent de courir. Leurs couteaux cliquetèrent sur le sol de pierre. Tous, sauf un grand Arabe, tombèrent sur leurs genoux, plus dans l'attitude de la prière. Mais ils n'étaient pas en train de bénir le nom d'Allah.

Ils étaient tombés endormis dans des postures grotesques.

Le Bédouin s'approchait avec ses yeux noirs scintillants. Il comprenait l'anglais. Il n'avait pas respiré. De petites capsules de verre s'étaient brisées sur le sol de pierre. Le couloir était inondé par le gaz anesthésique conçut par Monk sous la direction de Doc.

Doc ne bougea pas jusqu'à ce que le Bédouin ne bondisse et frappe avec son couteau. L'homme de bronze laissa la lame pénétrer dans sa poitrine.

– Aïe ! Cria le Bédouin.

– Son bras s'était presque brisé. C'était comme s'il avait essayé de faire rentrer du fer dans de la pierre. Le gilet pare-balles en cote de mailles d'alliage que Doc portait sous ses vêtements avait arraché le couteau de sa main.

Comme il cria, le Bédouin respira. Il s'effondra en proférant une injure asiatique qu'il ne put achever.

Doc se retourna vivement. Avec la flamme de son générateur, Long Tom avait percé le verrou de la porte de la chambre mortuaire. Les mains musclées de Doc agrippèrent le bord. Le verrou tomba.

Long Tom projeta un rayon de sa lampe de poche génératrice. Du sol émana une série de sanglots. C'était ces gémissements que Doc avait entendu à travers la porte de bois lorsque le groupe s'était arrêté dans le couloir. Les sons étaient très faibles, mais les sens auditifs aiguisés de Doc les avaient captés.

Doc tendit un couteau aiguisé à Long Tom. Dans ses mains, il tenait celui que le Bédouin avait laissé tombé.

Du mur vint un son de frottement de bois sur de la pierre.

– Vite, Long Tom, avisa Doc.

Leurs couteaux tranchèrent des lanières de cuir de chameau. Pat Savage fut la première debout. Elle ôta le bâillon de sa bouche.

– J'ai toujours su que rien ne pouvait arriver, haleta-t-elle.

– Cela arrivera si tu ne sors pas, établit Doc, coupant les lanières de Renny. Sors et cours le long du passage.

Les frottements de bois contre la pierre continuaient avec un bruit saccadé comme si le mécanisme mortel si longtemps inutilisé s'était cassé. Ils avaient été emprisonnés dans une pièce où l'ombre meurtrière pouvait opérer.

– Hou…laa ! Couina Monk. Laissez-moi juste mettre mes mains sur ce démon qui ma donné la frayeur de ma vie !

– Ne parle pas, avisa Doc. Cours !

Monk passa la porte en courant. En moins de dix secondes, ils s'étaient tous enfuis par le passage. Doc s'accroupit près de la porte de la chambre de mort. Il pressentait que la pièce de contrôle du rayon mortel était juste derrière celle-ci. D'un mur un fin trait de lumière grisâtre vacillait. Entre son pouce et son index, Doc tenait une boulette pas plus grande qu'une petite bille. L'ongle de son pouce poussa un levier. Il jeta la boulette dans la chambre de mort, en direction du mur opposé. La bille contenait un explosif de puissance terrifiante perfectionné par Doc.

Claquant la porte, le géant de bronze se mit à courir derrière ses compagnons. Tous étaient éloignés de plusieurs dizaines de mètres lorsque les couloirs souterrains chancelèrent dans une explosion terrible. La porte de la chambre de mort derrière eux fut arrachée de ses gongs et alla frapper le mur opposé.

Des rochers s'écrasaient et se brisaient. Une lumière grisâtre bondit, mais elle semblait s'évanouir en plusieurs points. L'air était chargé d'électricité.

– Continuez jusqu'au premier coude du tunnel, avisa Doc.

Avant que les fragments de murs aient cessé de tomber, l'homme de bronze était de retour près de la porte de la chambre de mort. Il vit les Bédouins endormis sur le sol.

Whitey Jano et Kassan avaient miraculeusement échappé aux murs s'effondrant. La caverne de la chambre mortelle était remplie de rochers qui étaient tombés. Les instruments du rayon meurtrier étaient complètement enterrés. La pièce de contrôle était bloquée derrière des centaines de tonnes de roche.

Le couloir menant en direction de la salle de stockage des Tasunites était coupé par une masse emmêlée.

– Nous avons temporairement volé Hadith et l'individu nommé le Tout-Sage de leur plus grand pouvoir, établit Doc Savage, rejoignant ses compagnons comme ils atteignaient le coude du passage.

– Et maintenant, qu 'allons-nous faire, Doc ? Interrogea Pat Savage, essayant d'enlever une partie de la poussière de son visage avec l'aide de la lampe de poche de Long Tom.

– Continuer ! Pipa Monk. Il va se passer quelque chose ! Jamais depuis qu'ils ont planté cette image de femme dans la fenêtre quelque chose n'a été fait sans y penser !

Ranyon Cartheris montra un peu d'allégresse à avoir été libéré. Le massacre du fidèle vieux Mahal et le reste de son expédition avait apparemment sapé son intérêt de vivre.

– J'oserais pensé… Et bien, j'aimerais peut-être espérer que Denton pourrait être en vie, dit-il tristement. S'il l'était, alors il devait être quelque part à l'intérieur, dans l'explosion.

La bouche noire d'un côté du tunnel menaçait devant eux. La lampe de Long Tom la montrait s'incliner devant eux.

– Peut-être est-ce le passage menant sous la cité de Tasunan ! S'exclama Johnny.

– Il semblerait bien, consentit Doc. Et c'est peut-être notre seule chance d'échapper aux Bédouins de Hadith à l'extérieur.

Des bruits de pas claquèrent dans l'obscurité du couloir. Long Tom éteignit sa lampe. Doc poussa les autres en arrière. Il ouvrit une porte. L'odeur épicée d'anciens vêtements de tombe assaillirent leurs narines.

Une forme cadavérique avançait lentement de l'extrémité du couloir. L'homme était seul. Il s'arrêta incertain.

Doc se tenait dans l'encadrement de la porte. De ses mains jaillit un rayon fin comme un crayon. Il frappa un visage couvert de barbe brute et terriblement émacié.

– Denton ! Denton ! Cria Ranyon Cartheris, d'une voix rauque.

Le plus jeune frère referma ses bras autour de la masse de frusques sales enveloppant le squelette. L'apparition marmonna. Ses dents avaient été arrachées. Ses doigts s'agrippaient aux épaules de son frère.

Des griffes avaient déchiré la peau des joues de Denton Cartheris

– Des mois que je suis là… Des mois, tu entends ? Caché… Caché dans une tombe… Un tremblement de terre à fait s'effondrer le mur… Tu es venu… Tout… Tout va bien… Les ombres… Les ombres !

Le marmonnement monta en un cri. L'explorateur longtemps emprisonner s'effondra. Il semblait qu'il fut libéré de sa tombe pour mourir dans les bras de son frère.

Mais les prouesse chirurgicale de Doc Savage le sauvèrent. Le géant de bronze était peut-être le plus grand praticien du monde, ainsi que le plus grand physicien, parmi tous ses autres achèvements. Il produisit rapidement des tubes de ses vêtements.

Une combinaison de stimulants, plus forts que ceux employés dans la plupart des hôpitaux, coulèrent dans les veines de l'explorateur. De promptes convulsions coururent le long du corps émacié. Puis Denton Cartheris respira régulièrement, plus aisément. Il fut rapidement capable de tenir sur ses pieds.

La crypte des énormes emplacement de momies était constituée de nombreux passages. Monk tira le couvercle découpé d'un ancien cercueil ressemblant à un bateau. Il le replacement vivement.

– En voyant ce type, j'ai l'impression d'être moi-même mort depuis longtemps et qu'on a oublié de m'enterrer, dit Monk d'une voix respectueuse.

– Ouais ! Intervint Ham. C'était une omission d'oublier cela.

– La ferme ! Couina Monk. Dans une minute ils vont te mettre dans une demi-douzaine de leurs cercueils, par ce que tu vas être réduit en ce nombre de morceaux ou plus.

Doc Savage était devenu une statue à côté de la porte du couloir. Son extraordinaire sens auditif entendait distinctement là où seulement des murmures arrivaient aux autres.

Doc leva une main en signe d'avertissement. Tous se turent, tendus. Puis ils l'entendirent. Des bruits de pas, comme si une armée à pieds nus était en marche. La vois de Hadith, le Nubien, parvint. Les compagnons de Doc et Denton Cartheris comprenaient parfaitement l'arabe.

– Tu nous as trahis, Jano ! fut l'accusation de Hadith. Nous avions suspecté ta tromperie. Où est Duzun Kado ? Tu as enterré le trésor pour nous le prendre. La salle de contrôle a été détruite !

Whitey Jano était calme. Les craquements de ses mâchoires parvenaient distinctement. Son ton était gentiment indolent, sans énervement.

– Ne commencez pas à faire plus d'erreur, Hadith, dit-il, calmement. Tu as manqué ta liquidation de Doc Savage, maintenant il a…

Une voix assourdie interrompit. L'identification de l'orateur était impossible pour les prisonniers dans la crypte des momies, excepté pour Doc Savage. Un sourire de connaissance tendit les coins de la bouche de l'homme de bronze. Ceci semblait ridicule, comme cela on voyait toujours le visage gras, huileux, du Syrien.

La vois assourdie dit, – Tu ne sais pas partir avec, Jano. J'ai toujours su que tu étais près de t'emparer du trésor. Notre accord est rompu. Maintenant je te laisse à Hadith. C'est « oui », Hadith !

Seuls les voix, les bruits, disaient ce qui se passait. Pour la première fois, le ton de Whitey Jano perdit sa froideur condescendante.

– Non ! Vous ne savez pas ce que vous dites ! Je vous dis que nous avons été eus ! Voulez-vous écouter ?

– Il n'y a plus rien à dire, dit la voix assourdie. Le Tout-Sage voit et comprend maintenant. Le Tout-Sage a parlé ! Cela a été accepté !

– Non ! Non ! Le Tout-Sage ne veut… Ne Peut… Non ! Hadith ! Allah, le Miséricordieux ! Non !

Si l'âme de Runt Davis devait être en train de voleter dans les alentours, sa torture devait être quelque peu apaisée par le cri étranglé. La tête du bandit décapité devait avoir rit d'une joie profane. Whitey Jano ne dit plus rien. Aux oreilles de Doc parvint le *swing* réfrigérant du cimeterre incrusté de joyaux de Hadith. Deux bruits sourds retentirent. Le premier devait être une tête frappant le sol du passage. Le corps de Whitey Jano tomba après sa tête.

– C'est terminé, prononça la voix assourdie, selon les désires du Tout-Sage. Vous allez maintenant chercher Doc Savage et ceux qui sont avec lui. Temporairement, nous n'avons plus d'ombres disponible, mais cet homme de bronze et les autres doivent être pris rapidement.

– Cela sera fait selon les désires du Tout-Sage, dit la voix de Hadith.

Les pas de l'armée pieds nus s'éloignèrent. Personne n'avait approché de la porte de la crypte de la momie. Doc eut un rapide pressentiment de désastre à ce simple fait. Pourquoi n'avait-ils pas essayé de pousser cette porte ?

L'homme de bronze dissimula ses pensées.

– Whitey Jano a été éliminé, établit Doc. Je crois que cela avait été prémédité depuis le début, avant qu'il ne quitte New York. Hadith, le Nubien, suivra lorsque ce Tout-Sage en aura fini avec lui.

– Tonnerre ! Gronda Renny. Les doubles doubles-jeu ! Jano a éliminé ses propres hommes ! Le grand chef a planifié de le tuer ainsi que ce diable de Nubien !

– Ceux qui n'en ont jamais eu deviennent vite saoul avec pouvoir et de sang, observa l'homme de bronze.

Doc se déplaça en cercle. Il compta une douzaine de passages remplis par les cases surdimensionnées des momies. De quelque part vint le frottement de pieds en sandales légères. Ceux-ci faisaient des échos confus. Les autres ne les entendaient pas du tout.

– Cachez-vous tous, conseilla Doc. Dans les emplacements de momies vides, aussi vite que vous pourrez les trouver.

– Par toutes les calamités ! Se plaignit Monk. Dois-je rentrer dans un de ces cercueils ?

– Pour sûr ! Intervint Ham. Le cercueil ne verra pas la différence !

L'audition accrue de Doc et le sens de percevoir les ennemis lui disaient qu'ils étaient en train d'être entourés. Les autres faisaient un bruit épouvantable lorsqu'ils enlevaient les couvercles des emplacements de momies. Doc émit un ordre bref. Long Tom éteignit sa lampe de poche. Tout le monde tâtonna dans l'obscurité.

– Oh ! Hoqueta Pat Savage.

Johnny, à voix basse, interpréta la raison de l'exclamation de Pat.

– Peu importe, Pat. Les reliques ratatinées de civilisation préhistorique animant ton sens de répulsion sont irrémédiablement inanimées.

Johnny n'était pas plus tranquille lui-même, sinon il n'aurait jamais employé deux mots tels que « animant » et « inanimées » dans la même phrase.

Il n'y eut aucune réplique de la part de Pat Savage. Elle ne s'était pas exclamée, comme Johnny le supposait, au touché d'un visage mort depuis longtemps. Une main fine avait surgit de l'obscurité où elle se trouvait. Elle s'était refermée sur sa bouche. Un pouce trouva un grand nerf à la base de son cerveau.

La jolie cousine de Doc fut soulevée dans l'un des mystérieux couloir de la crypte. Elle avait été temporairement paralysée.

Pat était en train d'être à nouveau enlevée. Cela semblait être devenu une habitude pour Pat.

Les autres ne le surent pas immédiatement. Doc avait bondit d'un côté, accroupit derrière un sarcophage de momie. Son mouvement était incité par des frottements furtifs qui se multipliaient tout autour de la petite bande.

L'espace de la crypte des momies s'illumina. Cela fut accompli par un embrasement simultané d'un millier de torches imprégnées d'huile en un cercle autour d'eux.

Instantanément, la voix assourdie que Doc avait entendue dans le couloir extérieur s'éleva.

– Vous n'allez plus bouger ou vous mourrez tous ! Vous ne pourrez pas vous échapper cette fois !

Doc avait identifié la voix. Les autres non. Mais Doc savait depuis longtemps le propriétaire de cette voix était partiellement aux commandes.

Ils n'avaient pas plus réussi à se cacher dans un sarcophage de momie vide. Renny beugla une invective confuse. Le colossal ingénieur était pris pendant qu'il soulevait une momie séchée de son ancien cercueil. Il avait voulu introduire sa grande carcasse dans l'espace.

Doc resta caché seulement quelques secondes. Les flammes des torches étincelaient sur de nombreux fusils. Les museaux menaçants sortaient de nombreux passages. Il y avait une autre porte dans la crypte souterraine. Peut-être plusieurs portes.

– Vous allez voir, je vais faire rentrer ces fusils dans vos vilaines gorges ! Cria Monk. Je vais…

– Fais comme commander, vint la voix tranquille de Doc. Le Tout-Sage dit la vérité, pour le moment.

La voix cachée rit, tel un croassement.

– Pour le présent ! Par votre destruction pour accéder au rayon des ombres, vous avez été élu pour la rivière !

Les fusils étaient une menace que Doc ne pouvait ignorer. Il pouvait avoir une chance en se battant pour lui-même, mais aucun des autres ne possédaient des armes ou des vêtements pare-balles.

Les doigts de l'homme de bronze touchèrent une de ses grenades fortement explosive. Il n'agit pas. L'explosion de haute puissance ne pouvait que faire tomber des rochers sur eux, et peut-être les sceller dans les tombes.

L'homme de bronze sortit de sa cachette. L'utilisation des capsules anesthésiques était impossible du fait des positions éparpillées très larges des Bédouins. On pouvait en voir loin dans de nombreux passages.

Renny rugit une protestation. Monk aboya des insultes, ses mains traînantes se balançant. Mais ils furent tous rapidement entourés. Du grand Hadith, le cimeterre scintillant, parvenait les commandements.

Doc et Long Tom furent rapidement soulagés des armes et gadgets. La perruque partiellement chauve de Doc, qui faisait partie du maquillage du Syrien, fut enlevé de sa tête. Ce qui laissa sa douce chevelure de bronze briller dans la lumière des torches.

Des lanières de cuir en peau de chameau furent entourés autour de leurs bras à tous. Le visage noir de Hadith arborait un sourire de haine triomphante. Ainsi Doc Savage ne pouvait pas échapper longtemps à la volonté d'Allah, interpréta le Nubien géant.

Les prisonniers furent poussés dans le couloir extérieur. Monk et Ham étaient derrière. Des fusils les poussaient chacun. Ham parla dans la langue de l'ancienne race Maya. La communication était pour Doc. Les aventuriers utilisaient cette langue quand ils ne voulaient pas être compris des autres.

– Pat n'est pas avec nous, était le message de Ham. Peut-être s'est-elle dissimulée dans un des sarcophages de momies ?

– Elle n'a pas réussi à se cacher, fut la surprenante réplique de Doc. Elle a été emmenée.

Le cimeterre sertit de joyaux de Hadith siffla de manière menaçante au-dessus de la tête de Ham. Sa grande lame passa près de l'arête de son nez. Bien que l'avocat fut étonné des paroles de Doc, il estima préférable de ne pas répondre.

Des Bédouins armés de fusils se bousculaient dans le passage derrière leurs prisonniers. L'étrange procession se déplaçait dans un nouveau tunnel. Il grimpait. Le visage de Doc eut la sensation d'humidité dans l'air, comme si un vent léger soufflait au-dessus d'un cours d'eau.

Derrière les huit captifs, Doc et ses hommes ainsi que les frères Cartheris, venaient des Bédouins transportant d'étranges charges. Celles-ci n'étaient pas lourdes, mais elles étaient maladroitement formée. Le cèdre est le bois le plus léger. Les sarcophages de momies étaient en cèdre.

Les Arabes apportaient huit sarcophages de momies. Le tunnel fit un angle plus raide au-dessus et devint finalement des marches taillées dans la pierre. De l'eau agitée bouillonnait.

La voix assourdie, dissimulée, parla de derrière les Bédouins.

– Placez-les tous dans les anciens cercueils !

Doc et les autres furent saisis par de nombreuses mains.

Traduction terminée le dimanche 16 décembre 2001.

CHAPITRE XIII

LE TOUT-SAGE

Doc Savage ne regarda que quelques secondes le corps dans la tente noire. Il entra dedans et couvrit la dépouille avec un magnifique châle coloré. La tête avait été pratiquement coupée du corps.

– Mince ! Couina Monk. Je retourne ! Pat est quelque part dans les tombes ! Peut-être ne l'ont-ils pas emmenée avec eux !

– Je viens aussi ! Agréa Renny. Nous devons la trouver !

Les Bédouins fuyants avaient disparus dans le passage.

– Il ne sera pas difficile de la trouver, sourit Doc Savage. Elle s'est toujours arrangée pour passer à travers. Cette fois-ci ne semble pas faire exception.

L'homme de bronze faisait face aux rochers au-dessus de l'entrée de la tombe. Deux silhouettes parmi les rochers s'approchaient. L'une était mince avec un visage blanc.

L'autre silhouette avec une peau sombre. L'homme portait le *keffieh* habituel, la *gumbaz* et *l'abba* des Arabes. Ses dents blanches étaient visibles dans un sourire. À travers sa poitrine il y avait un ruban de couleur variée, comme s'il était protocolaire.

– Mais, c'est Kassan ! S'exclama la faible voix de Denton Cartheris. Mon bon ami Kassan, des Tasuniens !

Monk avait bondit en avant. Il n'avait pas entendu les paroles de l'explorateur.

– Enfin, je vais t'avoir ! Cria Monk. Je vais te déchiqueter en petits morceaux et jeter les morceaux pour que les corbeaux puissent les prendre !

– Mais, Monk ! S'exclama Pat Savage. Je suis surprise de ta réaction ! M. Kassan est le seul plaisir que j'ai eu. Il m'a kidnappée trois fois. Peu de filles ont été ainsi honorée.

Le vêtement avec lequel Pat avait été emmenée dans le désert était en piteux état. Son visage était très, très sale.

– Regarde, Doc, dit-elle, enjouée, ce que j'ai rapporté avec moi. Rencontrer M. Kassan qui, je le comprends, est le seul et unique Tasunien gentleman, si c'est comme cela que tu l'appellerais.

– De cela, j'en ai été informé depuis longtemps, sourit Doc. Je dois m'excuser pour nos petites difficultés dans les tombes, M. Kassan. Mais il était nécessaire d'impressionner Whitey Jano et les Bédouins. Ils auraient trouvé bizarre que je ne vous frappe pas.

– Le plaisir était pour moi, je vous assure, dit M. Kassan en anglais parfait. Mais vous avez certainement emballez un coup terrible pour me donner ce que vous devez appeler une gifle.

– Oui, M. Kassan m'a enlevée la dernière fois pour prévenir que je tombe entre les mains de Hadith, dit Pat Savage. La première fois, à Manhattan, il était plutôt rude. Pour cela, je suis contente que tu l'as frappée au moins une fois, Doc.

M. Kassan se courba très bas.

– La délicieuse cousine de Doc Savage semble toujours être autour lorsque je suis dans ce que vous appelleriez « d'humeur kidnappeuse », sourit-il. Sa face se durcit alors. Et Hadith et les hommes blancs ont péris dans le passage souterrain, ajouta-t-il. Nous étions tout près, mais nous sommes sortis par une autre entrée que je connaissais.

– Et bien, que je sois superamalgammé ! S'exclama Johnny. Et j'avais prouvé par une logique indiscutable que vous ne pourriez être personne d'autre que le Tout-Sage lui-même ! Auparavant, j'avais placé mes soupçons sur ce Carson Dernall, mais il a été soufflé avec le dirigeable de Doc.

– Carson Dernall n'a pas été détruit avec le dirigeable, fit remarquer Long Tom. Il s'est échappé du navire en flamme en parachute, comme je l'ai fait moi-même. Doc m'a trouvé, après qu'il ait échappé aux Bédouins. C'est à ce moment qu'il a conçut le plan de nous travestir en Syriens, maître et esclave.

« Dernall a atterri près de moi, mais Doc lui a permis de partir, en exprès. Dernall vivait pour exécuter son intention originale de doubler Whitey Jano. Et son intention était d'écarter Hadith également. Sa quête était le contrôle absolu de la tasunite et de la cité de Tasunan.

« C'est de la Tasunite qui a détruit le dirigeable. Dernall en avait caché une petite quantité dans la nef. Et si grande est sa puissance, que, comme le radium, mais en plus fort, une fois libérée elle a enflammé le vaisseau et l'a désintégré, et même s'il est en principe ininflammable.

« Dernall avait l'intention de se proclamer empereur de la cité cachée.

– C'est exact en partie, conclu Doc. Seulement Carson Dernall n'était pas le vrai Tout-Sage.

– Cela corrobore mes propres observations, dit M. Kassan. Mais il est mort avec les autres dans le tunnel inondé. Nous, Tasuniens, nous avons une grande dette envers vous. Vous allez recevoir autant d'élément de ce que vous appelez

tasunite que vous le désirez. Cela vous apportera de nombreux millions.

Doc sourit et secoua sa tête.

– C'est une puissante et dangereuse composition, M. Kassan. Seule une très petite quantité doit être exportée. Je déclarerai que seule une quantité infime a été sauvée du tunnel explosé. Je n'en accepterai pas pour moi-même, mais j'apprécierais si votre peuple en envoyait à différents hôpitaux que je citerai. Je dirais que Ranyon et Denton Cartheris sont digne d'une grande récompense.

M. Kassan se prosterna de manière expansive.

– Ils auront tout ce qu'ils désirent, accepta-t-il. Mais n'avons-nous pas oublié quelque chose de vital. Qui était le Tout-Sage ?

– Venez avec moi, M. Kassan, dit Doc.

Dans la tente noire, Doc souleva le châle coloré.

– Qu'Allah ait de la miséricorde et de la compassion pour son âme, murmura M. Kassan.

À l'extérieur, Pat Savage dit soudainement, – Qu'est-il arrivé à Lady Fotheran ?

Ranyon Cartheris avait un visage grave. Les traits émaciés de Denton Cartheris indiquaient qu'il redoutait le pire.

– Oh ! Murmura Pat Savage. Je suis désolée.

Doc Savage sortit de la tente noire avec M. Kassan. Il s'arrêta à côté des frères Cartheris.

– Si vous voulez m'accompagner, peut-être pourrons-nous confirmer une idée, dit l'homme de bronze. Pat, tu resteras ici jusqu'à notre retour.

Pat Savage était complètement femme. Tandis que le petit groupe s'éloignait, elle se glissa vers la porte de la tente noire. Elle entrevit une paire de petits pieds saillants de sous le châle brillant.

Pat hoqueta et posa la paume de sa main sur sa bouche.

– Ainsi c'était cela, dit-elle, des larmes aux yeux. C'est pourquoi Doc était si mystérieux.

Doc Savage sortit une boîte de métal plate des paquets du chameau qui faisait partie de l'équipement de Duzun Kado. La caisse était celle qui était tombée des ruines du dirigeable et que Doc avait caché dans le sable. Il l'avait déterrée et emmenée avec lui lorsque Long Tom et lui étaient entrés dans le camp comme venant de Alleppo.

De la caisse, Doc prit plusieurs morceaux de verre épais. Ils avaient été coupés en plusieurs parties comme quelque chose ressemblant à un puzzle.

Doc rassembla les morceaux ensemble. Le fin, joli visage d'une femme avec une main levée en signe de protection apparut. La silhouette du visage était distincte. Le nez était droit, le menton ascendant, le cou était une ligne exceptionnellement courbe. Doc expliqua les circonstances de la vitrine du magasin de musique.

Les deux frères Cartheris ne la regardèrent qu'un moment. Ranyon plaça son bras autour des épaules du plus âgé.

– C'est Sathyra, il n'y a aucun doute, dit-il lentement. Elle venait enquérir votre aide, Doc Savage, et est allé à sa mort. Mais qui… qui est l'autre femme gisant morte dans la tente ?

– Elle était connue sous le nom de Marian Le Gorde, la secrétaire de votre sœur et la femme de Carson Dernall, établit Doc Savage. Votre sœur n'était pas consciente de son identité réelle. Dernall était réellement sous la domination de sa femme. Mais une femme na pas de visage parmi les Bédouins, aussi elle lui a permis d'assumer sa place comme le Tout-Sage.

– Ma sœur, murmura Denton Cartheris, tombant sur un maigre genou. Sa main toucha révérencieusement la plaque de verre. Elle est morte en essayant d'obtenir de l'aide pour nous.

– La glace va être brûlée avec tous les honneurs de Tasunan, dit M. Kassan. Le Tout-Sage gît mort dans la tente noire. Les Bédouins l'ont peut-être tenue responsable pour le désastre souterrain.

Un peu plus tard, M. Kassan dit à Doc Savage et son groupe : – Vous serez les invités de Tasunan pendant que vous resterez ici.

– Ou peut-être serais-je kidnappée encore ! Dit Pat Savage, avec espoir.

FIN

Traduction terminée le lundi 24 décembre 2001.



Une hache très aiguë
comme un rasoir
tournoyait au-dessus
de la tête de l'homme



"Alors, une boule de feu apparut au-dessus des huttes de son camp et descendit avec une terrifiante explosion."



... une main griffue se plaqua sur sa bouche empêchant tout cri.